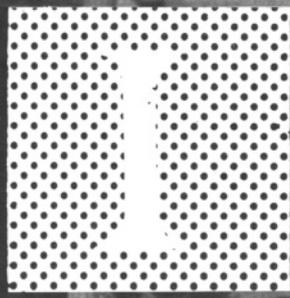


A

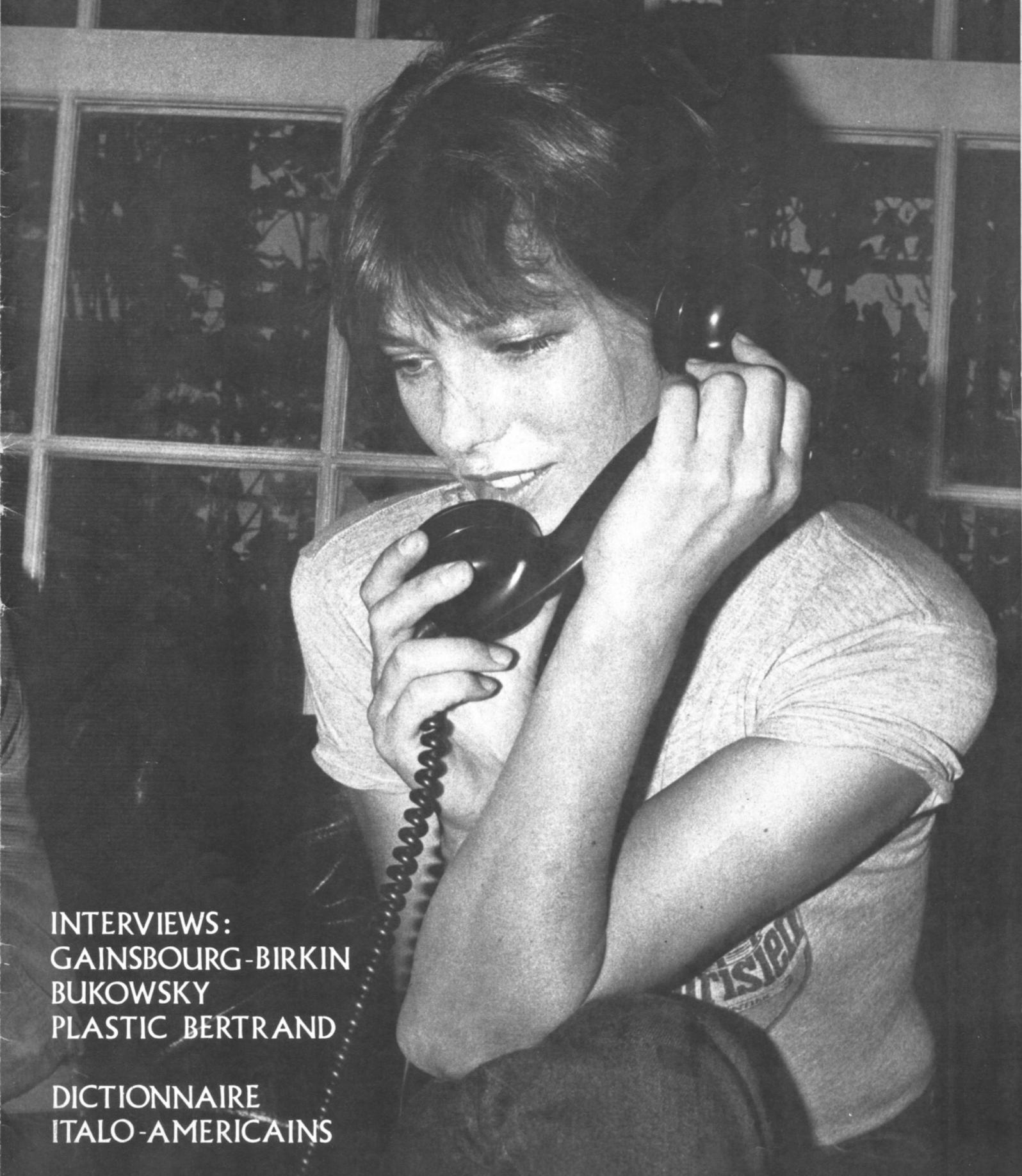


N



E

N°8_15 NOVEMBRE_MENSUEL_6F



INTERVIEWS:
GAINSBURG-BIRKIN
BUKOWSKY
PLASTIC BERTRAND

DICTIONNAIRE
ITALO-AMERICAINS

**NE RATEZ PAS
BOGART. BACALL
DANS:LE GRAND SOMMEIL
D'HOWARD HAWKS**



**EN REEDITION EXCLUSIVE
AUX STUDIOS ACTION**

SOMMAIRE

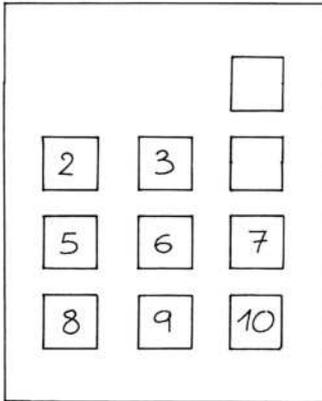
Couverture	JANE BIRKIN	<i>Photo N. Testu</i>
Pages 4-5	ANNIE PRATIQUE — Halte à l'invasion de la couleur, voici les dix meilleurs photomaton noir et blanc de Paris — Pour votre petit déjeuner du dimanche matin, les pankakes — Pour les grignoteurs impatients, les meilleures cacahuètes de Paris	<i>P.E. Vincent Zozo de Fillipi E. Meideros</i>
Page 6	TELEVISION — Une interview de Clément Michu, 20 ans de carrière au cinéma et à la télévision française — Sélection T.V.	<i>Johnny Gueule d'Amour</i>
Page 7	MEDIAS — Etes-vous joueur ? Joueriez-vous tout l'argent dont vous disposez ? Joueriez-vous votre âme ?	<i>Sybiline Vierzon Photos N. Testu</i>
Pages 8 et 9	TETE D'AFFICHE — Interview J. Birkin et S. Gainsbourg. Jane Birkin nous parle des difficultés des gens à prononcer son nom et Serge Gainsbourg nous dit pourquoi il ne s'appelle plus Lucien	<i>Luc Lagarde Photos Nicolas Testu</i>
Pages 10 et 11	ANNIE VA AU CINEMA — Savez-vous que personne n'a jamais rien compris au scénario du GRAND SOMMEIL (Bogart/Bacall) — Grande sélection des films thrillers	<i>P.E. Vincent</i>
Page 12	LES AVENTURIERS — Interview Maurice Renoma. Il nous explique pourquoi il est plus intéressé par des chaussures usées que par des chaussures neuves	<i>Sybiline Vierzon Photo Nicolas Testu</i>
Pages 13 à 17	DICTIONNAIRE ITALO-AMERICAIN — Savez-vous que Frank Sinatra était un ami intime de Lucky Luciano ? — Savez-vous comment Rocky Marciano s'est fait un nom dans la boxe ?	<i>Nicolas Testu, Johnny Gueule d'Amour Sybiline Vierzon, P.E. Vincent</i>
Page 18	LITTERATURE — Interview de Charles Buckowsky. Le professeur s'approche de Buckowsky et lui dit : « Buckowsky, toi, tu ne le pourras jamais ! » De quoi s'agit-il ?	<i>G. Israël</i>
Page 19	— Quoi de neuf au cinéma cet hiver ?	<i>Johnny Gueule d'Amour</i>
Pages 20 et 21	LA VIE DE L'ATOME — Il ne suffit pas de parler de Kraftwerk ou de l'aile volante pour être moderne	<i>Elli Medeiros</i>
Pages 22 et 23	ENIGME — Drieu La Rochelle. Le 16 mars 1945, un homme se suicide dans sa cuisine. Johnny Gueule d'Amour mène l'enquête	<i>Johnny Gueule d'Amour</i>
Page 24	VARIETES — Plastic Bertrand est un très bon ami de Joe Ramone et il raconte combien de fois il a visité son appartement new-yorkais	<i>Johnny Gueule d'Amour</i>
Page 25	ACTUALITES MUSICALES — Les concerts, les chroniques et le rêve secret de Patrick Eudeline : devenir un martyr	
Pages 26 et 27	TEEN BEAT — Les cheveux gominés du Rockabilly coupés en quatre par...	<i>P.E. Vincent</i>

TEST PHOTOMATONS

Halte à l'invasion des mauvais photomaton couleur qui sont en train de remplacer peu à peu les bons vieux photomaton en noir et blanc ! Annie a envoyé un reporter tester pour vous 10 photomaton noir et blanc au hasard dans Paris. Dépêchez-vous de vous y rendre avant qu'ils disparaissent ! Nous donnons quelques indications utiles à tout utilisateur, les adresses et un échantillon de chaque machine. A vous de choisir...



CUISINE



1 — Adresse : Gare de l'Est. Hall Arrivée. Prix : 3 F. Nombre de photos : 4 photos. 4 poses. Présentations : en carré. Papier : mâât toilé. Développement en : 5 minutes. Différentes possibilités : 4 photos identiques, 1 portrait, 2 photos souvenir, 4 poses différentes. Marque de l'appareil : Fotostar Sidam.

2 — Adresse : 15, bd Saint-Denis. Prismic. Prix : 4 F. Nombre de photos : 4 photos. 2 poses. Présentation : en carré. Papier : brillant. Développement en : 4 minutes. Différentes possibilités : 1 portrait, 4 photos. 2 poses. Marque de l'appareil : Prontophot.

3 — Adresse : Centre national d'art et de culture Georges Pompidou. Rue Rambuteau ; angle rue Saint-Merri. Prix : 4 F. Nombre de photos : 4 photos. 2 poses. Présentation : en carré. Papier : brillant. Développement en : 4 minutes. Différentes possibilités : 1 portrait, 4 photos. 2 poses. Marque de l'appareil : Prontophot.

4 — Adresse : cinéma Paramount Bastille. 2, place de la Bastille. Prix : 2 F. Nombre de photos : 4 photos. 4 poses. Présentation : en bande. Papier : mâât. Développement en : 4 minutes. Différentes possibilités : 4 poses différentes. Marque : Portrex Photome.

5 — Adresse : métro Luxembourg. Prix : 2 F. Nombre de photos : 4 photos. 4 poses. Présentation : en bande. Papier : mâât. Développement en : 4 minutes. Différentes possibilités : 4 poses. 4 photos. Marque de l'appareil : Portrex.

6 — Adresse : Gare Montparnasse. Hall arrivée. Prix : 2 F. Nombre de photos : 4 photos. 4 poses. Présentation : en bande. Papier : mâât. Développement en : 5 minutes. Différentes possibilités : 4 photos. 4 poses. Marque de l'appareil : Portrex.

7 — Adresse : Hall du 102, Champs-Élysées. Prix : 3 F. Nombre de photos : 4 photos. 4 poses. Présentation : en carré. Papier : mâât toilé. Développement en : 5 minutes. Différentes possibilités : 4 photos identiques, 1 portrait, 2 photos souvenirs, 4 photos différentes. Marque de l'appareil : Fotostar Sidam.

8 — Adresse : 25, avenue des Ternes. Prismic. Prix : 5 F. Nombre de photos : 4 photos. 2 poses. Présentation : en carré. Papier : brillant. Développement en : 4 minutes. Différentes possibilités : 1 portrait, 4 photos. 2 poses. Marque : Prontophot.

9 — Adresse : 65, avenue de la Grande-Armée. Hall du Touring Club de France. Prix : 4 F. Nombre de photos : 4 photos. 2 poses. Présentation : en carré. Papier : brillant. Développement en : 4 minutes. Différentes possibilités : 1 portrait, 4 photos. 2 poses. Marque : ?

10 — Adresse : place du Maréchal de Lattre-de-Tassigny. Prix : 3 F. Nombre de photos : 5 photos. 5 poses. Présentation : en bande. Papier : mâât. Développement en : 4 minutes. Différentes possibilités : 5 photos différentes. Marque : Photoquick.



PANCAKES

(pour 20 ou 30 pancakes)

farine à pancakes. Aunt Jemina 400 g (en vente au drugstore)

3 œufs

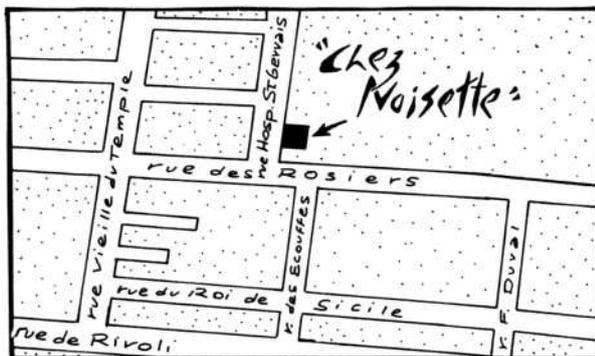
2 cuillérées à soupe d'huile

sel

lait (1/2 litre)

levure

Mette la farine dans une terrine, ajouter les œufs entiers et bien mélanger pour obtenir une pâte épaisse et jaunâtre. Ajouter du sel et un sachet de levure. Ajouter les deux cuillérées d'huile et le demi-litre de lait. Mélanger le tout. Faire chauffer une petite poêle de quinze centimètres de diamètre. Verser une louche de pâte afin que le pancake soit bien épais. Servir chaud avec du sirop d'érable, du beurre et de la crème (ou des œufs brouillés et du ketchup).



« CHEZ NOISETTE »

Nous ne connaissons ni le nom de la boutique ni le nom des propriétaires (fort sympathiques, oui, oui, ça existe !). Nous disons « Noisette », madame Noisette, chez Noisette.

En effet, il s'agit de nos fournisseurs attirés en noisettes (cruées, grillées, grillées et salées). Mais ils vendent des tas d'autres choses encore : des noix, des amandes, des cajoux, des cacahouettes, des pépites, des pistaches, TOUT, TOUT. Et en plus ils mettent toutes ces noix délicieuses dans un grand bac chauffant à compartiments (un compartiment pour chaque variété) qui les protège de l'humidité et les garde toujours croustillantes. Oh, là, là ! et ils ne vendent pas que ça : il y a des fruits de toutes sortes, des raisins, des kakés, des légumes, des fromages de brebis, du tarama, des olives, des piments, des cornichons et autres petits trucs dans du vinaigre, des épices, des gâteaux fondants ou croustillants, des feuilles de vigne farcies, des aubergines farcies, du tarama, des petits beignets, des tas de bière en canette, des vins, des alcools. Et c'est ouvert tous les jours, au moins jusqu'à dix heures. Et en plus, c'est pas cher. Tout le monde chez Noisette.

CLEMENT MICHU

Vous regardez la télévision ? Peut-être alors avez-vous déjà vu Clément Michu mais vous rappelez-vous d'où vous vient le souvenir de ce visage ? Cela peut être dans Thierry la Fronde ou Le temps des copains dans La grande vadrouille ou Rabbi Jacob, une publicité pour les pâtes ou un savon ? Clément Michu fait partie de ces milliers d'acteurs qui, derrière les « vedettes », « les stars », sont là pour assurer les arrières des productions. Ils nous sont familiers mais nous ne les connaissons pas — leur travail n'est pas toujours facile et il faut savoir jouer des coude pour pouvoir survivre, encore plus pour arriver à se détacher du peloton et devenir enfin un nom et non plus un visage. Nous avons voulu en savoir un peu plus et c'est pourquoi nous avons interviewé Clément Michu, un de ces professionnels des Séries B télévisées.

Les feuilletons télévisés

J'ai commencé à la télé avec « Le temps des copains » où il y avait Henri Tisot. C'était un feuilleton de un quart d'heure qui passait tous les soirs. Il y a eu en tout 52 épisodes. Les trois copains avaient leurs copains. Tisot jouait le pâtisier fanfaron, avec ses amis et moi je faisais partie du troisième copain Jacques Ruisseau, qui jouait le médecin. Nous, on était les internes derrière lui, un petit rôle mais c'était mes premiers débuts à la télé — après, j'ai fait toute une série de dramatiques, de téléfilms, exemple : « Il s'abaisse pour vaincre », un vaudeville. J'avais une perruque, des petites couettes, je faisais des farces à ma mère... et puis tout de suite après ça, il y a eu Thierry la Fronde qui a été un gros cheval de bataille. Le metteur en scène était celui du temps des copains, alors tout de suite quand il a fallu réunir les six compagnons derrière Thierry, Jean-Claude Drouot, il a fait appel à moi. Il m'a dit : « Un compagnon, un peu ahuri, un peu naïf, un peu imbécile, c'est tout-à-fait pour toi. » Combien de fois j'ai entendu cela !!! Mais bon, je vais te dire : jouer les cons comme l'ont fait Bourvil et Fernandel pendant longtemps, je veux bien — ils ont dû jouer les imbéciles pendant longtemps avant de prouver qu'ils pouvaient faire autre chose.

La télévision donne-t-elle une chance aux jeunes acteurs ?

Elle donne des chances aux gens. J'y crois beaucoup. Les Compagnons, dans Thierry la Fronde, c'étaient des rôles secondaires mais moi, ça m'a ouvert des portes, ça m'a amené au cinéma. On a tous eu du travail après. Avant, je n'avais rien fait de vraiment valable : « Le temps des copains, etc. » Après Thierry la Fronde, je n'ai pas arrêté de travailler. Jean-Claude Drouot en avait eu marre, la quatrième série, il a dit : « J'arrête. » Il a bien fait, il ne nous a pas demandé notre avis

mais on aurait bien continué...

Ne risque-t-on pas de se spécialiser dans les feuilletons une fois qu'on a commencé ?

Spécialisé dans les feuilletons, c'est le métier, il faut être disponible. En France, c'est comme cela, aux Etats-Unis, il n'ont pas de tabous comme cela. En France, tout est compartimenté, on vous dit : « Ne fais pas de télévision si tu veux faire du cinéma », et puis au sein de la télévision : « Fais pas trop de feuilletons », et puis on te dit aussi : « Ne fais pas de publicité », mais la vérité, c'est qu'il faut travailler. Il y a deux politiques : il y a celle qui consiste à dire : je veux faire ça et pas ça, etc., et il y a celle qui est de faire ce que l'on vous propose. Moi, je pense qu'il faut se montrer. Le plus intelligemment possible si on peut le faire, si on peut se permettre de refuser des conneries mais ce n'est pas facile. Par exemple, je fais une pub ou deux par an parce que ça m'aide à vivre et à attendre de nouveaux rôles. Le contexte social fait que le métier est complètement pourri. La télé est bloquée, le cinéma et le théâtre aussi, alors on ne fait rien, absolument rien. A part quatre ou cinq privilégiés, on ne fait rien !

Qu'avez-vous fait au cinéma ?

J'ai fait quelques films — des films avec des rôles intéressants mais que personne n'a vus. Un film de Jean Delannoy avec Darry Cowl et Jean Richard : « Le Caid de Champignolles » — donc des films sans intérêt avec pourtant des bons rôles — surtout dans « A tout casser » avec Johnny Hallyday et Eddie Constantine. J'avais même un très bon personnage mais qui ne m'a pas amené les gens de métier, par contre des tout petits rôles dans des grandes machines comme « La grande vadrouille » — dans La grande vadrouille, j'aidais de Funès et Bourvil à s'évader dans la gare de Lyon, déguisé en postier, dans « Rabbi Jacob » je fais un flic au mariage noir —, des petites scènes, des engagements de trois jours. Au cinéma, je n'ai pas fait grand-chose parce que le cinéma — malheureusement — il est coincé. Les producteurs n'ont pas le temps de donner leurs chances aux comédiens...

Que pensez-vous des sujets de film qu'on vous soumet ?

On n'a pas de bons sujets, c'est vrai, c'est surtout au niveau des dialoguistes, des auteurs, il n'y a pas d'histoire comme aux U.S.A. ou en Italie. Le cinéma comique français n'en parlons pas ! Il n'y a que Gérard Oury pour faire un certain cinéma comique comme la « Carapate » — les critiques intellectuelles font la gueule. Pourtant Gérard Oury, c'est au-dessus de la moyenne. On aime ou on aime pas, mais « La grande vadrouille », « Le cerveau », ça avait quand même quelque chose mais maintenant tous les petits films à côté : « Embraye, Bidasse » ou « Général, nous voilà », ce n'est pas cela qui va relever le niveau. Bon, tous ces films-là, on me les propose, je vais les faire, j'ai besoin de travailler. On ne me les propose pas, je me dis : « C'est peut-être ma chance de ne pas participer à ces trucs-là mais en atten-



dant, je ne tourne pas. A la télé, faire quelque chose de mauvais, ce n'est pas grave, au cinéma, c'est embêtant, c'est la carrière, les gens de métier. La télé, ça ne prête pas tellement à conséquences, c'est noyé dans la masse...

Regardez-vous souvent la télé ?

Je suis assez fanatique. Je ne me lasse pas de la télé. Je suis très cinéphile, je regarde surtout les films et puis la production française.

Comme je suis moi-même comédien français, je regarde aussi la création sinon, je vais à l'encontre de ce que l'on réclame dans nos syndicats, c'est-à-dire la création — ce qui fait que je suis très embarrassé quand il y a un bon film.

Pouvez-vous me citer quelques anecdotes ? A tout casser, par exemple ?

Je me souviens d'une scène avec Eddie Constantine, on m'avait dit : « Attention, Constantine, il fout des coups sérieux, il répète et puis hop au moment de tourner, il peut t'assommer. J'avais la trouille, j'avais pas tellement fait de films de bagarres sauf dans Thierry la Fronde alors... au moment de répéter la scène, tout le monde s'est planqué et se marrait, Eddie Constantine disait : « Laissez-les, ils disent n'importe quoi, je n'ai jamais touché personne, vous aller voir !... Et puis on s'est mis à tourner. Les mecs pleuraient toujours de rire. Et le metteur en scène annonce : « Partez », et je reçois un coup de poing extraordinaire dans la figure !!!

Le tatoué

Gabin et de Funès ne s'entendaient pas du tout. De

Funès voulait tirer la couverture à lui, il faisait des tas de grimaces en plus de son rôle pour faire rire l'entourage. Gabin en avait marre. Tout d'un coup, il se tourne vers de Funès, baisse son front et lui dit : « Et ça, c'est drôle aussi ? »

La grande vadrouille

On m'avait toujours dit que de Funès regardait toujours ses gros plans et demandait à chaque fois au metteur en scène : « Attention à mes gros plans hein ! » Par contre Bourvil, on m'avait dit : « C'est pas pareil, c'est un être humain, etc. ». Ce jour-là j'attendais le metteur en scène, j'attendais dans un coin et Bourvil était en train de regarder les scènes qui avaient été tournées sans lui la veille et où de Funès avait eu de gros plans et j'ai entendu : « Mais dis donc, il a fait au moins dix gros plans hier Louis, demain faut m'en faire aussi, ça va pas ! » Il l'avait dit avec sa bonne humeur habituelle mais il l'avait quand même bien envoyé et ça m'avait surpris. On disait ça de Gabin, de Fernandel, de tous ces monstres du cinéma, mais Bourvil était bien comme les autres même en le prenant de façon très rigolotte, le résultat était bien le même.

Thierry la Fronde ?

On a tourné ça pendant quatre ans — des arrêts de trois mois — quatre épisodes — on partait tourner en Sologne, il y avait une ambiance extraordinaire, de collégiens, le soir dans l'auberge des lits en portecaille, un de mes meilleurs souvenirs.

Bon, eh bien, merci !

PROGRAMMES

SÉRIES :

Le samedi

15 h 30 : SCHULMEISTER

21 h 30 : VOYAGE DANS L'INCONNU — TF1

le dimanche

14 h 30 : L'AGE DE CRISTAL — A2

20 h 30 : Kojak — A2

le mercredi

16 h 40 : POLY A VENISE — TF1

tous les après-midi en alternance un jour sur deux

15 h 00 : OPERATION DANGER ou MASH — A2

SPÉCIAL WALT DISNEY :

le dimanche

18 h 05 — A2

MUSIQUE :

le dimanche

12 h 00 : CHORUS

CINÉMA AMÉRICAIN :

« CONTRE UNE POIGNEE DE DOLLARS », mercredi 8 novembre — 20 h 30 — FR3 — avec MICHAEL CAINE

« LE MONDE, LA CHARITE ET LE DIABLE », dimanche 12 novembre — 22 h 30 — FR3 — avec HARY BELAFONTE, INGER STEVENS, MEL FERRER

« ON'S FAIT LA VALISE, DOCTEUR ? », mardi 14 novembre — 20 h 30 — FR3 — avec BARBRA STREISAND, RYAN O NEAL, judy maxwell
6 le flic ricanant 7, jeudi 16 novembre — 20 h 30 — FR3

« RIVIERE SANS RETOUR », mardi 21 novembre — 20 h 30 — FR3 — avec ROBERT MITCHUM, MARYLIN MONROE

CINÉMA FRANCAIS :

« MA FEMME EST UNE SORCIERE », vendredi 10 novembre — 22 h 45 — A2

« L'HERITIER », lundi 13 novembre — 20 h 30 — FR3 — avec JEAN-PAUL BELMONDO

« DU RIFI FI A PANAME », jeudi 16 novembre — 21 h 05 — A2 — avec JEAN GABIN

« VIVA MARIA », lundi 20 novembre — 20 h 30 — FR3 — avec BRIGITTE BARDOT, JEANNE MOREAU.

CINÉMA ITALIEN :

« LA FEMME DU DIMANCHE », jeudi 9 novembre — 20 h 30 — FR3 — de Luigi COMMENCINI avec MASTROIANI

« LE TERRORISTE », dimanche 19 novembre — 22 h 30 — FR3

« PAIN, AMOUR ET FANTAISIE », lundi 20 novembre — 15 heures — A2

« SERAFINO OU L'AMOUR AUX CHAMPS », mercredi 22 novembre — 20 h 30 — FR3 — avec ADRIANO CELENTANO

« PAIN, AMOUR ET JALOUSIE », lundi 27 novembre — 15 heures — A2 — de COMENCINI, avec GINA LOLOBRIGIDA

SPORT :

« TELEFOOT 1 », le samedi ; « STADE 2 », le dimanche — 19 heures — A2

SPÉCIAL CLÉMENT MICHU :

« LE TEMPS DES AS », tous les jeudis — TF1 — 20 h 30.

LES JEUX: HAINE ET VOLUPTÉ

Êtes-vous joueur ? Joueriez-vous tout l'argent dont vous disposez ? Joueriez-vous votre chemise ? Joueriez-vous votre âme ?

Jeune ou vieux, riche ou pauvre, femme ou homme, tout le monde peut au moins une fois dans sa vie répondre de façon positive à ces questions. Les jeux sont un média dans la mesure où ils imposent un certain dépassement de soi, dans la compétition qu'ils proposent, et permettent une communication agressive avec l'au-delà (les autres). Le jeu est haine, donc. On ne peut pas jouer sans haïr l'adversaire, et donc sans accepter d'être soi-même haï. C'est en cela que le jeu est une école d'humilité et de ténacité. Et contrôler cette haine afin qu'elle ne dépasse pas le cadre du jeu est la clé maîtresse de la réussite.

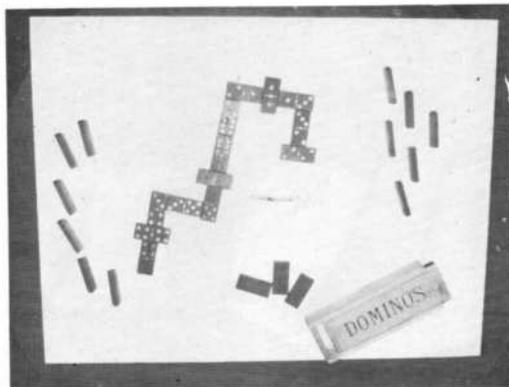
Le jeu est volupté aussi et cette volupté est issue du risque, car sans le risque de perdre, il n'existe aucun plaisir de gagner et donc de jouer. Il y a quelques années, la presse spécialisée m'a sacré champion du monde, officieux, de chapeaux volants (voir ci-dessous).

J'avais, à l'époque, atteint le summum de ma forme, et j'avais des ngrls à toute épreuve. J'y jouais trois ou quatre heures par jour, compétition et entraînement confondus. Il s'est trouvé que, bien vite, il n'a plus existé d'adversaire capable de m'inquiéter. La victoire perpétuelle a tué la jouissance, et j'ai arrêté, en pleine gloire, la compétition. La défaite est frustration, et sans frustration il n'y a plus de vie possible. Dans cette optique, on peut donc considérer les tricheurs comme des psychopathes dangereux, à bannir illico de vos relations. Annie, ne reculant devant aucun sacrifice, a testé quelques jeux pour tous les goûts et toutes les bourses.

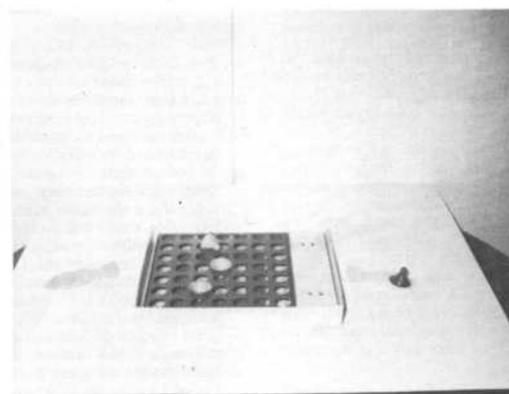
Faites vos jeux Messieurs et Mesdames les risque-tout, laissez-vous prendre par ce vertige si contemporain.

LES CHAPEAUX VOLANTS. Jeux d'adresse. Se joue à deux. Il existe une version à quatre joueurs, mais je la déconseille car elle ne permet pas une concentration maximum et entraîne une confusion préjudiciable à l'esprit du jeu. Le jeu se compose de six chapeaux en plastique, de différentes couleurs, de deux catapultes en forme de mains, et d'un cadre-réceptacle muni d'un certain nombre de trous dans lesquels les chapeaux doivent tomber. Chaque trou possède une valeur propre (cinq points, dix points, quinze points, cinquante points). Le jeu consiste à envoyer les chapeaux, à l'aide d'une catapulte, dans les trous les plus difficiles, et donc les plus « chers ». Le gagnant est celui qui réussit à totaliser mille points le premier, en envoyant les chapeaux par séries de six alternativement. Si vous réussissez à totaliser mille points en moins de onze séries, venez me voir, je m'occuperai personnellement de manager votre carrière.

MASTERMIND géant. Jeu de déduction. Se joue à deux. Le jeu se compose d'un plateau de dix rangées de quatre cases, comportant des trous pour les fiches-réponses et un cache pour placer le code à découvrir. Il se compose aussi de pions « couleur », de pions « forme », de fiches-réponses noires, blanches et bleues. Sur les deux joueurs, l'un décide d'être codeur. L'autre sera forcément décodeur. Le codeur, dans le plus grand secret, doit placer quatre pions « forme » et quatre pions « couleur » derrière le cache. Il y a cinq couleurs et cinq formes différentes.



Dominos



Chapeaux volants

Une fiche-réponse noire est placée dans un des quatre trous-réponse pour chaque couleur-forme du code caché identique à celle placée par le décodeur si toutefois l'emplacement est exactement le même. Une fiche-réponse blanche est placée pour toute paire couleur-forme bien placée par le décodeur, mais dont l'emplacement est erroné. Enfin, pour arrêter le massacre, une fiche-réponse bleue est placée par le codeur pour chaque pion « forme », ou chaque pion « couleur » placé au bon endroit par le décodeur mais qui ne se trouve pas avec le bon partenaire. Bien sûr, cela peut paraître incompréhensible et très peu fun au profane, mais pour ceux qui connaissent déjà l'ancêtre du MASTERMIND géant, le super MASTERMIND, cet infâme galimatias que je viens de vous servir leur montrera les mille et une possibilités nouvelles qui s'offrent à eux. En effet, et pour finir, sachez qu'en permettant les couleurs ou les formes doubles, et les emplacements vides, ce jeu donne 1.678.616 combinaisons différentes.

PETITS CHEVAUX (dit aussi jeu de dada). Se joue à deux, trois ou quatre. Se compose d'une piste, de seize chevaux de quatre couleurs différentes, d'un dé et de beaucoup de bonne volonté. Je n'ai ni le temps ni l'envie de vous donner in

extenso le règlement de ce charmant petit jeu, quelque peu désuet mais follement défilant. Tout le monde connaît les règles pour y avoir joué dans sa tendre enfance, et pour éduquer les enfants-martyrs, c'est à un autre guichet qu'il faut s'adresser. Ce jeu d'apparence anodine, n'est pas aussi tendre qu'il y paraît. On y peut développer son agressivité à souhait, puisqu'il faut « tuer » les chevaux adverses, mais aussi aiguïser son sens tactique, puisqu'il faut déjouer les ruses des adversaires qui feront tout pour empêcher d'arriver à vos fins. C'est aussi un jeu très délassant, grâce à l'aspect chance, ou plutôt hasard dû à l'utilisation du dé. Jeu sans grandes prétentions pour gens pas prétentieux.

LE MONOPOLY. Se joue à deux, trois quatre, cinq, six, sept, ou huit, suivant le modèle que vous possédez. Se compose d'un plateau avec une piste de quarante cases (terrains à bâtir, gares, etc.), deux dés, trente-deux maisons vertes, douze hôtels rouges, et trois jeux de cartes (chance, caisse de communauté, titres de propriété). Le but du jeu, c'est de rester seul en piste, après avoir « lessivé » financièrement ses concurrents. C'est un jeu pour savoir si l'on est doué en affaires, et si l'on a une chance de ne pas finir à l'armée du salut. C'est un jeu pour malins,

qui font croire que c'est un jeu de hasard et qui gagnent toujours, parce que eux, ils comparent la rentabilité des investissements exigés pour la construction des maisons sur deux terrains différents. C'est un jeu qui ressemble à la vie, où la pitié et la compassion sont mortelles pour ceux qui les ressentent, et où la solitude est une fin en soi. C'est un jeu pour jouer à être le maître du monde, ou à l'oncle picou. C'est un jeu que tout le monde connaît.

LES DOMINOS. Jeu de réflexion. Se joue à deux, trois ou quatre. Le jeu se compose de vingt-huit dominos sur lesquels sont inscrits deux chiffres, différents pour chaque domino. Le jeu consiste à placer sur le tapis de jeu tous les dominos qu'on a en main. Chaque joueur, au départ, est doté de six dominos et l'on doit piocher dans les dominos restants, chaque fois que l'on est bloqué. Il faut compléter le jeu en posant un domino qui possède une face comportant le même numéro que l'une des deux faces libres du jeu précédemment posé. C'est un jeu que l'on croit volontiers inoffensif et soporifique, puisqu'il semble être l'un des jeux de prédictions des vieilles dames, mais n'en croyez rien : c'est un jeu particulièrement féroce, où tous les coups sont permis et où la moindre erreur est immédiatement fatale. Les parties se déroulent à un train d'enfer, ce qui permet de jouer de nombreuses fois en un temps record, et donc ce qui stimule l'intérêt du jeu puisqu'il est sans cesse renouvelé. C'est véritablement un jeu trompeur. Un jeu féroce, comme seules les vieilles dames savent l'être. C'est aussi un jeu de regards aigres-doux et de thé de cinq heures empoisonné.

THE FRANCO-PRUSSIAN WAR, 1870. Il existe en Angleterre, un véritable engouement pour ce genre de wargames (simulations historiques). Joués primitivement sur des cartes réelles quadrillées, les plus récents de ces jeux sont joués sur des cartes découpées en cases hexagonales. Il existe deux cents titres et plus, simulant les seules batailles des deux dernières guerres mondiales ! C'est vous dire si les fans sont gloutons. Tout ceci, rappelons-le, se passe en Angleterre, car en France ces jeux n'existent pratiquement pas. A ma connaissance il n'y en a que deux : Austerlitz et 1870. C'est peu pour l'un des pays qui a perdu le plus de guerres ; pour la prochaine, la France est encore mal partie. **THE FRANCO-PRUSSIAN WAR, 1870** est le meilleur jeu auquel j'ai joué dans toute mon existence. Il simule l'invasion du Nord de la France par l'ennemi héréditaire du premier août 1870, au deux septembre de la même année. On y joue en onze coups, dont chacun représente trois jours de guerre. Il y a deux jeux dans la même boîte, un jeu de base, pour assimiler les différentes phases du jeu, et un jeu standard, beaucoup plus compliqué où l'on peut choisir différentes options stratégiques de défense ou d'attaque suivant le camp dans lequel on est. Les Prussiens doivent prendre Châlon pour s'ouvrir les portes de Paris. Quant aux Français, ils doivent bouter les Teutons jusqu'à chez eux. Les Belges, comme toujours, sont neutres pour ne pas se mouiller. C'est un jeu passionnant, de stratégie pure, digne d'enchanter vos longues soirées inutiles. **THE FRANCO-PRUSSIAN WAR** mérite les cinq étoiles des jeux de grande classe. Nous sommes le trente et un juillet 1870, demain la guerre fera rage sur toute l'étendue du pays... Dormez bien et à demain.

SERGE GAINSBOURG

JANE BIRKIN



Luc Lagarde : Vous revenez de Normandie, je crois ?

Serge Gainsbourg : Ouais.

L.L. : C'est un climat pluvieux, me semble-t-il. Vous n'aimez pas le soleil ?

Jane Birkin : Moi, j'aime bien quand ça change. Si le ciel est toujours bleu, c'est pas drôle.

L'appartement de Gainsbourg est très sombre. Se peut-il qu'il y vive en reclus, à l'abri du soleil justement ? On lui pose la question. Erreur.

L.L. : Vous êtes plutôt du genre à sortir le soir ou à rester frileusement dans votre chez soi ?

S.G. : (me reprenant au mot) : Eh bien, plutôt du genre à sortir FRILEUSEMENT dehors. J'aime Paris, la vie nocturne et les grands voyages internationaux...

L.L. : Vous vous sentez parisiens, tous les deux ?

S.G. : Moi oui, Elle, je sais pas. J.B. : Je peux pas tellement imaginer d'être ailleurs. Ce n'est pas tellement la ville mais ce sont les gens. J'aime me sentir étrangère dans un pays. Parce qu'on a tous les avantages si les gens sont accueillants, ce qui a été mon cas. Quand je retourne en Angleterre, il n'y a pas la même ambiance pour moi. C'est autre chose.

L.L. : Tu as un attachement à Paris ? Quand tu reviens à Paris, ça te fait quelque chose ?

J.B. : Ben ouk, mais c'est très difficile de savoir si c'est juste à cause de Paris, des Parisiens, ou bien si c'est dû à un certain privilège que j'ai. Quand j'arrive, les gens me disent : « Comment ça va, Janet ? », c'est chaleureux, tandis que, quand j'arrive en Angleterre, j'ai un petit spasme dans l'avion quand je vois Londres en dessous et après quand je débarque je suis séparée de Serge à cause des douanes comme vous savez, mais si les portiers sont gentils c'est parce que les enfants sont là et ce n'est pas à cause d'un privilège. Ça change beaucoup.

LL.L. : Ici, ce que tu connais, c'est quand même un certain Paris.

J.B. : Exactement. J'ai commencé en faisant

un film, j'ai rencontré Serge presque tout de suite ; oui, c'était privilégié dès le départ. Quand j'y ai fait mes études vers 15/16 ans, je me faisais passer pour Françoise Hardy et là aussi, c'était privilégié.

L.L. : Je voudrais parler de Françoise Hardy justement, et de Jacques Dutronc, parce que je crois que vous êtes très liés, et j'aimerais savoir ce qui vous rapproche.

S.G. : Oh, on les voit rarement.

J.B. : Oui, ce sont plus des affinités qu'une amitié de tous les jours.

L.L. : Parce que nous avions une image assez semblable de vos deux couples.

S.G. : Oui, effectivement, il y a les deux gonzesses qui sont toutes aussi attachées à leurs enfants et les deux gars à la bouteille.

Les noms et les prénoms

Nicolas Testu : Vous avez des enfants, comment s'appellent-ils ?

J.B. : Kate et Charlotte. Kate, c'est très joli en anglais, mais en français on dit Cat, ça enlève le côté romantique. Tandis que Charlotte, c'est très joli en français, comme en anglais.

S.G. : Gainsbourg aussi, ça dépend comment on le prononce ; si on le prononce à la russe, comme pour le dissident !

N.T. : Et Jane, les gens le prononcent bien ?

J.B. : Non, là aussi c'est pareil. On entend Jeanne, Jean. Beaucoup de gens l'écrivent j-e-a-n ; c'est jean, ça ?

S.G. : Dis tout de suite que les Français sont des illettrés.

J.B. : Non, c'est pas ça, c'est parce que c'est oral. Mais je trouve Jeanne assez jolie. Parce que Djane, c'est dur à prononcer, c'est sûr. S.G. : C'est presque arabe.

J.B. : Oui, c'est ça, c'est comme djerbah. S.G. : Ils sont bizarres ces Anglais, tout de même.

J.B. : C'est le nom le plus ordinaire, qu'on m'a collé. A l'école, il y en avait déjà huit

L.L. : Oui, oui.

dans la classe qui s'appelaient Jane.

L.L. : Huit Jane ?

J.B. : Huit Jane. Ça doit être une chose d'après-guerre. Tout le monde, auparavant, voulait des noms recherchés et puis ensuite ils ont trouvé des noms qui étaient des noms de bonnes dans le temps : Jane, Emma, Kate. C'étaient des noms archi-simples.

L.L. : Il y a des modes aussi.

S.G. : Oui, trente ans avant, moi j'avais un nom de coiffeur. Je m'appelais Lucien.

J.B. : C'est tellement joli, Lucien.

S.G. : Ah maintenant peut-être mais il y a trente ans, c'était un nom de coiffeur pour hommes. Après, je voulais changer, j'avais lu un bouquin de Stendhal alors je voulais m'appeler Julien (à cause, sans doute de Julien Sorel). Et après je suis tombé sur Lucien Lewen qui est un autre personnage attachant de Stendhal. Et puis j'ai trouvé Serge.

J.B. : Moi je pense que ça change quelque chose parce que Lucien est romantique, un peu effacé. Et je ne sais pas si Lucien Gainsbourg aurait fait la même carrière que Serge Gainsbourg, qui est beaucoup plus agressif.

L.L. : Serge, ça va mieux avec Gainsbourg.

J.B. : Oh Lucien Gainsbourg, c'était joli ; c'était autre chose, quoi.

S.G. : Ça fait réfugié.

J.B. : Oui mais c'est ça qui est joli ; c'est ça qui me touche.

S.G. : Tandis que Serge, ça fait carrément traître.

N.T. : Mais d'ailleurs, vous faites dissident.

S.G. : Je fais pas je suis.

Problèmes d'intérieur

L.L. : Este-ce que vous n'avez pas un goût prononcé pour les choses surannées ?

J.B. : Vous parlez de l'esthétique de Serge ? Il n'y a qu'à voir ; c'est un musée.

L.L. : C'est ce que je vois. Et toi, là-dedans ?

J.B. : Moi, j'aime bien être dans son univers, ce n'est pas ce que j'aurais fait toute seule

mais c'est très beau, même si c'est très froid. Bien sûr c'est assez oppressif d'être dans l'ambiance de quelqu'un d'autre mais si vous avez une échappée, c'est plutôt rigolo.

L.L. : Il y a des choses qui vous paraissent indispensables pour vous sentir bien dans un appartement ?

S.G. : Tout m'est indispensable ici parce que j'ai été peintre et donc, je perçois les objets inconsciemment. Un peu de désordre, c'est comme une tache d'encre sur un dessin.

J.B. : Ça le rend très malheureux.

S.G. : Intérieurement, je suis très désordonné. Alors si en plus, il y a du désordre extérieur, je deviens complètement barjo.

L.L. : Finalement, vous avez besoin de quelque chose de très harmonieux.

S.G. : Non, de très rigoureux. J'ordonne les objets dans l'espace comme un tableau et chaque pièce doit être à sa place. C'est comme une partie d'échecs ou un puzzle ; s'il manque une pièce, c'est foutu.

L.L. : Donc tous les éléments sont indispensables.

S.G. : Et si je fais l'acquisition d'un nouvel objet, il y aura une tout autre disposition. Parce que...

L.L. : Ça détruira un équilibre ancien qui l'aurait remplacé par un nouvel équilibre.

S.G. : Exactement.

L.L. : C'est drôlement compliqué, tout ça.

S.G. : Oh, pas pour un ex-peintre.

J.B. : C'est assez drôle que deux personnes soient aussi opposées là-dessus. Parce que moi, si je trouve du confort quelque part, c'est dans le désordre complet.

L.L. : C'est le contraire ?

J.B. : Ouais, moi je garde tout, toutes les vieilles lettres, les machins qui tombent de mes tiroires et ça l'énerve. La plupart du temps, il n'est pas dans ma chambre parce que ça l'énerve. Ici c'est clair puisque je ne touche jamais rien ; mais c'est marrant. Et parfois j'ai même l'impression d'être gênante moi-même. Parce que quand j'entre dans sa chambre, je suis un élément de désordre moi aussi.



LL. : Vous avez vraiment des goûts opposés, alors.

J.B. : Non, pas opposés, mais... C'est SON univers. Cela dit, je râle mais je préfère ça aux salons bourgeois. Au moins ça c'est plus original, même si ça me rend marteau. De toutes façons, j'aime les influences des autres.

S.G. : Surtout que tu peux toujours sauter par la fenêtre si vraiment tu n'en peux plus.

J.B. : Mais c'est assez difficile si tu peux remarquer. Ça te rappelle rien ?

S.G. : Elle a essayé, oui.

J.B. (rigolant) : Il m'attendait en bas, pour le choc.

S.G. : Choc pour moi surtout. Tu pesais combien ?

Lectures pour tous

LL. : Qu'est-ce que vous lisez ?

S.G. : Je ne lis pas parce qu'on ne peut pas écrire un bouquin et en lire (Gainsbourg a en effet un livre en chantier).

LL. : Il y a quand même une époque où vous lisiez, non ?

S.G. : Ouis, je lisais Poe, Nabokov, Rimbaud. Tout ce qu'on peut attendre de moi.

LL. : Et Jane ?

J.B. : A la campagne, je lisais les poèmes d'Apollinaire. Et Serge m'a lu Madame Bovary et Adolphe. C'est bien, Adolphe.

LL. : Ah, j'aime beaucoup (cet excellent ouvrage de Benjamin Constant est en effet très émouvant).

J.B. : J'adore les écrivains romantiques.

S.G. : Ouais. Enfin, la plupart du temps tu lis des bouquins de cul. Faut pas charrier quand même ! Apollinaire !

J.B. : Mais c'est très érotique, Apollinaire. Tu n'as pas lu ses poèmes ?

LL. : Si, j'en ai lu.

J.B. : C'est très érotique ! J'ai une passion aussi pour les journaux intimes. Sinon, je lis plein de bêtises. Les comics anglais, pour

âge mental de 8 ans.

S.G. : C'est très bien. C'est tellement mal dessiné qu'il s'en dégage une poésie fantastique. C'est très débile !

LL. : C'est comment, les comics anglais ?

S.G. : Ça n'a aucune influence avec l'Amérique. C'est très anglais. Des personnages avec des dents en avant, des lapins...

J.B. : Il y en a un qui est à moitié recouvert par son pull.

S.G. : Il y en a un qui pue aussi. Il s'appelle comment déjà ?

J.B. : Stinky. Oui, c'est vraiment pour les petits enfants anglais.

LL. : Vous connaissez le Muppet's show ?

S.G. : Ah c'est génial, ça ! Eh bien, les comics anglais c'est un peu comme ça, vous voyez.

LL. : En dehors de ça, qu'est-ce que vous aimez bien de l'Angleterre ?

S.G. : J'aime bien les quartiers sordides. Il ont des briques beiges et rouge-noir comme on a pas ici. Des briques beigasses. Jaunasses. Et un système de voirie féodal... Il y a de la poésie dans les tas d'ordures.

LL. : Ça vous arrive de vous ballader dans ces quartiers ?

S.G. : Ouais ouais.

LL. : La nuit ??????

S.G. : Ah pas la nuit, on, non. Je suis pas armé, je me ballade pas la nuit. Non...

Télévision et boîtes de nuit

LL. : Vous passez souvent à la télé mais est-ce que vous la regardez ?

S.G. : Moi, j'aime les westerns.

LL. : Et Jane ?

J.B. : Les week-ends on a les enfants, alors on la regarde souvent le dimanche, par paresse. Les publicités, tout.

S.G. : Mais on ne regarde pas les variétés.

J.B. : Non pas tellement ; oh si, oh, ça dépend ; des fois le samedi soir.

S.G. : Oui, c'est vrai ; quand c'est nous qui passons.

J.B. : Mais enfin... si, j'aime bien les films tard la nuit.

LL. : Les cine-clubs ?

J.B. : Oui. Mais j'écoute un peu moins qu'avant. Même les enfants, parce qu'eux aussi, je leur lis des histoires, des contes de fée et ils préfèrent ça.

S.G. : Jane a le chic de me lire un truc à haute voix pendant que je suis en train de lire autre chose.

LL. : En France, il y a des choses que vous aimez ?

S.G. : A part moi ?

LL. : Oui.

S.G. : Ben là, je suis branché, j'ai eu ma période punk. Ça m'a pas mal remis en question.

J.B. : On dit qu'il y a un renouveau des boîtes de nuit, c'est peut-être que le disco n'est pas uniquement un coup monté.

J.B. : Je suppose parce que sinon, ça ne marcherait pas.

S.G. : Avant, il y avait le cha-cha, le rock'n'roll.

J.B. : Le twist !

LL. : Il y a eu une époque où c'était drôle parce qu'il y avait des tas de danses. Je me souviens que sur les 45 tours il était précisé pour chaque chanson quelle danse lui correspondait. L'une, c'était marqué Madison

l'autre Madison twist, la troisième Hullygully... J'avais lu un marabout-flash où il y avait des chémas pour danser. Alors que maintenant chacun danse comme il l'entend.

J.B. : Oui, chacun pour soi, ce qui n'est pas plus mal d'ailleurs.

S.G. : Evidemment, pour danser les valsées viennoises, il fallait apprendre dès le départ ; pour éviter de se casser la gueule.

LL. : Vous allez souvent dans les boîtes ?

S.G. : Ouais, on est assez boîte. Ces temps-ci, ça se calme un peu.

J.B. : Pas tellement ; je sais pas pourquoi tu dis ça.

S.G. : Hmmm... peut-être par peur de me faire engueuler.

LL. : Vous avez des endroits particuliers ?

S.G. : Tout ce qui est à la mode.

LL. : Le palace ??????

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

S.G. : J'aime bien qu'il y ait un peu de figuration mais Cecil B. deMille, non.

(A ce moment, Jane est allée faire cuire ses spaghettis pour la couverture d'Annie).

LL. : C'est comment la maison de Jane en Normandie ?

S.G. : Très austère. L'intérieur est très anglais.

LL. : Vous aimez la campagne ?

S.G. : Je déteste ça.

LL. : C'est quoi qui vous répugne ; les arbres ?

S.G. : Non, surtout la terre. J'aime les villes parce que l'asphalte me fait oublier le « trou ».

Surtout depuis que mon père est en train de se faire bouffer par les vers.

Ce que j'aimerais avoir, c'est un étang. Je trouve ça extrêmement poétique. Tout ce qui est grenouilles, insectes. Les saules et les nénuphars...

LL. : Vous aimez le monde des batraciens ?

S.G. : Oui, je trouve ça très féérique. Dans leur décor évidemment, avec l'étang, les saules, l'eau stagnante, cette espèce d'arrêt du temps.

LL. : Qu'est-ce que vous pensez des Italo-Américains ?

J.B. : Ça fait partie des deux éléments les plus intéressants en Amérique ; il y a eux et puis les juifs américains. Il y a les catholiques irlandais aussi...

LL. : De Niro, c'est un bon exemple d'Italo-Américain, non ?

S.G. : Ah, De Niro, il est superbe. Il est venu ici. Il était d'une simplicité. Si je demande Mitchum ou Bowie, ils viennent me voir. Tandis que messieurs les stars françaises sont intouchables. J'ai écrit à Delon pour lui proposer un rôle ; il n'a même pas répondu.

LL. : Ce serait intéressant de faire un film avec Bowie.

S.G. : Le peu que j'en ai vu, il accroche la caméra de façon extraordinaire.

LL. : Les artistes français, vous les voyez très peu ?

S.G. : Dutronc et Depardieu sont les deux seuls sympas.

LL. : Il n'y a pas grand-nombre d'intéressant, finalement ?

S.G. : Non.

LL. : Il n'y a pas grand monde d'intéressant, finalement ?

S.G. : Si, deux, trois. Je suis d'un naturel très secret.

LL. : De nouvelles relations ?

S.G. : Trop tard. Quand j'étais jeune, j'aimais la compagnie de gens plus âgés ; de trente ans quand j'en avais quinze, de cinquante quand j'en ai eu trente. Alors maintenant que j'en ai cinquante, hein ?

Saules et nénuphars

THRILLER STORY

L'activité des studios Action est au ralenti (à part la réédition du « Grand Sommeil » dont on parle plus loin). La cinémathèque hiberne (ou patauge, au choix). Seul l'Olympic semble connaître un regain d'activité avec un festival de 56 films policiers intitulé « Thriller Story » dont certains chef-d'œuvres rarement montrés sont à voir toutes affaires cessantes. Si vous avez manqué le début... de ce festival, voici quelques films que vous auriez pu voir : « Règlement de comptes » (« **the Big Heat** »), 1953, de Fritz Lang avec Glenn Ford qui joue un ex-flic incorruptible voulant poursuivre une enquête contre vents et marées et se retrouvant seul nez-à-nez avec le Syndicat du

crime, Gloria Grahame qui voit sa vie changer après une tasse de café bien chaud, et Lee Marvin, l'inévitable tueur sadique. Bref, un film superbe. « **Quand la ville dort** » (« **Asphalt Jungle** »), 1950, du bon vieux John Huston. Passons le récit de ce film archiconnu tout en rappelant, mis à part qu'il est à revoir, que les attractions principales en sont Marilyn Monroe et Sterling Hayden. Lequel Sterling Hayden, on retrouve dans le plus original « **L'ultime Razzia** » (« **The Killing** »), 1956, de Stanley Kubrick. Un passionnant hold-up dans un cahmp de courses mené de main de maître par un S. Hayden impressionnant, sublimes et inhabituelles images, dans un très



Novak dans un de ses premiers grands rôles, et Fred Mac Murray, un vieux de la vieille, qui est un policier, mais un policier « corrompible », ce qui lui coûte la vie.

« **Pendez-moi haut et court** » (« **Out of the Past** »), 1947, de Jacques Tourneur. Un mystère compliqué où l'on voit Kirk Douglas dans un de ses premiers rôles importants. Bien sûr, il joue le méchant (un avocat véreux) et Mitchum est le bon type qui-a-commis-des-erreurs-mais-qui-a-refait-sa-vie-et-qui-voit-son-passé-remonter-à-la-surface-comme-un-cadavre-mal-lesté.

« **La chute d'un caïd** » (« **The rise and fall of legs diamond** »), 1959, de Budd Boetticher. Intéressante ascension d'un petit gangster mise en scène par un coutumier du western.

« **De sang froid** » (« **In cold blood** »), 1967, de Richard Brooks. Un thriller violent au rythme trépidant. L'épopée de deux assassins d'après un vérita-

ble fait divers, par un très bon touche-à-tout, Richard Brooks qui, voulant coller le plus près possible à la réalité et donner un aspect documentaire à cette aventure sanglante, n'a pas hésité à refuser des vedettes du genre Paul Newman, à tourner en noir et blanc (ce qui ne se faisait plus beaucoup en 1967), à tourner sur les lieux mêmes des crimes commis par ces deux repris de justice. N'en disons pas plus et ne le loupez pas la prochaine fois. (Le roman tiré du fait divers est de Truman Capote.)

« **Le Kid de Cincinnati** », 1966, de Norman Jewison (l'auteur de F.I.S.T.), les aventures d'un tricheur de cartes qui voyage de ville en ville joué par Steve Mc Queen. Bonne prestation de Edward G. Robinson.

Il est encore temps de voir quelques bons films : — Jeudi 9 novembre : « **Feux Croisés** » (« **Cross fire** »), 1947, d'Edward Dwytryk avec Robert

beau noir et blanc. Marie Windsor fait son numéro de garce et Elisha Cook, son mari, son numéro de paumé. « **L'énigme du Chicago Express** » (« **The Narrow Margin** »), 1952, de Richard Fleischer. Suspense dans un train (rien à voir avec Hitchcock) où nous retrouvons Marie Windsor, cette fois en brune, et Charles Mc Graw qui joue l'éternel flic incorruptible. Une erreur de témoin (gardé par le policier dans ce train à destination de la ville où il doit le déposer au tribunal) rend l'histoire distrayante.

« **La maison de bambou** » (« **House of bamboo** ») de Samuel Fuller, 1955. Robert Stack, l'homme au sourire

d'enfant de chœur (à l'époque des « Incorruptibles »), déguisé en gangster, s'attaque à Robert Ryan, chef de racket à Tokyo. Ce « thriller » à l'exotisme peu courant (toute l'action se déroule au Japon), souligné par un technicolor passé à dominante bleutée, est un document sur le Japon de l'époque qui se double d'une histoire policière classique. « **Du plomb pour l'inspecteur** » (« **Pushover** »), 1954, de Richard Quine, un habitué de la comédie. « **Solid Gold Cadillac** » (« **Une cadillac en or massif** »), « **My sister Eileen** » (« **Ma sœur est du tonnerre** ») produit ici un sombre mélodrame policier avec Kim Novak, la magnifique Kim





Mitchum, Robert Young, Robert Ryan. Les trois Robert dans un film qui parle d'antisémitisme.

— Vendredi 10 novembre : « Assurance sur la mort » (« Double Indemnity »), 1944, de Billy Wilder. Avec Fred Mc Murray en agent d'assurances manœuvré par Barbara Stanwyck qui le pousse au crime crapuleux et à l'escroquerie.

— Dimanche 12 novembre : « La maison dans l'ombre », 1951 (« On dangerous ground »),

de Nicholas Ray avec Ida Lupino et Robert Ryan.

— Jeudi 16 novembre : « Piège au Grishi » (« the Money Trap »), 1964, de Burt Kennedy avec Glenn Ford et Rita Hayworth. L'éternel flic honnête manipulé par une femme avide de billets verts.

— Vendredi 24 novembre : Ne pas manquer « Les inconnus dans la ville » (« Violent Saturday »), 1955, avec Victor Mature (Olympic, 10, rue Boyer-Barret).

LE GRAND SOMMEIL

« Le grand Sommeil » (« The Big Sleep »), 1946, de Howard Hawks avec Humphrey Bogart, Lauren Bacall, Marha Vickers. Scénario : William Faulkner d'après le roman de Raymond Chandler.

A l'époque, une campagne de publicité avait été orchestrée autour de Bogey (Bogart) et Baby (Bacall) qui venaient de se marier après leur premier film ensemble « Le port de l'angoisse ». « Le grand sommeil » qui était le film, disait la publicité, « pour lequel ils étaient nés », était le deuxième de leur quatre films ensemble. Le scénario est un des plus embrouillés qui soient. Howard Hawks, le metteur en scène, déclara à ce sujet : « Je n'ai jamais compris l'histoire du **Grand sommeil**. Le scénario fut écrit en huit jours, tout ce que nous avons essayé de faire, c'est de rendre chaque scène aussi divertissante que possible. Nous ne savions pas quelle était l'histoire. On m'a demandé qui a tué untel ou untel ; je ne le savais pas. On a envoyé un câble à l'auteur, il ne savait pas non

plus. Puis au scénariste, qui ne le savait pas non plus... »

Peu importe, cette réédition d'un des meilleurs films de Bogart, par ses répliques, sa désinvolture « marlowesque », bref le ton général du film, superbe d'humour et d'action, tellement typique de Bogey et Lauren Bacall, rend le « **Grand sommeil** » un des principaux films de la saison.

L'histoire se commence par une histoire de chantage que Bogey (Marlowe) est chargé de résoudre. Le maître chanteur est assassiné. L'histoire rebondit, un nouveau maître chanteur apparaît. Il meurt. On prie Marlowe d'abandonner l'enquête, il redouble d'acharnement et découvre que la femme d'un propriétaire d'une salle de jeu prétendument en fuite, est cachée par son mari dans une ferme où Marlowe se fait prendre par les gangsters. Il est délivré par Vivian (Lauren Bacall) et tue un homme de main du propriétaire de la salle de jeux qui sera plus tard abattu par ses



propres hommes. (C'est une vue très succincte et partielle de l'histoire. Il est dur de tout comprendre dans ce film.)

Les studios Action ont encore réédité un film qu'on ne voyait plus depuis des années. Le meilleur remerciement qu'on peut

faire à leurs efforts est d'aller voir ce film.

P.E. Vincent

Action Lafayette, 9, rue Buffault, Paris 9e.

'LA MODE, UN METIER DE MASO'

NOM : RENOMA
 PRÉNOM : MAURICE
 DATE DE NAISSANCE : 23.10.40
 PROFESSION : PDG

Sybiline Vierzon : Quelle définition croyez-vous que les gens donnent de vous ?

Maurice Renoma : Oh là ! ça commence par une question embarrassante. D'abord, je ne sais pas si j'intéresse beaucoup de gens... En fin de compte je ne me pose pas de question sur ce que peuvent penser les gens de moi. Ça ne me préoccupe pas tellement. Je ne crois pas que les gens se préoccupent de moi non plus, à part un entourage restreint. Je n'ai pas du tout le côté star, etc. Dans la profession, les gens s'intéressent à ce qu'on fait, mais dire qu'ils s'intéressent à nous, non je ne pense pas.

S.V. : Êtes-vous de ceux qui jugent les gens à leurs chaussures ?

M.R. : Non, au contraire. Enfin, bien sûr on peut juger les gens à leur apparence, mais disons que je suis plus intéressé par des chaussures usées que par des chaussures neuves. Les marginaux ont souvent plus de choses à dire que les autres qui sont plus facilement canalisables.

S.V. : Peut-être, mais ne croyez-vous pas que la marginalité devient de plus en plus institutionnelle ?

M.R. : C'est vrai que de nos jours, tout le monde se dit marginal. Un marginal, c'est quelqu'un qui vit un peu au jour le jour, qui fait ce qu'il veut, qui n'a pas de principe... Mais c'est très difficile à cause de l'éducation, de la famille, on a du mal à se sortir de ce que l'on a été. Il faudrait presque être né sans famille ou avoir eu des parents très libres. J'ai des enfants, et j'espère être ami avec eux, mais ce n'est pas facile, je ne sais pas ce que cela va donner. Il faut être tolérant, il faut rentrer dans leurs problèmes, il faut les surveiller sans montrer sa surveillance... Comment il est N****, ses parents sont très bien, non ?

S.V. : Oui, je pense qu'il a été élevé très librement... Je pense qu'il est très à l'aise dans la vie...

M.R. : C'est très important ça, c'est sûr. *S.V. : Bien, et si nous parlions travail à présent. Depuis quelques années, les grands couturiers vendent leur griffe aux grands magasins, aux Japonais, ce qui tue le aspect mythique de la haute couture, non ?*

M.R. : C'est vrai, mais il y a le problème suivant, c'est que faire une collection, faire de la publicité, ça demande des investissements assez importants et il faut récupérer à droite, à gauche pour maintenir son image de marque au niveau européen. S'implanter sur les marchés africains, ou japonais, ça ne nuit pas à l'image de marque, parce que c'est loin.

S.V. : Pour les Japonais, en tout cas, ça nuit pas mal, parce que, voir débarquer cent Japonais d'un car avec cent écharpes en nylon avec la même griffe, je crois que çarompt le charme.

M.R. : Oui, mais il faut bien vendre, faire des licences, on a du mal à contrôler parce que les licences sont vendues très loin, donc on ne peut pas surveiller la fabrication et tout ça, et donc c'est souvent fait en dépit du bon sens. Mais enfin on ne peut pas jeter la pierre à des gens qui vivent pour la création.

S.V. : Bien sûr, mais on voit trop souvent des gens se balader avec toute une quincaillerie de griffes différentes, plus il y en a, mieux c'est.

M.R. : Ça, c'est de la soupe. Mais les gens très populaires aiment bien tout ce côté griffe en vue, etc.

S.V. : Vous, vous avez su préserver ce côté rêve de la mode.

M.R. : C'est-à-dire que nous, on est les plus jeunes des vieux couturiers, et on est les plus vieux des nouveaux couturiers. Donc on est entre deux. Toutes les griffes qu'on connaît très bien, il a fallu une génération pour les lancer. A moins de se faire aider par les capitaux américains. Nous, on est une société familiale, on est pas énorme, mais on est indépendants, ce qui est très rare dans la profession.

S.V. : Par rapport à votre public, enfin... à votre clientèle...

M.R. : Je crois qu'on peut dire public parce qu'on a des types qui s'habillent chez nous depuis quinze ans et qui nous font une très grande confiance. On fait la

mode, pour la mode, on ne fait pas de la soupe, on fait vraiment ce qu'on aime.

S.V. : Par rapport aux autres couturiers, j'ai l'impression que vous avez su créer un nouveau type de client. Il ne s'habille pas Renoma, il est Renoma.

M.R. : Merci, c'est très gentil.

S.V. : De rien.

M.R. : On a une clientèle, qui est assez personnalisée. Les gens qui s'habillent chez nous, on les reconnaît dans la rue, ils ont un certain style, ils ne peuvent absolument pas s'habiller, ailleurs... A moins bien sûr qu'on devienne débile et qu'on fasse n'importe quoi, mais tant qu'on fait pas d'erreurs, ce sont des gens qui connaissent la mode, qui s'y intéressent depuis très longtemps. Quand ils voient nos vêtements, ça leur plaît, et en même temps, c'est ce qu'ils voulaient acheter. Il y a souvent concordance avec ce qu'ils avaient dans la tête. Et puis, on a de la chance, parce que nos vêtements sont bien portés.

S.V. : Pierre Cardin a son espace, Hechter a le football, est-ce que, comme eux, vous avez une grande passion en dehors de votre travail ?

M.R. : Moi, je suis passionné par tout. Ça dépend des circonstances mais j'ai aucune préférence. J'aime bien le tennis, les échecs, la pêche, j'aime faire des footings dans le bois de Boulogne...

S.V. : Ça doit être très dur avec les cigares que vous fumez ?

M.R. : Le cigare, je ne sais pas si c'est mauvais, la cigarette oui, parce qu'on avale, mais enfin, c'est pas très agréable non plus.

S.V. : Et votre métier, c'est au même niveau que le reste ?

M.R. : C'est pareil. Bien sûr, des fois on a le bourdon. On a commencé à faire tellement de choses que sans arrêt c'est des calculs. La mode, il faut calculer, c'est de l'arithmétique. Et puis, tout est remis en question tous les mois, on doit détruire ce qu'on a pensé. C'est un métier de maso. Il faut aimer détruire ce qu'on a fait, c'est dramatique sinon, on ne fait plus rien. Ce qui est fait, il faut l'oublier et refaire autre chose qu'on aime jusqu'à ce qu'il soit terminé, puis il faut le détester, parce qu'il est fait. C'est pas un métier de collectionneur.

Ça doit être la même chose pour les gens qui aiment s'habiller. Quoi que les hommes soient assez fidèles, la femme est plus infidèle, en changeant de couturier, en changeant de mode et d'images, tandis que l'homme il a un pantalon de flanelle, et une chemise bleue, il viendra acheter la même chose chez la même marque souvent, c'est la femme qui le pousse à changer. Avant les hommes qui s'habillaient, c'étaient des jeunes de 18, 20 ans, les autres n'osaient pas, ils avaient peur de leur concierge, de leur femme, de leur mère, de leur travail. Maintenant, l'homme se libère un peu. On parle de la libération de la femme, mais l'homme n'est pas du tout libéré. Il travaille pour sa bonne femme, c'est lui qui signe les chèques pour qu'elle s'habille, et quand il veut s'habiller, il n'a plus de sous. Disons que maintenant, être habillé d'une certaine manière et s'habiller chez un tel fait partie du mode de vie actuel. Et puis la femme en tient compte, ça fait partie de son standing.

S.V. : Si on vous demandait de créer un uniforme pour l'armée de l'air, quelles en seraient les caractéristiques principales ?

M.R. : Ce serait très amusant. D'abord, il faudrait que je monte dans un avion de chasse pour connaître les problèmes des pilotes. Mais je ne crois pas que je ferais mieux que ce qui existe, c'est vraiment très, très bien. Bien sûr, on fait toujours mieux en partant de quelque chose. Mais il faudrait pas les changer, c'est très bien comme ça. Par contre, ce que j'aimerais changer, c'est les hôtes de l'air, parce qu'elles sont mal habillées, celles-là. Il y aurait beaucoup à faire pour ce qui est plus agréable, plus gai. Mais enfin, comme la mode change souvent, il se peut qu'elles soient bientôt à la mode.

S.V. : Ce jour-là, comme elles ont toujours dix modes de retard, on changera leur uniforme... Ça n'a rien à voir, mais, aimez-vous Serge Gainsbourg ?

M.R. : Ah ! Gainsbourg, il est fantastique. Vous le voyez ?

S.V. : Non, mais nous l'avons interviewé il



y a quelque temps.

M.R. : C'est un bon copain à moi. Ah ça c'est drôle, ça. Il est vraiment super, non ?

S.V. : Oui, j'ai écouté la bande et c'est complètement intéressant... En ce moment, nous préparons un dictionnaire italo-américain. Est-ce que ce sujet vous inspire une quelconque déclaration ?

M.R. : Ah ! c'est une chose très importante. Ils vivent bien les Italiens, ils font des efforts pour être beaux. Ils font beaucoup d'efforts que les autres. Si les Français faisaient autant d'efforts qu'eux, s'ils pensaient à s'habiller, s'ils mettaient toutes leurs économies pour ça, ils finiraient par être super, il n'y a pas de problème. Les Italiens, ils n'ont pas un rond en poche, ils n'ont vraiment rien, mais quand on les regarde, c'est magnifique. Ils vivent bien. Pas seulement en Italie, ils peuvent être en Russie, au Tchad ou aux États-Unis, ils peuvent être là depuis vingt ou trente ans, ils restent les mêmes. C'est très agréable. Je vais beaucoup en Italie, le pays est beau et les gens sont bien, et partout où ils vont, il y a une atmosphère extraordinaire parce qu'ils recréent leur climat, leur mode de vie, et c'est toujours très bien.

S.V. : Vous arrive-t-il de penser au tiers monde, parfois ?

M.R. : J'écoute les informations, comme tout le monde. J'y pense et puis j'oublie... Mais en fin de compte, ils ne sont pas non plus très malheureux, il ne faut pas exagérer. Les Indes ! les Indes ! aux Indes ils crévent de faim mais je suis allé aux Indes, et les Indiens n'ont pas l'esprit jaloux. La religion bouddhiste, c'est une bonne religion. Les gens ne regardent pas le voisin. Ils sont très pauvres et n'ont souvent pas de quoi manger, mais ils n'ont aucune jalousie, ils ne regardent même pas. C'est bizarre, mais on ne peut pas dire qu'à part les grands malheureux, aux Indes, il y ait beaucoup de malheureux. Il y a plus de gens qui se suicident aux États-Unis.

S.V. : Continuons le tour de l'actualité, si vous le voulez bien. Si nous parlons des dissidents soviétiques ?

M.R. : C'est des gens qui ont beaucoup de courage. Ils vivent dans un pays très peu libéral, ça ne doit pas être agréable d'y vivre. Pourtant, c'est un beau pays. Ça fait depuis je ne sais combien de générations qu'ils sont brimés, ces gens. Depuis toujours, finalement. Avant ça il y avait les tzars, et maintenant... Avec mon frère, on avait pris des filles au pair. C'étaient des Polonaises. Lorsqu'elles sont arrivées

elles disaient qu'en Pologne, elles avaient tout : une montre, une télévision... elles étaient très pour le régime. Elles ont passé un mois ou deux en France, et quand elles sont reparties, elles étaient catastrophées de retourner là-bas. C'est mauvais pour ces pays-là de laisser partir les gens, parce qu'ils deviennent malheureux en retournant chez eux. Là-bas, ils n'ont rien, mais avec le bourrage de crâne, ils ont l'impression d'avoir tout... Bien sûr, c'est pas la richesse qu'il faut voir dans les pays capitalistes, c'est pas une solution. Il faut avoir de l'argent pour faire ce que l'on veut, mais pas pour amasser de grosses fortunes, parce qu'après on vit dans un milieu qui est le milieu de l'argent, et ce n'est pas un milieu agréable. En plus, tout est relatif : celui qui a une grande maison, une grande voiture, tout, il va rencontrer des gens au golf qui ont un avion, deux rolls, une plus grande maison, il va essayer de l'avoir, il va l'avoir et il va tomber sur un autre type qui aura un avion à réaction et un château en Italie. Il ne s'en sort plus. Avoir une chaise à 500 francs ou une chaise à 5000 francs, l'important c'est d'être assis, et bien assis. La sagesse serait de ne pas trop courir après l'argent, mais d'en avoir pour faire ce que l'on veut.

S.V. : Êtes-vous joueur avec votre argent ?

M.R. : D'abord, je n'ai pas d'argent, je vis bien, mais...

S.V. : Non, je voulais dire dans les investissements ?

M.R. : C'est pas être joueur, ça, parce que quand on investit, c'est pas pour le perdre. Si je jouais, je n'investirais pas dans les affaires. Quand on investit dans ses affaires, c'est la seule manière de les garder. Celui qui investit ailleurs, il peut jouer à la rigueur. Nous, comme on a commencé à zéro, depuis quinze ans c'est sans arrêt : réinvestissements, redécoration, recollection, etc. Tant que ça nous plaît, ça va, tant qu'on a le feu sacré. Le jour où on ne l'a plus, c'est un métier qui peut-être très déprimant et très dur. Il faut vraiment y croire. Ce qu'il faut faire avant tout, c'est trouver quelque chose de passionnant à faire. Si on a envie de faire du bateau, il ne faut pas rester en ville, il faut partir aux Caraïbes, prendre une pirogue ou n'importe quoi, mais il ne faut pas hésiter. Moi, j'ai été compatible pendant un certain temps, c'est aberrant, c'est pas mon truc : j'ai horreur des chiffres. Bon, et bien j'ai fini par faire ce que j'avais envie.

Propos recueillis par SYBILINE VIERZON

DICTIONNAIRE



**DES
ITALO-AMERICAINS**

AL CAPONE

Malfaiteur
de son vrai nom ALFONSO « FIORELLO » CAPONI, surnommé SCARFACE (le balafre). Il naît le 6 janvier 1895 près de ROME.
Ses parents débarquent près de New York en 1901.

Il fera partie de ces garçons brillants qui traînent dans les rues de Brooklyn à la recherche de menue monnaie dans la poche des touristes. Devenu garçon boucher, il passe plus de temps à traîner avec sa bande, les « FIVE POINTS » qu'à la boutique de son patron. Et puis il prend du service pour SADDIE LA CHEVRE, un truand de plus grande envergure, mais il ne veut pas en rester là. SADDIE LA CHEVRE lui permet de cultiver ses relations et il devient copain avec FRANKIE YALE, le patron de l'Union Sicilienne et bien d'autres gens intéressants. La police commence à s'intéresser à son cas mais JOHN TORRIO, un ancien des « five points » devenu bras droit de BIG JIM COLOSIMO, un vieux de la vieille qui contrôle les bas-fonds de Chicago, l'appelle là-bas. CAPONE ne tarde pas à rattrapper. Après un certain temps d'adaptation, il prend la direction d'un bar, le « 42 », d'où il peut un peu tout savoir. Il a tout son avenir devant lui mais ce qui hâtera ses chances, cela sera le « 18e amendement » (prohibition).

BIG JIM COLOSIMO qui contrôle tout ce qu'il peut y avoir comme trafic à Chicago : drogue, prostitution, machines à sous, ne voit pas immédiatement le marché qui s'ouvre à lui. JOHN TORRIO et CAPONE sont plus rapides que lui, ils décident de l'éliminer. Le 11 mai 1920, COLOSIMO est abattu d'une rafale de mitraillette. La carrière du « Hootlegger » CAPONE peut commencer. Il faut d'abord monter sur la ville une véritable industrie : faire venir l'alcool, monter des distilleries et vendre. L'opération est menée à bien, il va leur falloir maintenant protéger et organiser ce monopole. Ils ne sont pas les seuls à envisager les possibilités que donnait la prohibition. C'est le début de la guerre des gangs. On se descend les uns chez les autres, tel bar est « nettoyé », certains coiffeurs placent leurs fauteuils face à l'entrée pour éviter à leurs clients de mauvaises surprises. CAPONE et TORRIO qui ont, d'entrée, pris de l'avance, en arrivent ainsi à chaque fois à agrandir leur territoire et leurs troupes, les survivants n'ayant pas autre chose à faire que de se mettre sous leur coupe.

Le plus gros coup se fait à Cicero dans la banlieue de Chicago. Un clan d'Irlandais, les O'DONNELL, maîtres de la place, ne veulent pas de ces nouveaux venus. Fusillades, compromis... CAPONE est dans la place et, pour être plus sûr de ses arrières, organise la réélection du maire de la ville menacé de son siège en faisant venir de Chicago plusieurs torpédos d'où sortent ses hommes de main, terrorisant les électeurs. Cela marche et avec TORRIO, il s'aménage son Q.G. dans un ancien domaine : portes blindées, 36 hommes pour la sécurité, six restant en permanence dans l'appartement. CAPONE et TORRIO gagnent alors, en 1923, 100 000 dollars par semaine chacun. Et puis, il y a tous ceux qui veulent faire la « vendetta ». Il faut se protéger constamment : 1924, 16 morts ; 1925 : 46, 1926 : 76. Un autre gros coup sera le remplacement de MIKE MERLO, le président de l'Union Sicilienne de Chicago par un de leurs hommes. Il faudra cinq cadavres avant d'y parvenir et TORRIO, qui manque de peu d'y laisser sa peau, se retire du jeu. CAPONE est maintenant maître de la place. En 1929, la plus grosse hécatombe : LE MASSACRE DE LA SAINT VALENTIN. Que peut-on alors faire contre CAPONE ? Sa fortune s'élève maintenant à 40 millions de dollars. Sur 20 000 débits de boissons de Chicago, la moitié dépendent de lui. Il contrôle le tiers des syndicats. LA WARNER BROS vient de lui proposer un contrat où il jouerait son propre personnage. Il a même passé un accord avec FRANK COSTELLO, le caïd de la mafia new yorkaise et tous les autres grands du milieu pour se partager les U.S.A. Cela s'appelle le « MURDER INCORPORATED ».

En fait, c'est le début de la fin. CAPONE est arrêté à la sortie d'un cinéma de Philadelphie et quand il sort, ELIOT NESS et ses Incorruptibles font tout pour le couler. La méthode est simple : on introduit des indicateurs et on détruit les distilleries. En 1931, les incorruptibles arrivent à détruire 75 000 litres d'alcool à Diversey Avenue. C'est une sorte de catastrophe. Mais CAPONE a encore suffisamment de pouvoir et son arrêt de mort sera signé par deux agents du fisc qui le font incarcérer le 18 octobre 1931. On s'acharne sur lui et non seulement il n'est pas libéré sous caution, mais, en juillet 1933, il est transféré à Alcatraz sous le matricule 27312. Il ne pourra en sortir qu'en 1939 pour bonne conduite ! Il se retirera dans sa magnifique villa de Miami et ne fera plus grand chose sinon diriger une fabrique de corned beef (!) monter des saloons en Alaska et un trafic d'armes en Amérique

du Sud mais il n'est plus le cauchemar du président HOOVER qui avait répondu à un journaliste qui lui demandait le matin à quoi il pensait en premier avait répondu : « A AL CAPONE ». Il meurt en 1947. Il avait une voiture blindée qui pouvait résister à une mitrailleuse et coûtait 30 000 dollars.

PAUL ANKA

Né à Ottawa, Canada, le 30 juillet 1941.
Il commence à chanter à l'âge de 12 ans dans un trio qui tourna bientôt dans tout le Canada. Puis le trio dissous, il se fait envoyer à Hollywood par ses parents. Il est engagé par une petite marque qui sort « Blau Wildebeeste Fontaine », morceau qui se vendit à 3 000 exemplaires, puis il se rend chez A.B.C. Paramount avec une bande sur laquelle se trouvait « Diana » et grâce à laquelle un contrat fut signé aussitôt. Puis le disque d'or arrive avec « Diana » ensuite avec « You are my destiny », « Lonely Boy », etc. En 1961, il joue dans le film « Le jour le plus long » dont il composa la musique. Il se produit toujours sur scène.

FRANKIE AVALONE

Né à Philadelphie le 18 septembre 1940 de son vrai nom FRANCIS AVALONE.

Il commença comme trompettiste et apparut à la TV, à la suite de quoi, il commença à chanter. Il fut engagé par Chancellor Records qui sortit « Dede Dinah » qui fut un hit doublé d'un disque d'or. Puis on le vit à la TV et au cinéma (« Disc Jockey Jamboree », « Teacher's Pet »), « Venus » fut son tube suivant. On le vit ensuite dans « Alamo » 1961 avec côtés de JOHN WAYNE. Puis cette année dans le navet retro « Grease », il chante « Beauty School Dropout ».

CARMEN BASILIO

Boxeur
Né le 18 septembre 1928
Champion des poids Welter en 1955 et 1956
Champion des poids moyens en 1957 et 1958
Vainqueur du TROPHÉE « The Edwards J. Neil » en 1955 et 1957

Joe bellini

Footballer
Né le 5 mars 1939
Grand joueur de football américain, participa à de nombreux championnats de première série. Surnommé « l'obus », gagna en 1960 l'Heisman Trophy, avec son équipe de la Navy.

TONY BENETT

Chanteur
Né le 3 août 1926
de son vrai nom ANTHONY DOMINICK BENEDETTO
Depuis 1951, les disques d'or se succèdent : « I wanna be heard », « Because of you », « Cold cold heart », « Stranger cold heart », « Stranger in paradise » et surtout « I left my heart in San Francisco ». Tous ces grands succès est dû à sa voix qui s'inscrit dans la grande tradition des crooner italo-américains comme Sinatra, Dean Martin, Perry Como.

BERTOLLI

Iportateur
Il monopolise une bonne partie du marché de l'huile d'olive aux Etats-Unis.

MARIO BIAGGI

Né le 3 février 1928 à New York
Policier
Il travaille dans la police de New York comme agent de ville, de 1942 à 1965. Pendant plus de vingt ans, tous les petits malfrats de la grand cité l'éviteront, sa réputation étant de taille. En effet il mit fin aux agissements de plus de 2 000 voyous. En récompense de ses exploits, il dut décoré maintes fois, et cité dans la presse comme le plus grand agent de police des Etats-Unis.

NICHOLAS BIFERI

Né le 10 avril 11744 à Florence
Il débarque au nouveau continent, en 1774. Il crée à New York une école de danse et de musique pour jeunes demoiselles. Il sera l'instigateur des premiers événements musicaux ayant lieu aux Etats-Unis.

FRANC CAPRA

Cinéaste
Né le 18 avril 1897 à Palerme
Il débarque avec sa famille à Long Island en 1903. Après des études exceptionnelles, il obtient un diplôme d'ingénieur-chimiste, mais le chômage d'après guerre ne lui permet pas de trouver du travail.

A 23 ans, il se lance dans le cinéma. Il commence comme gag-man chez HAL ROACH, le roi du comique muet. Ensuite il travaille comme scénariste pour la série enfantine « Our Gang ». En 1926, il rentre aux productions MAX SENETTE et fabrique le personnage de HARRY

LANGDON, qui devient très rapidement une vedette du comique muet, aux côtés de BUSTER KEATON, et CHAPLIN. CAPRA s'occupe petit à petit de la mise en scène, et notamment de « Tramp, tramp, tramp » (1926), « The strong Man » (1926), « Long Pants » (1927). Seulement la célébrité monte à la tête de Langdon, ce qui est en désaccord avec son personnage qui, lui, doit être naïf et plein d'humilité. Langdon est rapidement sur le déclin et ce déclin est attribué injustement à F. CAPRA. Pendant plus de deux ans, toutes les portes des maisons de production lui resteront fermées.

En 1928, HARRY COHN, directeur de la Columbia, engage CAPRA à raison de deux films par an. La Columbia est une petite maison de production qui, comme d'autres, se trouve à Gower Street dans la banlieue de Los Angeles. Les locaux de la Columbia sont insalubres, les budgets des longs métrages (20 000 \$) sont inférieurs aux budgets des courts métrages réalisés par la Warner (40 000 \$).

Longs métrages (20 000 \$) sont inférieurs aux budgets des courts métrages réalisés par la Warner (40 000 \$).
« Submarine » avec JACK HOLT et RALPH GRAVES est son premier long métrage à la Columbia. Ce film remporte un réel succès, il reste dix mois dans les salles d'exclusivité. Il réalise ensuite « Dirigible », « The miracle woman », « Platinum Blonde », « Forbidden American Madness ».

En 1933, il réalise « Lady for a day », c'est un grand succès. C'est la première comédie, où il transforme les gangsters (WARREN WILLIAMS, WALTER CANDLY...) en bienfaiteurs de Vaudeville, et ce succès l'associa pour le meilleur de sa carrière au scénariste ROBERT RISKIN.

« New York-Miami » (It happened one night), 1933, fut sa consécration. Il obtient pour ce film cinq Oscars, interprétation féminine (CLAUDETTE COLBERT), masculine (CLARK GABLE), scénario (RISKIN), mise en scène (CAPRA), meilleur film. Ce film aura en plus le mérite de révéler un grand acteur, CLARK GABLE. L'histoire se résume à une jeune héritière (C. COLBERT), fuyant son père milliardaire dans un autocar roulant de New York à Miami, y rencontrant un journaliste (C. GABLE). Ils se querellent pendant 90 minutes et s'épousent à la fin. Ce film a apporté un ton nouveau dans la comédie, son thème se stéréotypa dans la centaine de comédie, entre 1934-1944, reprisent sa situation, dans un train, un bateau...

« L'extravagant Mr Deeds », de 1946, avec GARY COOPER et JEAN ARTHUR. Un chômeur révolté vient assassiner l'héritier milliardaire (GARY COOPER). Celui-ci est ému et décide de consacrer sa fortune aux sans-travail. Mais les autres fortunés veulent sa perte et son argent. Ils le traduisent en justice. Mais son bon sens de Huron le fait acquiescer.

Il associera dans une série de films la comédie à la réalité américaine, ayant un thème social précis. « Vous ne l'emportez pas avec vous » (1938) avec J. STEWART, et J. ARTHUR. « Mr SMITH va au Sénat » (1939) avec J. STEWART, J. ARTHUR. « L'homme de la rue » (1940) avec G. COOPER, B. STANWYCK.

En 1942, il abandonne ce thème et il retourne à la comédie. « Arsenic et vieilles dentelles » (« Arsenic and old lace ») avec CARY GRANT et PRISCILLA LANE. CAPRA est mobilisé de 1942-1945, il dirige des séries de documentaires (« Why we fight »). Il réalise encore une dizaine de comédies.

Capra a contribué à la création du cinéma, l'âge d'or ou les cinéastes de Hollywood des années 1930-1940 : J. FORD, CUKOR, BILLY WILDER, ALFRED HITCHCOCK, HOWARD HAWKS... savaient prendre un public par la peau du cou et le faire hurler de rire, pleurer de chagrin, ou défaillir de terreur.

Le dernier film de CAPRA : « A hole in the head » avec F. SINATRA (1959). Il prend ensuite sa retraite avec sa femme Lucille dans leur maison près de San Diego.

FRANKIE CARBO

De son vrai nom PAUL JOHN CARBO, dit « the grey ».

Il écume le Bronx, district de New York où il naquit en 1904, jusqu'à sa vingt-sixième année, malfrat minable parmi les malfrats minables. A la suite d'une série de coups fumeux, il est incarcéré à Sing Sing pour homicide « involontaire ». Là ce jeune homme intelligent, ambitieux, mais un peu frustré, va trouver le moyen de faire exploser son génie malfrat. La seule chose qui lui manque pour cela, ce sont quelques relations, et à Sing Sing, ce n'est pas cela qui manque. Très vite, il contacte un certain LO CASCIO, larbin d'une des plus grandes familles de mafiosi (pour cinquante dollars par jour, il remplace en prison un gangster en renom). LO CASCIO le branche sur sa « famille », et sur le boxing business, champ de manœuvres

tout neuf pour les différents gangs qui se partagent les Etats-Unis, cette année-là. Les employeurs de LO CASCIO font libérer FRANKIE sous caution et l'envoient illico faire un stage d'apprentissage à Syracuse, chez EDDIE HOGAN, manager et découvreur de talents.

Lorsqu'il quitte Syracuse, FRANKIE est devenu un bon spécialiste de boxe, et qui plus est un racketteur de premier ordre. Presque aussitôt, il décide de travailler pour son propre compte, élimine toutes les bandes rivales et devient très riche et très puissant. Il domine le racket de la boxe pendant trente ans, dictant sa loi à tous les boxeurs et managers de quelque importance. Sa carrière se termine là où elle commença, à Sing Sing, grâce à la ténacité du fédéral FRANK MARRONE, qui le talonna dix ans avant de pouvoir l'arrêter, en 1960.

PRIMO CARNERA

Boxeur
Dit « LE MONT BLANC ».

Il est né à Sequals, un village situé au nord-est de Venise, le 25 octobre 1907. On ne sait rien de son enfance, et on ne retrouve sa trace qu'à Paris, 19 ans après sa naissance. C'est un gosse un peu naïf, poli et fruste. Il est sans ambition ni méchanceté malgré son physique de maciste de foire (plus de cent kilos et plus de deux mètres). D'ailleurs, c'est son métier : il est fier-à-bras dans une baraque foraine. Son job ne le passionne pas outre mesure, mais au moins, en plus de sa maigre solde, il est logé et nourri. Surtout nourri, car lorsqu'il était ébéniste, tout son argent passait dans l'achat de nourriture. En plus, il adore les voyages, alors...

Le 18 avril 1926, PAUL JOURNÉE, boxeur raté, boit un verre au bistro « Chez Gervaise ». Tout à coup, sur le trottoir, il voit passer un énorme piano, semblant se déplacer tout seul, et sous le piano... PRIMO CARNERA. PAUL JOURNÉE, très impressionné, voit tout de suite le parti qu'il peut tirer d'une telle force de la nature. Il interpelle donc CARNERA et le convainc de quitter son travail et de s'adonner à la boxe. PAUL JOURNÉE s'associe à LEON SEE, un manager doué et réaliste. A eux deux, ils vont fabriquer CARNERA, faire entrer dans sa tête presque vide les rudiments de la boxe et de la vie. Patiemment, sans brusquer les choses, ils mèneront notre géant au faite de la gloire. Dès qu'il est prêt, ils s'installent aux Etats-Unis, et le 10 février 1933, il rencontre au Madison Square Garden l'excellent ERNIE SCHAAP.

ERNIE, ce soir-là, ne va pas très bien, et boxe assez mal. CARNERA, lui, n'a jamais été aussi bon et tape fort, très fort. Au treizième round ERNIE tombe à terre à la suite d'un crochet du droit en pleine face. Il reste étendu pour le compte. Le public se met à hurler, croyant à un coup monté, et injectives les deux protagonistes. Le lendemain, les journaux s'emparent de l'affaire et fustigent les deux hommes. Pourtant ERNIE SCHAAP est au plus mal malgré les soins des docteurs de l'hôpital dans lequel on l'a transporté, après le combat. Le 13 février, ERNIE meurt sans avoir repris connaissance. PRIMO CARNERA en est très choqué, et il pleure pendant vingt-quatre heures en répétant inlassablement qu'il est un assassin. Il décide même, dans sa détresse, d'abandonner la boxe. Ses managers se tirent les cheveux car ils viennent de signer un match contre le champion du monde, JACK SHARKEY, titre en jeu. Mais rien n'y fait, et PRIMO se prépare même à retourner dans son village perdu.

C'est alors qu'intervient la veuve de SCHAAP, qui lui envoie une lettre très émouvante, l'engageant de renoncer à ses tristes projets. Là, CARNERA, quelque peu apaisé, se reprend légèrement et hésite. Le combat a finalement lieu le 24 juin 1933 et PRIMO devient champion du monde en infligeant au tenant du titre une sévère défaite (K.O. au sixième round). Il conserve son titre deux fois par la suite, pour le perdre le 14 juin 1934 face à MAX BAER. N'ayant plus rien à prouver, et ne voulant pas finir comme SCHAAP, PRIMO CARNERA arrête les frais et prend une retraite bien méritée à Sequals où il vit jusqu'à sa mort, à l'âge de 65 ans, terrassé par le cancer.

ERNIE, ce soir-là, ne va pas très bien, et boxe assez mal. CARNERA, lui, n'a jamais été aussi bon et tape fort, très fort. Au treizième round ERNIE tombe à terre à la suite d'un crochet du droit en pleine face. Il reste étendu pour le compte. Le public se met à hurler, croyant à un coup monté, et injectives les deux protagonistes. Le lendemain, les journaux s'emparent de l'affaire et fustigent les deux hommes. Pourtant ERNIE SCHAAP est au plus mal malgré les soins des docteurs de l'hôpital dans lequel on l'a transporté, après le combat. Le 13 février, ERNIE meurt sans avoir repris connaissance. PRIMO CARNERA en est très choqué, et il pleure pendant vingt-quatre heures en répétant inlassablement qu'il est un assassin. Il décide même, dans sa détresse, d'abandonner la boxe. Ses managers se tirent les cheveux car ils viennent de signer un match contre le champion du monde, JACK SHARKEY, titre en jeu. Mais rien n'y fait, et PRIMO se prépare même à retourner dans son village perdu.

C'est alors qu'intervient la veuve de SCHAAP, qui lui envoie une lettre très émouvante, l'engageant de renoncer à ses tristes projets. Là, CARNERA, quelque peu apaisé, se reprend légèrement et hésite. Le combat a finalement lieu le 24 juin 1933 et PRIMO devient champion du monde en infligeant au tenant du titre une sévère défaite (K.O. au sixième round). Il conserve son titre deux fois par la suite, pour le perdre le 14 juin 1934 face à MAX BAER. N'ayant plus rien à prouver, et ne voulant pas finir comme SCHAAP, PRIMO CARNERA arrête les frais et prend une retraite bien méritée à Sequals où il vit jusqu'à sa mort, à l'âge de 65 ans, terrassé par le cancer.

ERNIE, ce soir-là, ne va pas très bien, et boxe assez mal. CARNERA, lui, n'a jamais été aussi bon et tape fort, très fort. Au treizième round ERNIE tombe à terre à la suite d'un crochet du droit en pleine face. Il reste étendu pour le compte. Le public se met à hurler, croyant à un coup monté, et injectives les deux protagonistes. Le lendemain, les journaux s'emparent de l'affaire et fustigent les deux hommes. Pourtant ERNIE SCHAAP est au plus mal malgré les soins des docteurs de l'hôpital dans lequel on l'a transporté, après le combat. Le 13 février, ERNIE meurt sans avoir repris connaissance. PRIMO CARNERA en est très choqué, et il pleure pendant vingt-quatre heures en répétant inlassablement qu'il est un assassin. Il décide même, dans sa détresse, d'abandonner la boxe. Ses managers se tirent les cheveux car ils viennent de signer un match contre le champion du monde, JACK SHARKEY, titre en jeu. Mais rien n'y fait, et PRIMO se prépare même à retourner dans son village perdu.

PERRY COMO

Chanteur
Né le 18 mai 1919 en Pensylvanie de son vrai nom PIERINO COMO
Il chante depuis 1937. Son grand hit, « Catch a falling star » (repris plus tard par Françoise Hardy), fut un des grands succès des années 40. Il collectionne plus de 19 disques d'or et il a vendu près de 40 millions de disques. La troisième avenue, où il habite, est maintenant rebaptisée la Perry Como Avenue.

Un autre succès fera de lui une vedette internationale : « Magic Moments ».

JOHN CUNEO

Président de Cuneo Presse, une des plus grandes imprimeries du monde. Il est installé à Chicago.

BOBBY DARIN

Chanteur
Né le 14 mai 1936
de son vrai nom ROBERT WALDON CASSATO

Pendant ses études à la High School of Science, il apprend à jouer du piano, de la batterie, de la guitare, du vibraphone et de la basse. Encouragé par sa mère, il décide de se lancer dans la chanson. Il passe dans les petits night clubs dans la périphérie de New York et commence à composer ses propres chansons. Il signe chez Atco, et enregistre sa première chanson « My first love ».

En mars 1956 il passe à la télévision dans le show de Tommy Dorsey. Mais ce n'est que deux ans plus tard qu'il connaîtra le véritable succès. Avec notamment « Splish Splash » qui sera son premier disque d'or. Ensuite ce sera une série de tubes tel que : « Dream lover », « Mack tee knife », « Quenn of the hop ». Vedette numéro un des boîtes de nuit, son passage au Copacabana reste un souvenir inoubliable pour ceux qui ont eu la chance d'y assister. L'époque du twist, il enregistre deux succès : « Multiplication » et « You must have been a beautiful baby ». Récemment encore, il crée un tube : « If a was carpenter », repris en français par JOHNNY HALLIDA : « Si j'étais un charpentier ».

ROBERT DE NIRO

(voir SCORCESE)

JOE DI MAGGIO

Né le 20 novembre 1916
En 1936 il entre dans les New York Yankee où il fera une carrière exceptionnelle pendant plus de quinze ans (1951). Il est déclaré meilleur joueur des Etats-Unis en 1939, 41, 47. Il sera d'autre part le second mari de la grande MARYLIN MONROE, mais leur union ne durera pas bien longtemps.

DION

Chanteur
Né le 11 juillet 1939
de son vrai nom DIOB DI MUCCI

Il passa son enfance dans un climat musical qui lui permit de développer ses capacités au chant très tôt. Il fit sa première apparition en public à la télévision en 1954. Il chante quelques temps avec le groupe des TIMBERLANES, puis il signe un contrat avec le label LAURIE, et devient le soliste des BELMONTS (Fred Milano, Angelo d'Aleo, Carlo Mastrangelo). En 1959, ils remportent leur premier disque d'or avec « Teenager in love ». Pourtant il quitte son groupe pour chanter tout seul. Il obtient encore deux grands succès : « Run around Sue », et « The Wanderer ». De leur côté les BELMONTS eurent du succès avec « Tell me why » et « Come on little angel ». En 1966, DION et les BELMONTS reforment le groupe de leurs débuts.

ELEANORA DUSE

Née en 1871
Débarqua aux Etats-Unis en 1893. Le président CLEVELAND donna une réception à la Maison Blanche en son honneur. Elle fut une des actrices qui marqua le plus son époque, son « Camille » fut un véritable succès.

FABIAN

Né à Philadelphie comme FRANKIE AVALONE, le 6 février 1943
de son vrai nom FABIANO FORTE
En septembre 1957, il est engagé par Chancellor Records. « I'm a man » est le premier tube de ce chanteur médiocre. Puis « Turn me loose » lui permet de participer au show TV de DICK CLARK.
Puis il se tourne vers le cinéma en 1959 avec « Hound dog man », « High time », « Love in a gold bowl ». En 1962 sa carrière discographique est terminée.

ENRICO FERMI

Né en 1901 à Perouse (Umbria)
En 1925, il découvre le principe de la réaction en chaîne des neutrons. En 1930, il émigre aux Etats-Unis pour continuer ses recherches sur la physique nucléaire. En 1938, il reçoit le prix Nobel pour ses recherches radioactives. En 1941, il supervise les recherches sur la bombe atomique. Le 15 juillet 1945, la première bombe atomique explose. Il meurt en 1954, à 53 ans.

AMADEO GIANIMI

Né en 1854 à Osimo
En 1904, ce banquier et homme d'affaires italien, crée la première banque italienne des Etats-Unis. Elle devient vingt ans plus tard « Bank of America ».
Aujourd'hui la plus grosse banque du monde.

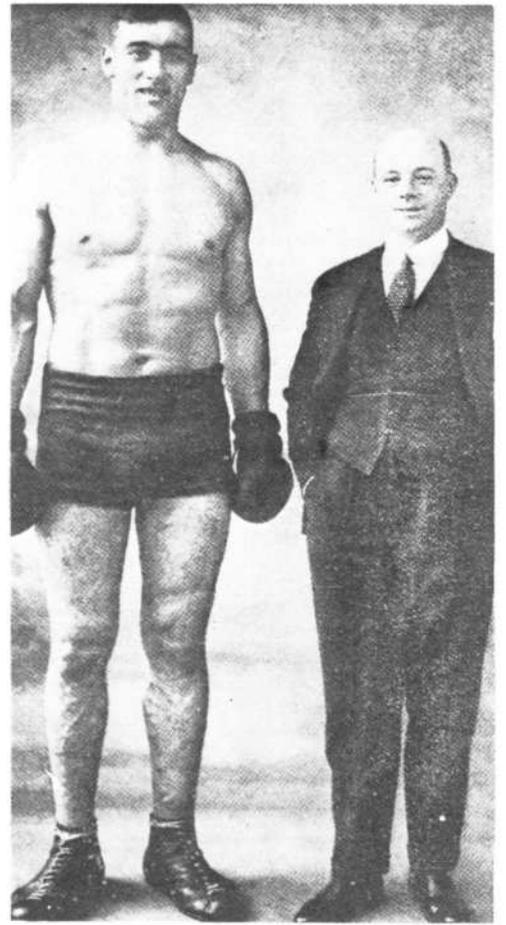
CONNIE FRANCIS

Née le 12 décembre 1938 à Newark, New Jersey
de son vrai nom CONCETTA FRANCI-NERA

Elle commence à chanter en s'accompagnant à l'accordéon et passe au Startime Show à la TV. En 1955, MGM Records lui signe un contrat et son premier disque



Al Capone



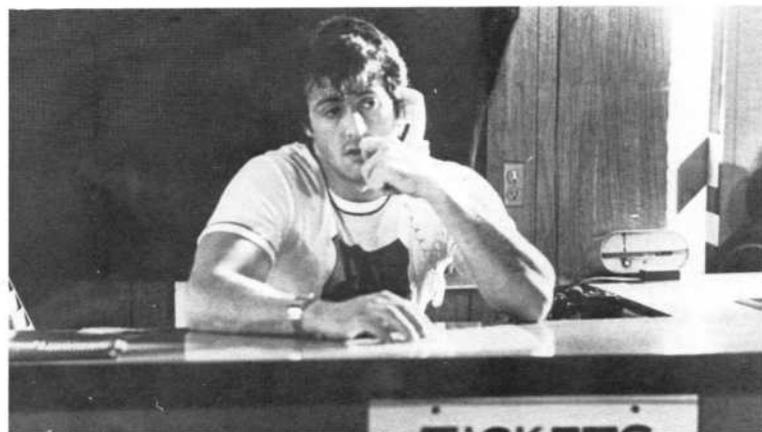
Carnera



Capra pendant le tournage de "Lady for a day" (à gauche)



Fabian



Sylvester Stallone (Rocky)



Frankie Avalon

d'or est « Majesty of Love » où elle chante avec MARVIN RAINWATER (voir MGM Rockabilly Collection dans « Teen beat », pages 26-27) puis elle chante en solo. En 1957, deuxième disque d'or : « Who's sorry now », puis c'est l'avalanche de hits : « Stupid Cupid », « Lip on your collar », « Robot man »... Elle joue dans un film en 1961 : « Where the boys are ».

FISHETTI JOHN

Il reçoit en 1969 le fameux prix Pulitzer pour son travail de maquettage du quotidien Daily News de Chicago.

HEROES

C'est le plat le plus populaire après la pizza dans les restaurants italo-américains. C'est une sorte de pain bagnat. On trouve les meilleures heroes chez MANGANO'S (vieux épicerie ouverte depuis 1893).

FIORELLO H. LA GUARDIA

Né le 5 janvier 1883

Dès l'âge de 21 ans il commence sa carrière politique. Il est ambassadeur des Etats-Unis en Autriche-Hongrie jusqu'en 1904, il est ensuite ambassadeur à Fiume en Italie de 1904 à 1906, en 1915 il est nommé attorney de la ville de New York. En 1933, il devient maire de New York. A l'annonce de son élection, tous les Italiens de la ville sont en fête. Il est élu quatre fois de suite ; à la quatrième fois, il décline son nouveau mandat. Il fut un des maires les plus turbulents de cette grande ville.

FRANKIE LAINE

Chanteur

Né le 30 mars 1913

De son vrai nom FRANK LO VECCHIO En 1937, il remplace PERRY COMO (voir COMO) comme chanteur de l'orchestre de FREDI CARLONE. Long-temps spécialiste de musique de films et surtout des westerns : « High noon » (« Le train sifflera trois fois »), « Gunfight at the O.K. Corral » (« Règlement de comptes à O.K. Corral »). En 1965, il remporte son premier disque d'or avec « That's my desire ».

MAMMA LEONE

En 1906 Mamma Leone ouvre son restaurant à New York, aujourd'hui, c'est le restaurant italien le plus important de la ville. Près de quatre cents personnes y mangent chaque jour.

LITTLE ITALY

Quartier italien de New York qui se trouve dans le bas de l'île de Manhattan, et qui se trouve près du quartier à la mode SoHo. Ce soi-disant quartier italien se résume à quelques rues qui sont remplies de restaurants pour la plupart peu sympathiques. Il y a malgré tout une ambiance du pays qui est indéniable : petites voitures de sport, terrasses de cafés... Mais les vrais quartiers italiens, là ou les gens habitent, sont concentrés dans le Bronx et dans Broklyn (comme Travolta dans la fièvre).

SALVATORE LUCIANO

Alias CHARLES LUCIANO dit LUCKY (le veinard).

(Mafioso)

LUCKY est un surnom qu'on lui a donné pour avoir survécu à une séance de torture particulièrement dure que lui avait infligé un gang rival. LUCIANO, gangster d'envergure, avait dans les années 1925, 1000 prostituées, et 300 revendeurs de drogue à sa disposition.

Le 10 avril 1931, il fait assassiner son « Capo » GIUSEPPE MASSERIA, il devient donc lui-même « Capo » d'une grande famille de New York. Dès l'automne 1931, LUCIANO fait assassiner une quarantaine de ses amis dont SALVATORE MARANZANO qui voulait régner sur toutes les familles de New York (« Capo di Tutti »). Il rétablit ensuite « la coexistence pacifique » entre les familles, en se réservant deux domaines de choix, la prostitution et les stupéfiants.

LUCIANO s'assure le contrôle des routes de l'opium, en Asie, en Méditerranée, au Moyen Orient. Il s'associe avec la bande Carbone et Spirito, ce qui lui permet d'importer la drogue aux Etats-Unis, en passant par Marseille.

En 1936, il est condamné pour proxénétisme à trente ans de prison au pénitencier de Damera. Moins de dix ans après, il est libéré sur demande du président EISENHOWER.

En 1943, les services secrets de la marine étaient préoccupés par la situation dans les ports et les docks américains qui paralysaient de nombreux sabotages dus à des sympathisants nazis ou fascistes. Ils contactèrent en prison LUCIANO qui, en quelques semaines, rétablit la situation. En échange on le reléga dans une prison plus confortable.

Les agents du F.B.I. lui demandèrent ensuite de l'aide dans la préparation du débarquement en Sicile. LUCKY LUCIANO avait le pouvoir, avec la Mafia

locale, de neutraliser les partisans du régime fasciste. Luciano accepte, il part en reconnaissance en Sicile, organise le débarquement de dizaines de mafiosi.

En juillet 1943, les troupes américaines débarquent en Sicile, l'étendard de LUCIANO en tête (un L noir sur fond jaune) et se rendent maîtres de la partie ouest de l'île en quelques jours, tandis que les Anglais, plus au sud, subissent de lourdes pertes.

Cette nouvelle collaboration sera, pour la Mafia, le début d'une nouvelle ère : une énorme organisation de marché noir des produits américains est mise sur pied. Les Américains protègent ce trafic car pour eux la Mafia est un rempart contre le Parti Communiste.

Pour récompenser LUCIANO, on le libère en février 1946, et on l'expulse des Etats-Unis. Aussitôt installé en Italie, LUCIANO se relance dans les affaires. LUCIANO organise une filière sur toute l'étendue de la Méditerranée. Il achète des vedettes rapides aux surplus de l'armée américaine, deux sous-marins et toute une flotte d'hydravions. Pour les cigarettes et la drogue, LUCIANO fait alliance avec le milieu corse de Marseille. Il étend son champ d'action à Tanger, Beyrouth, Saïgon, il fait alliance avec un Corse, JO RENUCCI. Entre temps, Marseille devient un grand laboratoire, où on fabrique une héroïne de qualité.

LUCKY LUCIANO règne pendant plus de quinze ans sur le trafic des stupéfiants, il reste une des figures les plus importantes de la Mafia internationale. LUCIANO meurt le 13 août 1962, sans doute empoisonné.

ROCKY MARCIANO

Boxeur

De son vrai nom ROCCO FRANCESCO MARCHEGIANO, dit « l'exterminateur »

Il est né à Brockton, Massachusetts, le premier septembre 1923, et jusqu'à un âge avancé il bute sur l'autorité sacro-sainte du « parrain » de sa famille, JOHN PICCENTO. Le parrain est à cette époque un personnage important. Chaque famille d'immigrés italiens en possède un. Il y a les puissants, du genre de celui qui est immortalisé par PUZZO et MARLOW BRANDO, et il y a les parrains de série B. Quant à JOHN PICCENTO, c'est un parrain de série C qui règne en maître sur les destinées de la famille PICCENTO-MARCHEGIANO. ROCKY étouffé à Brockton, dans le magasin de chaussures minable de son père. Il rêve de gloire et de luxe, ce qui énerve son dictateur de parrain qui le persécute, le fait filer, l'empêche de s'adonner à son sport préféré, le base-ball, et le traite de révolutionnaire sacrilège. ROCKY, adolescent bonasse malgré sa carrure d'athlète et sa mine patibulaire, courbe l'échine, se soumet, mais n'abdique pas, attendant l'occasion qui lui permettra de réaliser ses rêves. Cette occasion tant attendue, c'est l'oncle Sam qui la lui fournit.

Nous sommes en 1943 et les Etats-Unis envoient des troupes en Europe. La guerre lui permet de mettre un océan entre lui et PICCENTO. En Europe, il se distingue comme étant un excellent combattant et un joueur de dés très doué. L'on dit que les « danses » qu'il infligea aux loueurs malhonnêtes donnèrent un petit coup de pouce à sa chance extravagante. Quoiqu'il en soit, c'est en Europe qu'il découvre la boxe, un simple passe-temps au départ qui deviendra vite une passion, et lorsqu'il rentre chez lui, il a pris suffisamment de distance pour tenir tête à son horrible parrain.

Aidé en cela par le petit magot gagné aux dés, il commence à s'entraîner sérieusement, la rage au ventre, pour devenir un grand champion de boxe. Le 26 octobre 1951, après avoir remporté quarante combats sur quarante et un disputé, il joue sa fulgurante carrière en demi-finale officieuse pour le titre mondial des « lurds » face à un des champions les plus prestigieux et les plus populaires de tous les temps, le légendaire JOE LOUIS. JOE LOUIS est le grand favori, et on le joue gagnant à 10 contre 1, mais ROCKY, sûr de son fait, parie cent dollars sur lui-même. A la huitième reprise du match, il pulvérise JOE LOUIS d'un direct du gauche redoutable à la face. Ce match, que l'on décrit comme le plus beau de l'histoire de la boxe, lui donne la sympathie et l'estime du public. Il ne reste plus, dès lors, à ROCKY MARCIANO qu'à remplir une formalité pour accomplir son destin : devenir champion du monde. Il y parvient l'année suivante en démolissant JERSEY JOE WALTOTT, tenant du titre, qu'il met K.O. à la treizième reprise. Pendant cinq ans, il va dominer de la tête et des épaules la boxe internationale. Riche et aimé de tous, il décide en 1956 de mettre fin à sa carrière, sans jamais avoir subi de défaite, pour se consacrer entièrement à sa femme BARBARA et à ses enfants. En 1968, il meurt dans un tragique accident d'avion et entre dans la légende des rois du ring.

DEAN MARTIN

DINO CROCETI de son vrai nom

Comédien, chanteur

Né en 1917 à Stenbenville, Ohio, commença par des petits métiers, puis il fut boxeur « poids walter ». Ensuite chanteur dans un orchestre de bal provincial. Puis il fait partie de l'orchestre de Ernie Mc Kay et se produit dans les night-clubs. En 1946 il forme un tandem comique avec Jerris Lewis. Ils font la tournée des théâtres, des night-clubs, des radios, participent à des shows TV et aboutissent à Hollywood en 1943 où ils sont engagés par la Paramount. De 1949 à 1956 les films comiques se succèdent comme « Un vrai cinglé de cinéma », « Artistes et modèles ». Puis c'est la rupture et il continue sa carrière en solo au cinéma comme dans la chanson. Quelques films : « Comme un torrent », « Quatre pour le Texas », « Rio Bravo ». Puis il incarne l'agent « MATT HELM » dans une série de films d'espionnage, et continue à tourner.

Il a sept enfants et s'est marié successivement à JEANNE BIEGGERS et à CATHY HAWN. Son fils DINO MARTIN a entamé à son tour une carrière dans le Show Business.

Ses tubes : « That's amore », « Memories are made of this », « Return to me », « Come back to Sorrento ».

VINCENTE MINELLI

Né à Chicago le 28 février 1910

Cinéaste

La famille Minelli était une famille de comédiens ambulants. « Les Minelli Brothers Dramatic and tent show ». Son père, lui, était comédien. Il commence dans le spectacle comme accessoiriste, costumier, puis comme décorateur. Sa formation théâtrale le dirige vers la comédie musicale, ce sera d'ailleurs toujours sa meilleure spécialité. Avec la collaboration de GENE KELLY, FRED ASTAIRE, il en a réussi d'excellentes dans la luxueuse tradition de la M.G.M.

En 1944, « Le chant du Missouri » avec sa future épouse JUDY GARLAND ; en 1945, « Yolanda et le voleur », « Tous en scène » avec FRED ASTAIRE. En 1951, il réalise, avec comme chorégraphe GENE KELLY, « Un Américain à Paris ».

Ses films non musicaux ne seront pas des grands succès, car il tombe souvent dans le théâtre filmé. Il réalisera en outre trois adaptations littéraires françaises : « Madame de Bovary », 1949, « Gigi » (Colette), « Lust for life » (Van Gogh), et les « Quatre chevaliers de l'Apocalypse » qui est une reprise du film réalisé par REX INGRAM en 1920 avec VALENTINO. Il réalisera aussi : « Lame de Fond », 1947, avec un très beau couple, KATHARINE HEYBURN et ROBERT MITCHUM et « La femme modèle » (« Designing Woman »), 1957, avec la superbe LAUREN BACALL, et GREGORY PECK.

Son mariage avec JUDY GARLAND, donnera un enfant, LIZA MINELLI.

AMEDEO OBICI

Né en 1880

En 1906, il crée les plantations de cacahuètes en Virginie. Il est connu sous le nom de « PEANUTS KING OF AMERICA » (le roi de la cacahuète).

AL PACINO

Un article paraîtra ultérieurement.

ROCCO A. PETRONE

Né le 17 mars 1913

En 1952, il devient le superviseur de la base de recherche sur les lancements de missiles à Redstone. En 1955, il dirige le programme Apollo au centre Kennedy. En 1969, il devient le directeur de la NASA.

PIER ANGELI

(ANNA MARIA PIANGELI)

Né en 1933 en Italie

Elle commence par les pièces de théâtres puis des films en Italie. En 1951, elle arrive à Hollywood et commence une carrière modeste : « Teresa », « Somebody up there likes me » (« Marqué par la haine »). Sa principale caractéristique fut le fait qu'elle était la principale girlfriend de JAMES DEAN, jusqu'à son mariage raté en 1954 avec VIC DAMONE. Elle est morte en 1971 à Rome.

IL PROGRESSO

En 1880, le premier quotidien italien aux Etats-Unis.

LOUIS PRIMA

Né en 1912 à New ORLÉANS OÙ IL FUT SUCCESSIVEMENT TROMPETTISTE, CHEF D'ORCHESTRE, CHANTEUR DANS DES THÉÂTRES, DANS DES NIGHT CLUBS POUR ÊTRE DÉFINITIVEMENT CONSCRÉ À Las Vegas. Son morceau « Just a gigolo » l'a rendu mondialement célèbre. Il s'est marié en 1963 à GIA MAIONE.

Ses chansons célèbres : « Just a gigolo », « Sing, sing, sing », « Brooklyn Boogie ». Il est mort récemment au mois d'août 1978.

SCORCESE

Un article sera introduit dans le prochain numéro.

POLI SEBASTIANO

Son histoire se résume à ceci : il faisait la quête dans les rues de New York avec son singe dansant. Ses gains lui permettent d'acheter un théâtre puis deux... Il finit par en avoir une quarantaine. Il les vend 40 millions de dollars à la William Fox.

NANCY SINATRA

chanteuse

Née le 8 juin 1940 à Jersey City
Il est bien difficile de porter le nom de son père, lorsqu'il s'appelle FRANK SINATRA. Et que l'on choisit le même prénom, Nancy, « La fille à papa », a dû souffrir de cette parenté à ses débuts. En 1959, on la retrouve à la télévision où elle chante dans un programme consacré à son père et au King du Rock, ELVIS PRESLEY. En 1961, Nancy enregistre sur le label de son père. Reprise. En 1964 elle fait ses débuts au cinéma dans des films mineurs, pour tourner en 1966 un rôle important dans les « Wild Angels » avec PETER FONDA. Cette même année, pendant la grève des transports qui paralyse New York, elle lance « These boots are made for walking », suivi un an plus tard par un disque en duo avec son père : « Something Stupid », qui connaît un très grand succès, et se place numéro 1. Grâce aux superbes arrangements de LEE HAZELWOOD, elle sort un disque qui marchera assez bien : « Going to Jackson ». Ses autres succès sont : « In my room », « In our time », « Sugar Town ».

SOAVE

C'est le vin italien le plus typique que l'on rencontre aux Etats-Unis. C'est un vin blanc de qualité et en plus de très bon marché.

SILVESTER STALLONE

Acteur, cinéma

Né le 14 avril 1945

Sylvester Stallone apparaît pour la première fois dans un film consacré au monde de la boxe, « Rocky », où il interprète la vie du grand boxeur vaincu, ROCKY MARCIANO. Depuis tout le monde l'appelle ROCKY STALLONE. Son deuxième film est sorti récemment : « FIST », où il est métamorphosé en leader syndical aux gros bras. Comme dans « Rocky », c'est le genre d'homme qui se fraie un chemin à la force des poignets. On le verra bientôt dans « Paradise Alley ». Il a réalisé ce film, l'histoire du mauvais garçon qu'il fut dans le quartier rituel de Philadelphie. Rocky II, et Rocky III, sont en préparation.

JOHN TRAVOLTA

Acteur, chanteur, danseur

Il est la vedette incontestée de l'année 1977-1978. Il débute en 1974 dans une comédie jouée à Broadway, « Grease », qui relate la jeunesse pendant les années 50. En février 1978, sortie triomphale du premier film Disco : « Saturday night fever », avec musique des BEE GEES, où il incarne le petit Ritzy qui habite dans le Bronx, et qui travaille toute la semaine pour se retrouver le samedi soir le roi d'un dancing Disco.

Son deuxième film est l'adaptation au cinéma de la pièce qu'il jouait à Broadway : « Grease ». Il a pour partenaire OLIVIA NEWTON JOHN. Ce deuxième film n'a pas eu le succès du précédent. TRAVOLTA incarnera dans un prochain film la vie d'ELVIS PRESLEY, et un autre film, où il ne danserait pas. Il a déclaré à ce sujet : « Je vais montrer que je ne suis pas qu'un danseur, mais aussi un vrai acteur ». Sinon TRAVOLTA fait collection de modèles réduits d'avions. Il possède également une compagnie d'avions et pilote lui-même.

RITCHIE VALENS

Chanteur

Né le 31 mai 1941 dans la banlieue de Los Angeles

son vrai nom RICHARD VALENZUELA

Il commence à chanter très jeune, et à neuf ans, son père lui offre sa première guitare. Il jouait et chantait dans toutes les réunions organisées par son école. A 16 ans, il forme son premier groupe de Rock and Roll, les Silhouettes. En 1958, il est remarqué par le directeur du label Del-Fi, Bob Keene, qui lui signe un contrat. Son premier disque : « Come on, let's go » fut un bon hit. Son second avec « Donna » et « La bamba » connut un grand succès, et lui rapporta un disque d'or. Ses autres succès sont : « Oh my head » et « Summer-time Blues ». Mais sa carrière fut très brève, il meurt à 18 ans dans un accident d'avion au côté du grand BUDDY HOLLY et de BIG HOPPER.

RUDOLPH VALENTINO

Né le 6 mai 1895 à Castellametta, de son vrai nom RODOLFO GUGLIEMI DI VALENTINO

Il fait de pénibles études, mais finit par avoir le diplôme de l'Ecole Royale d'Agriculture. En 1912, il décide de partir pour la France, il séjourne à Paris, et va à Monte-Carlo. Il s'embarque pour les Etats-Unis en 1913. Il ne parle pas anglais

il est muni de 400 \$.

Arrivé à New York, il attend des miracles de cette terre promise. Il se retrouve balayeur, plongeur, ou encore garçon de café. Il est sauvé par la vogue du tango. Il devient danseur mondain, comme d'ailleurs GEORGE RAFT avec lequel il nouera plus tard des liens amicaux. Il parvient même à monter un numéro de music-hall avec la danseuse Bonnie Glass, mais celle-ci se marie et leur association est brisée. Au début de 1915, compromis dans un scandale, il est tabassé par la police. Il reçoit sur les oreilles des coups qui le lui aplatisent. Il se retrouve incarcéré pendant plusieurs mois aux Tombs, la plus terrible maison d'arrêt de l'époque. Il est tiré des Tombs par une amie fidèle, la grande actrice russe ALLA NAZIMOVA. A sa sortie il devient « boy » dans une troupe d'opérette qui parcourt les Etats-Unis.

Ensuite il joue dans une pièce médiocre à San Francisco dans une pièce médiocre « Nobody Home ». C'est seulement en 1917 qu'il se retrouve à Hollywood, il débute comme figurant. Sa situation est précaire, en deux mois, il reçoit au total 20 \$. Mais en quatre ans de vie aux Etats-Unis, Valentino a eu l'occasion de se faire des relations, il connaît NORMAN KERRY, et la scénariste JUNE MATNIS. Et tout le monde dans les studios connaît plus ou moins ce jeune homme toujours tiré à quatre épingles.

Jusqu'en 1920, VALENTINO joue des petits rôles dans une trentaine de films. Il a un rôle assez important dans un film du réalisateur ROBERT Z. LEONARD « A delicious little devil » (un bon petit diable). Mais malgré quelques percées, cette période n'est pas encourageante. VALENTINO n'a guère paru que dans une dizaine de films, la plupart de série B, et le mirage du vedétariat semble s'éloigner. On peut facilement expliquer ces échecs, ces rôles de « méchants » sont pour lui des « contre-emplois ».

C'est JUNE MATHIS qui va essayer de dresser le profil de l'acteur. VALENTINO, d'après elle, est un bon danseur, c'est aussi un homme à femmes servi par un regard à la fois hardi et velouté, c'est surtout un Latin. Il peut apporter au cinéma américain une note d'exotisme. Or, JUNE MATHIS, qui est la directrice du département littéraire de la METRO, possède les droits d'un roman de Blasco Ibanez, « Les chevaliers de l'apocalypse ». VALENTINO est accepté comme vedette principale, et c'est un succès étonnant. Les journalistes se l'arrachent pour obtenir de lui une interview. RUDOLPH est le nouveau « Don Juan » et des centaines d'admiratrices lui envoient des lettres d'amour.

Son second film important qui le consacrera dans le star system : « Le Cheik », réalisé par G. MELFORD en 1921. Il s'aligne aux côtés des stars de l'époque, D. FAIRBANKS, GRETA GARBO... RUDOLPH VALENTINO est pour les femmes souvent délaissées par leurs maris en quête de dollars, l'amant idéal. Il est encore l'anti-héros de western, le contraire de DOUGLAS FAIBANKS. Pour les hommes, il dispose d'un autre atout : ce seducteur n'est pas heureux en amour. Comme l'écrivit Raymond de Becker : « Ce fat éblouissant fut, avec le pape, le seul Latin à régner sur ce siècle ».

RUDOLPH VALENTINO devint un personnage mythique, bien façonné. Rudy était « l'amant du monde » dont MARY PICKFORD n'est que la « petite fiancée ».

En 1923, la Paramount signe un contrat où il reçoit un cachet de 100 000 \$ par film, à raison de trois film par an.

Sa vie privée est turbulente. « L'amant du monde » est en réalité un homme seul. Deux mariages, deux échecs. Sa première épouse, JEAN ACKER, quitte la chambre nuptiale la nuit même des noces, à quatre heures du matin, et demande le divorce dès le lendemain pour « cruauté mentale ». En 1923, il se marie une deuxième fois avec NAÏACHA RAMBOVA. L'union a déjà été célébrée au Mexique en mai 1922, mais VALENTINO ayant divorcé moins d'un an auparavant, elle est cassée et la star condamnée pour bigamie.

En 1924, il fait un voyage triomphal en Europe, et il a la joie de retrouver son frère Alberto et sa sœur Maria.

Son dernier film, « Le fils du Cheik », achevé au début d'août 1926, est celui qui l'impressionne le plus fortement. Il lui a fallu se vieillir pour jouer le rôle du père. Or, il avait une peur malade de la vieillesse et de la mort.

Le 16 août, il a une crise d'appendicite, l'opération déclenche une péritonite qui se double de pleurésie. Le dimanche 22 août, il entre dans le coma et la mort survient le lendemain à 12 heures 10.

La nouvelle boulevardière New York, tous les journaux sortent des éditions spéciales, la foule s'amasse devant l'hôpital où repose sa dépouille. L'Amérique est en deuil. Des jeunes femmes se suicident.

Pendant plusieurs années des associations d'amis, d'admirateurs, célébrèrent religieusement l'anniversaire de sa mort.



Rudolf Valentino



Frank Sinatra



John Travolta en visite à Versailles



Dean Martin & Jerry Lewis



Lucky Luciano



Little Italy

FRANK SINATRA

1947 : LUCKY LUCIANO, légendaire patron de la Mafia, après presque dix ans de prison, fait sa rentrée en Amérique à Cuba. Plusieurs personnalités du monde du spectacle ont été invitées. Parmi elles, l'idole des teenagers : FRANK SINATRA. Peu après, repéré par des fans, il est victime d'une campagne de presse le dénonçant comme étant en collusion avec la Mafia. Accusations précises : SINATRA a voyagé en direction de La Havane en compagnie de JOSEPH et ROCCO FISCHETTI, les parrains de Chicago. Il a rencontré LUCKY LUCIANO. En 1962, mort de LUCIANO ; on découvre chez lui un porte-cigares en or portant l'inscription : « A Charlie (LUCKY LUCIANO) de la part de son vieil ami, FRANK SINATRA ». JOE FISCHETTI avait des parts dans le « Fontainebleau », établissement de SINATRA... Ses relations avec la Mafia ont toujours été l'arme favorite des journalistes. Il y a eu beaucoup d'exagération, mais il est sûr que SINATRA, Sicilien (pour qui « mafioso » veut dire homme d'honneur) a rêvé toute sa vie d'être un parrain. Pour lui c'est surtout une histoire de décorum : ainsi on l'a surnommé « le Parrain de Hollywood », ce qui est assez juste en apparence. Il le prouve avec son fameux « Clan » d'amis fidèles, prêts à satisfaire ses moindres désirs.

FRANK SINATRA est né le 12 décembre 1915 dans une banlieue pauvre de New York, Hoboken (New Jersey). Ses parents étaient des immigrants siciliens arrivés au début du siècle. Sa mère, une femme de tempérament, était membre active du Parti Démocrate. Son père qui avait commencé boxeur était devenu par la suite chaudronnier.

Un jour, Frank, toujours tiré à quatre épingles malgré ses modestes moyens, se rend à un concert de BING CROSBY. Il avait quinze ans. Ce moment décida de toutes sa carrière. Il improvisa un tour de chant en rentrant chez lui, à l'étonnement de sa famille admirative et fit bientôt partie d'un orchestre nommé « The Hoboken's Four ». L'inexpérience des musiciens contrastait déjà avec sa voix quasi professionnelle. Puis HARRY HAMES, grand chef d'orchestre de l'époque, le remarqua et l'engagea. Six mois plus tard le grand TOMMY DORSEY qu'un chanteur de son orchestre devait quitter, engagea FRANK SINATRA. En 1939 il gagnait 1000 dollars par semaine. La même année, il se maria à NANCY BARBATO, une fille de son quartier. En 1941, il occupait la première place du Hit Parade américain. Son grand rival était désormais BING CROSBY. En 1945, Hollywood lui ouvre toutes grandes ses portes. Les conquêtes se succèdent rapidement : LANA TURNER, MARILYN MONROE, MARLENE DIETRICH, KIM NOVAK, LAUREN BACALL, JUDY GARLAND, GINA LOLLOBRIGIDA, etc. En 1951, il épouse AVA GARDNER, son grand amour et une source à scandales. Il joue dans « Tant qu'il y aura des hommes » (son rôle du soldat Maggio lui valut un oscar), « La blonde ou la rousse », « Blanches colombes et vilains messieurs ». En 1957, il divorce et retrouve son Clan, un peu délaissé sous le règne d'AVA GARDNER, avec : PETER LAWFORD, DEAN MARTIN, SAMMY DAVIS, RICHARD CONTE...

Puis il quitte Capitol et fonde la maison de disques Reprise. En 1966, il se marie avec Mia Farrow, âgée de trente ans de moins que lui. Il se vante de la fidélité de sa nouvelle femme en expliquant devant elle aux journalistes qu'il a « une petite poule qui lui obéit au doigt et à l'œil ».

Il est alors à l'apogée de sa carrière. 1973-1974, lors de sa rentrée sur scène (« O'blue eyes is back »), il revient à la une des journaux après avoir insulté des journalistes aux U.S.A. et en Australie. Sa haine se traduit ainsi : « Les gangsters de la presse... mais le mot est en dessous de la vérité. Ce sont des putains. Des putains à deux dollars... » Toujours en pleine forme en 1976, il se remarie pour la quatrième fois avec Barbara Marx, âgée de vingt-cinq ans de moins que lui et divorcée d'un des MARX BROTHERS, ZEPPPO.

Parmi ses grands tubes, il faut retenir : « All or nothing at all », « Night and day », « The lonesome road », « Something's gottagive », « Strangers in the night ».

CHARLES BUKOWSKI :

J'AIME

LA MUSIQUE CLASSIQUE

Un petit hôtel, rue des Saints-Pères. Une petit homme, qui représente les Éditions du Sagittaire. L'homme nous prévient : « Il ne faut surtout pas qu'il ait l'impression que vous l'interviewez, juste une petite conversation entre amis. » Je n'avais rien lu de Bukowski. L'image que je me faisais de lui, innocemment était celle que les medias avaient répandues : un saouillard dégueulasse. Mea culpa, Bukowski n'est pas un saouillard dégueulasse, c'est un alcoolique élégant.

Bukowski : J'ai déjà donné pas mal d'interviews aujourd'hui, tu sais. Je n'ai plus grand chose à dire.

Annie : O.K. Parlons de choses différentes... Paris ? Paris, la ville qu'idolâtrant des millions d'Américains.

B. : Paris ressemble exactement à ce à quoi je m'attendais, correspond aux idées que je m'en faisais d'après les films. Paris est Paris. Des petites rues avec des cafés. Il y a beaucoup d'endroits où l'on peut boire... J'aime cela.

A. : Penses-tu avoir le même rapport avec Paris qu'Hemingway ?

B. : Non. Hemingway était fou amoureux de Paris, moi je ne suis pas très romantique, quand il s'agit de villes. Une ville est un endroit de concentration pour les gens qui y travaillent, et qui essaient de s'en sortir. Et c'est tout.

J'aime bien la bière, ça me fait parler.

A. : Que fais-tu en ce moment ?

B. : Je continue à écrire. Presque tous les soirs : 5, 6, 10 pages par soir. J'écris tout le temps. J'écris comme je respire, et comme je bois, et comme je mange. J'écris beaucoup, beaucoup plus que ce qui peut être publié.

A. : Tu travailles beaucoup ? Tu recommences, tu rectifies ?

B. : La plupart est issu du premier jet. Mais j'écris trop. Mon éditeur a en réserve une dizaine de livres qu'il pourra sortir quand je crèverai. « Tu as quelques poèmes ? » Je lui ai dit : « Regarde dans le placard. » Il a ouvert, et une montagne de papier lui est tombé sur la gueule.

A. : Clichés. Questions clichés.

B. : O.K.

A. : Sex and drugs and Rock and Roll ?

B. : Sexe... C'est une très bonne chose. Mais ça sème la confusion. Ça rend les gens dingues. Le sexe fait que les gens tombent amoureux, qu'ils se flinguent, qu'ils brûlent leurs maisons. En fait c'est à la base de beaucoup de choses. Ce qui est bien pour moi, parce que c'est un matériel riche pour l'écriture. Je suis pour le sexe. Quand il n'est pas terne... et voilà pour le sexe.

A. : Drogue ?

B. : J'ai eu ma période drogue : Coke, Speed, Acide. Je ne veux plus en uti-

liser. Cela me coupe les mains. Je ne peux plus taper à la machine, ce qui est gênant. Beaucoup

de drogues, ça te défonce bien, c'est agréable. Mais ce n'est pas ça qui m'intéresse. Moi je n'en prends plus, mais les autres font ce qu'ils veulent. C'est à eux de juger. L'acool, ce n'est pas pareil. Le matin quand je me réveille, j'ai mal à la tête, mal au ventre. Mais je peux penser. Je peux écrire. Le vin, j'aime énormément. J'en utilise énormément... Et voilà pour la drogue. Ensuite, ah oui ! le Rock'n'roll.

A. : Eh oui le Rock'n'roll ?

B. : Moi j'aime la musique classique. Ça me touche plus. J'aime bien le Rock'n'roll dix minutes. La musique classique m'aide à écrire. Mais je déteste l'Opéra. Quand j'entends de l'Opéra à la radio, je me branche immédiatement sur une station de Rock'n'roll.

A. : Crois-tu en l'avènement d'une nouvelle forme artistique ? Autre que la littérature, la peinture, le cinéma ?

B. : Non. On n'en a pas besoin. Il faut se servir des formes qui sont à notre disposition. Avec plus d'énergie, et plus d'originalité, c'est tout. Moi je peins et j'écris. Toutes les formes d'art sont concurrentes. Leurs combinaisons sont intéressantes... Enfin, peut-être qu'une nouvelle forme va exploser. Peut-être... Mais je n'ai aucune idée de ce qu'elle sera.

A. : Tu regardes la télévision ?

B. : J'ai 58 ans. Je me suis acheté une télévision il y a cinq ans. J'avais 53 ans. Aux États-Unis la télé est horrible. Les seuls choses qui me plaisaient, c'était les matches de boxe... Mais maintenant ils n'en passent plus. Quand tu vois Carter...

A. : C'est un brave homme, il distribue des cacahuètes.

B. : Il ferait mieux de distribuer de l'acide. Tous les présidents qu'on a eus étaient des cons : Nixon, Ford, Kennedy, tous.

A. : Tu penses que tu ferais un bon président ?

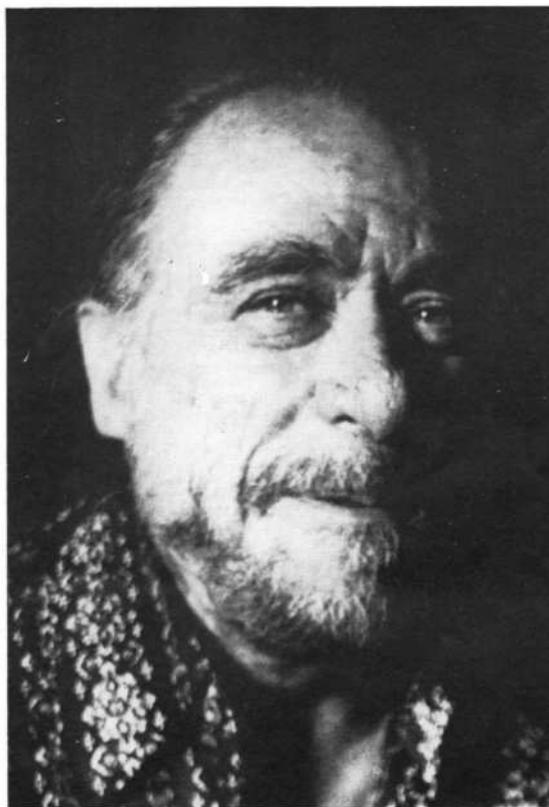
B. : Pas trop. Ce n'est pas vraiment mon truc. Je préfère boire. C'est plus intéressant, plus diversifié. Deux bouteilles de vin blanc, c'est parfait. A partir de quatre bouteilles, je deviens violent, vicieux, complètement insupportable. L'année dernière j'ai dépensé 1500 dollars rien qu'en pinard.

A. : Qu'est-ce que tu pourrais être, et que tu n'es pas ?

B. : Un émigré russe, un clochard... Je ne pourrais pas être flic.

A. : Pourquoi ?

B. : Regarde ça (il montre son nez, assez rouge de nature). Je me suis fait piquer un jour en flagrant délit de conduite en état d'ivresse... Ils m'ont obligé à suivre des cours de désintoxication, ils essaient de nous persua-



der de la « mauvaiseté » de l'alcool.

Il y avait pas mal de gens assez brillants. Et un jour, le prof circulait dans les rangs, regardait les gueules des gens assis et il disait : « Marc tu pourrais être un bon cadre dynamique, Franck peut-être, Helen tu pourrais aussi », et puis il est venu vers moi et il a dit : « Bukowski, toi, tu ne le pourras jamais ». Je lui ai répondu : Merci, et il est reparti.

A. : Brigitte Bardot ?

B. : Bof. Elle m'excite pas énormément. Ce n'est pas mon type...

A. : Quel est ton type de femmes ?

B. : Une femme qui est belle, qui est forte, qui a de l'âme, des tripes, de la cervelle, et qui mange de la nourriture végétarienne. D'autres questions ? Est-ce que je hais les femmes ? Non.

Est-ce que je hais les hommes ? Non. Est-ce que je hais l'humanité ? Oh oui.

A. : Tes stars favorites ?

B. : Humphrey Bogart. C'est mon

modèle. Clark Gable aussi un peu.

A. : Lauren Bacall ?

B. : Non. Elle est vraiment mauvaise. Pauvre Humphrey. Liza Minelli me rend malade... Ah, il y a Charo.

A. : Qui est-ce ?

B. : Ah Charo, elle chante dans les bas de Las Vegas. « Pure Sex » « Absolutely pure sex ». Bardot, à côté d'elle, ressemble à une nonne.

A. : Trois derniers mots.

B. : « Charo », « Vin blanc », « Foutre le feu ».

A. : Foutre le feu ?

B. : Ouais, foutre le feu à Charo, et au vin blanc.

Propos recueillis par G. Israël

ANGOISSE ET DERISION

QUOI DE NEUF AU CINEMA CEI HIVER ? EH BIEN ! PAS GRAND CHOSE !!

et c'est un peu normal, le cinéma n'est qu'un miroir où les réalisateurs ne font que transmettre les images de la vie qui se déroule autour d'eux. Le cinéma de 1978 étant celui d'une époque médiocre, nous n'avions pas à nous attendre à des chefs d'œuvre remplis d'allégresse ou d'imagination. Cet hiver, nous n'aurons guère à nous mettre sous la dent que des films soporifiques style « FIEVRE DU SAMEDI SOIR », les rétrospectives magnifiques et le gros bataillon des films « actuels » donc — que l'histoire soit romancée, à thèse ou de fiction — les thèmes nous ramèneront toujours à l'ennui, le désespoir, la résignation ou le rien-du-tout. Il ne faudra pas espérer quitter la réalité, vous l'avez laissée dans la rue, vous la retrouvez étalée lourdement sur grand écran et là, pas moyen de fuir, vous avez payé votre place.

Il y a un mois se déroulait justement le festival cinématographique international de Paris qui était censé nous donner une petite idée des tendances actuelles ou à venir — JUDITH TERPAUVE nous parlait du combat perdu d'une vieille femme elle-même à bout de souffle, BLUE COLLAR d'ouvriers américains qui de toutes façons se font avoir par le gouvernement ou les syndicats, UN RIRE SOUS LA NEIGE de la misère d'un jeune chômeur qui prends tout cela avec résignation et bonne humeur, LES CHEMINS D'ANNA du non-sens de notre vie ou les êtres ne font que se rencontrer comme des voyageurs dans le couloir d'un train, LE MENEUR DE BAL, de l'arrivée en tant que forme de prostitution sociale, REMEMBER MY NAME d'une femme qui a des problèmes psychologiques, etc.

TOUT Y PASSE, vous venez de le constater.

JE NE CRITIQUÉ PAS — il fallait s'y attendre — nous n'avons pas à être déçus, après tout, c'est nous que nous regardons dans le miroir — le miroir — néanmoins, j'ai choisi de vous parler de deux films qui à mon avis méritent d'être vu par l'opposition qu'ils présentent l'un par rapport à l'autre : le premier film « AU NOM DU PAPE ROI » vient du sud, l'ITALIE, le soleil, le deuxième « UN COUTEAU DANS LA



Un couteau dans la tête

TETE » du Nord, l'ALLEMAGNE, le froid — logique, face à la médiocrité, l'un propose le rire, l'autre l'angoisse. A vous de choisir.

JOHNNY GUEULE D'AMOUR

UN COUTEAU DANS LA TETE (MESSE IM KOPF)

« Une descente de police. Un homme est blessé par une balle de revolver. Lorsqu'il reprend connaissance, longtemps après, il ne se souvient de rien et ne peut plus parler. Qui est cet homme ? Est-ce, comme le prétendant ses amis, HOFFMANN, 35 ans, l'homme qui s'est retranché du monde et travaille dans un institut de recherche biogénétique, une victime de la terreur policière ? Ou est-ce, comme le prétendent la police et la presse, un terroriste dangereux qui se sert de son métier pour camoufler ses activités subversives ? » REINHARD HAUFF (le réalisateur).

L'ALLEMAGNE a toujours été le grand frère sage de la FRANCE on n'y perd pas de temps en vaines discussions et proclamations, ON AGIT. L'ALLEMAGNE est le pays des banques et des industries, des autoroutes et des aéroports. On y travaille et on ne se détend que lorsque la journée est finie et bien finie. L'ALLEMAGNE est un pays propre et moderne qui veut aller de l'avant. C'est le pays des lignes droites et des trains sont toujours à l'heure. L'ALLEMAGNE est une erreur.

LE TERRORISME EST UN ACCIDENT, UNE FAUTE DE PARCOURS. Le terrorisme est le pendant exact de l'état, son visage reflète la même froideur et dureté. Quand un homme se trouve au milieu de cette ALLEMAGNE à deux têtes, il n'a plus de points de repères et bascule dans le vide. Pas de place pour les rêveurs et les fous. Chacun doit se restituer et choisir sa place pour que la machine puisse repartir. LE TERRORISME est comme le chien qui aboie et ramène les moutons dans la bergerie.

HOFFMANN est notre ami, il est le seul humain dans cet univers de salauds et de zombies. Il réapprend tout : à parler à marcher, à toucher, à regarder. Il repart à zéro et les premières choses qu'il voit ne sont guère réjouissantes. Il y a l'inspecteur SCHOLTZ (Heinz KONIG) qui vient le traquer dans la salle d'opérations pour le confondre en aveux ses amis, ANN (ANGELA WINKLER) sa femme, VOLKER (HEINZ KOENIG) le jeune gauchiste fou, qui lui font de grands sourires pour mieux l'utiliser dans leur campagne politique. Vraiment, on déteste tous ces gens-là. Le film se finit sur la rencontre entre HOFFMANN et SCHOERIG, le flic qui l'a descendu au début. Alors, il retrouve la réalité. Entre toutes ces manipulations, il n'y avait qu'un seul fait, les yeux de ces deux hommes se faisant face, le premier du côté de l'ordre, choisissant la tranquillité en éliminant le deuxième, le fou, le rêveur qui se trouvait là par mégarde. HOFFMANN, renverse les règles du jeu et nous quittons le cinéma en le voyant descendre SCOE-RIG — Dans ce monde froid, inhumain la folie n'est-elle pas la seule forme de raison.

« UN COUTEAU DANS LA TETE » est à placer dans la grande série des œuvres des cinéastes allemands qui ont pour noms HERZOG et JIM WENDERS, FASSBINDER — on retrouve d'ailleurs BRUNO



Au nom du Pape roi

GANZ, qui joue HOFMAN, dans l'AMI AMERICAIN (WENDERS) et NOSFERATU (HERZOG).

AU NOM DU PAPE ROI

« Je ne partage pas le point de vue de Lilliane Cavani qui a déclaré la guerre aux films comiques car selon elle « il n'y a jamais de quoi rire. Si un jour, il ne devait plus y avoir de place pour la satire, il y aurait de quoi s'alarmer : cela voudrait dire que nos malheurs sont irréparables » LUIGI MAGNI

Et pour démontrer ses propos, LUIGI MAGNI va s'attaquer à une image qui l'ennerve particulièrement, celle d'une ITALIE du chaos et de l'anarchie, une image singulièrement répandue depuis quelques temps et pour la démonter, il va nous faire effectuer un petit voyage dans le temps, quand l'ITALIE n'était encore qu'un état pontifical qui étendait ses ramifications dans toute la péninsule, au moyen d'une armada de curés en tous genres. Tiens donc, semble-t-il nous dire, mais ce sont les mêmes qui sont trempés dans la corruption — maintenant ils portent le complet-veston, avant, ils avaient la soutane. L'ironie de LUIGI MAGNI ne s'arrêtant pas là, il nous montre comment un pouvoir en décomposition qui s'accroche, finit par tomber de l'arbre comme un fruit bien mur — l'état pontifical qui ne savait que répondre aux bombes et aux attentats par une répression sauvage, est la première victime de son aveuglement — Quand une chose a fait son temps, inutile de la prolonger, le nouveau gagne toujours. LUIGI MAGNI ne nous donne pas de réponse sur ce qui pourrait bien apparaître, il se contente de nous rafraîchir la mémoire et de nous inviter à garder la tête froide — nous ne sommes pas les premiers, nous ne serons pas les derniers.

L'histoire est celle d'un petit juge pontifical dans une ville de la banlieue romaine qui songe à démissionner car la situation ne cesse de l'inquiéter, bombes et attentats se succèdent et lui, qui aspire plutôt à la tranquillité, ne veut pas se trouver mêlé à toutes ces histoires. Il en a assez vu, il est temps de couler des jours heureux. Il est juste-

ment en train de dicter sa lettre de démission à son inséparable secrétaire quand les vitres de sa villa volent en éclat. La caserne de carabiniers vient d'être attaquée. « Bah ! se dit le juge DON COLOMBO, cela ne me concerne plus » mais lui qui voulait échapper à de dérangeants problèmes de conscience va être obligé de replonger dedans jusqu'au cou. La même nuit son ancienne maîtresse, la comtesse FLAMINIA va sonner à sa porte et lui annoncer que l'un des auteurs de l'attentat n'est autre que son fils CESARE COSTA, un fils qu'il ignorait et qu'il va bientôt se sentir obligé de sauver. Petit à petit, il s'engagera dans un affrontement avec ses collègues de la hiérarchie catholique et découvrira le rôle qu'il a joué toute sa vie quand il était à la même place. Les terroristes qu'il condamnait nonchalamment à la mort auraient chacun pu être ce fils dont il ignorait l'existence. Un fils qu'il sauvera en le faisant évader du cachot mais qui, parce que DON COLOMBO refuse de lui révéler leur lien de parenté, n'aura que mépris pour lui, juge, ennemi de toujours. CESERA COSTA finira par apprendre la vérité alors que DON COLOMBO est emmené par la hiérarchie catholique pour interrogatoire. CESERA COSTA sort alors dehors pour sauver son père mais il est abattu. La fin du film nous montre DON COLOMBO libéré mais refusant de rejouer le même rôle. Mais la hiérarchie est là, verte de rage pour ce traître qui leur montre en face leur décomposition. On se doute du sort qui attend DON COLOMBO.

Le générique de fin nous apprend que deux ans plus tard la population se soulevait et renversait l'état pontifical.

Tout ceci est joué sur le ton de la comédie — le personnage de DON COLOMBO interprété par NINO MANFREDI (« nous nous sommes tant aimés » « affreux, sales et méchants ») les aventures de PINO-CHIO etc. ») reste sans cesse mordant, à la limite de l'insolence — AU NOM DU PAPE ROI est un pied de nez aux grincheux de tous bords — Quelque soit la situation, ils finissent toujours par perdre !

AU NOM DU PAPE ROI SORTIR / LE 15 NOVEMBRE

LA VIE DE L'ATOME

Le Manger Moderne

Bonjour ! Aujourd'hui je vais vous parler de vos estomacs. Eh oui.

Les gens sont habitués à vivre dans la maladie et la souffrance. Voilà une bien triste vérité : tout le monde a mal à la tête de temps en temps (ou tout le temps), tout le monde est enrhumé en hiver, la grippe fait des ravages, personne ne dort bien. Les gens ont des boutons, des urticaires, des furoncles, les dents pourrissent, les cheveux tombent. Bref, c'est la galère. Et tous ces malheureux traînent leur corps déformé et douloureux jusqu'à leur mort... et jusqu'à leur mort ils se demandent ce qu'ils ont bien pu faire pour mériter un tel châtement. Eh bien, je vais vous dire ce qu'ils ont fait : ils se sont fait arnaquer. Par toute l'industrie alimentaire, par l'industrie pharmaceutique, par les gouvernements et par les toubibis. On a fait croire des tas de conneries aux gens, sur ce qu'il fallait manger et boire pour être en bonne santé (et dépenser un maximum d'argent). Et les gens avaient des montagnes de médicaments. Et voilà le résultat...

LES SALOPERIES. Il y a tout un tas de choses mauvaises que les gens consomment joyeusement.

L'ALCOOL. Je sais bien que c'est friand de se péter la tête avec de bonnes Gueuzes pression, le grand verre couvert de buée, etc. Mais tous ces gens qui s'envoient tous les jours des tas d'alcools (le vinaigre aussi c'est de l'alcool), et bien, c'est évident que le corps n'arrive pas à éliminer tout ce poison. Le foie s'en prend plein la gueule. On ne peut plus digérer les protéines. Et c'est pour ça que, quand on s'engage sur la pente assez friomnisatrice de l'alcoolisme, au bout d'un moment, on peut perdre du poids, mais on perd ses muscles et on garde sa graisse, et on ne peut plus dormir, et on devient tout bouffi. On est moche.

Café, Thé, Chocolat. Ce sont des excitants. Ils contiennent des poisons à vous faire dresser les cheveux sur la tête : caféine, théine, acide tannique (et oui, le truc qui sert à tanner le cuir vient tanner vos petits estomacs), théobromine, arg !! Et, non contents d'être pratiquement impossibles à digérer, ils empêchent la digestion des aliments qui ont le malheur de se retrouver avec eux dans l'estomac.

LE PAIN BLANC. Et toutes les préparations à base de farine blanche (pâtes, biscottes, gateaux, etc.) Cette histoire de farine blanche est vraiment débile ! Bon, on prend du blé. Le blé, c'est très bien comme ça, normal. Il y a une petite graine, un petit germe, des petites couches qui protègent le tout. Et le tout est plein de phosphore, de calcium, de protéines, de vitamines. Et puis tous ces tarés décortiquent complètement ces petites graines, ils enlèvent tout ce qui est bon. Avec ces petites graines mortes ils font de la farine bien blanche, et puis après, il n'y a plus de limites : chimie à gogo. Et c'est la même histoire pour toutes les céréales. Le riz, par exemple, a une sale réputation dans les milieux très constipés. Si ces gens mangeaient du riz complet, ils n'auraient plus de problèmes.

LE SUCRE BLANC. Le sucre ne sert à rien, il fatigue l'organisme car il est très dur à assimiler, et en plus il produit un acide qui fait des tas d'ennuis du côté du foie et des reins. Il vaut mieux manger des fruits, ils apportent des sucres qu'on assimile directement et des tas de vitamines et de trucs bien en plus. Et puis c'est bon.

MARGARINES ET HUILES INDUSTRIELLES. Les margarines contiennent des trucs vraiment gerbants : suif en branches ! huile de baleine ! Et pour faire de la margarine ou de l'huile en usine, ils font chauffer comme des dingues et ils se servent de trucs genre nickel comme catalyseur. Et il reste toujours des traces de nickel que les gens avalent gentiment. Enfin, je ne vais pas rentrer dans des détails trop sordides, mais c'est vraiment mauvais.

LES VIANDES. Ah ! voilà le gros truc ! La viande ne sert à rien d'autre qu'à payer des Mercedes aux bouchers et à empoisonner les gens. Et j'entends les cris de la foule : « Mais il nous faut des protéines pour être beaux et forts ! » Et bien, mes amis, avec la viande vous êtes mal barrés. En effet, si vous avez des cadavres, vous avez en même temps toutes les toxines (saloperies) qui traînaient dans les corps des animaux au moment de leur mort. Même s'ils sont en bonne santé il y aura des toxines, alors tous ces pauvres poulets, cochons, vaches, etc., élevés à coups de chimie... vous vous rendez compte ? En plus, tout le monde sait que les viandes pourrissent facilement, chez le marchand, ou même au frigo. Et bien, ça pourrit encore plus facilement dans le bide. Donc, si vous êtes en manque de protéines, mangez des céréales complètes, des noix (noix, noisettes, cajou, etc.), du soja. Ces aliments fournissent plus de protéines que la viande, c'est très bon et moins cher. Vous dépenserez moins en nourriture, ce qui vous permettra d'aller plus souvent au cinéma. Vous pouvez aussi vous acheter des souliers vernis, des guitares électriques, des télévisions en couleur. Bon, allez. Passons aux bonnes choses...

Chez les gens qui mangent bien, il y a différentes écoles, plus ou moins strictes. Vous avez le choix...

LES VÉGÉTARIENS. Les végétariens ne mangent ni viandes ni graisses animales. Voilà ce qu'ils mangent : tous les fruits frais, doux ou acides, tous les fruits secs (amandes, cacahuètes, noisettes, noix, figues, dattes, raisins, bananes séchées, pruneaux, abricots secs, etc.), les olives noires, toutes les céréales (blé complet, orge mondé, riz complet, seigle, avoine, maïs), le pain et les pâtes complètes, les bouillies, galettes et gateaux de blé complet ou de sarrasin, le blé germé, le sarrasin en grain, le pain de seigle, tous les légumes, crus ou cuits, les marrons et châtaignes, les soupes, potages et bouillons de légumes ou aux céréales, les salades vertes, les aromates (thym, cerfeuil, estragon, toutes les petites herbes), les huiles végétales (de préférence celle d'olives) obtenues par simple pression à froid, le sel marin non raffiné, le miel, et comme boissons, l'eau pure, l'eau citronnée, les tisanes. Aussi, mais modérément : les œufs frais, le soja, les pois et haricots frais, les légumes secs de l'année, la semoule de blé, le couscous, le tapioca, les biscottes complètes, les pâtisseries de ménage, le beurre frais cru (en tartine ou ajouté dans l'assiette), le lait caillé, le yoghourt, le fromage, la mayonnaise, le sucre de canne non raffiné, les confitures au sucre de canne. Voilà ça fait vraiment plein à manger.

Maintenant, voyons comment ils mangent tout ça. Première chose très importante : la place des fruits dans les repas. Quand vous avez un repas de légumes et de céréales, ce repas devra rester plusieurs heures dans l'estomac pour être digéré. Donc, si vous mangez les fruits en dessert, ils seront obligés d'attendre que le reste soit digéré, et comme

ils se décomposent très vite, ils vont pourrir et mélanger leurs sucres aux autres aliments, provoquant des fermentations et des tas de malaises. Il faut donc prendre les fruits au début des repas, comme apéritif. Ensuite, on prend les crudités. Tous les légumes peuvent être mangés crus : on râpe les betteraves, les navets, les salsifis comme les carottes, les courgettes et les aubergines en rondelles très fines comme les concombres. Les crudités sont assaisonnées avec plein d'aromates, de l'huile d'olive, éventuellement du citron et du sel marin, ou alors de la mayonnaise verte ou de l'aïoli. Ensuite, un plat de céréales cuites (riz, galette de blé, d'orge, etc.), pâtes, porridge, bouillie) et légumes cuits. Et, si on a encore faim (!!!), on peut prendre un dessert : pâtisserie maison, fruits secs, compote... Voilà quelques exemples de menus végétariens :

- I. Fraises
- Batavia, olives, oignons doux à la mayonnaise
- Asperges au gratin sur fond de millet
- Compote de rhubarbe
- II. Abricots, cerises
- Salade de légumes râpés
- Couscous garni de poivrons sautés
- Fromage
- ... Ça a l'air bon, non ?

LES VÉGÉTALIENS. Les végétaliens, eux, ils suppriment carrément tous les produits d'origine animale : plus de lait, de beurre, de fromage, plus d'œufs et plus de miel. Ils les remplacent par de l'huile vierge, du beurre et de la graisse végétale, du lait d'amandes (purée d'amandes délayée dans de l'eau) et des fruits oléagineux (olives noires, noix, noisettes, etc.) En ce qui concerne les boissons, ils se méfient même de l'eau : l'eau du robinet est pleine d'eau de javel, ce qui n'est pas très sain, et les eaux en bouteille ce n'est pas l'idéal non plus car, une fois l'eau enfermée dans la bouteille, tous les petits mecs (animalcules, microbes) qu'elle contient crèvent et pourrissent. Ce qu'il faut faire, c'est manger plein de fruits et des légumes frais. Comme ils contiennent 90 % à 95 % d'eau, on n'a plus tellement besoin de boire autre chose après.

LES REPAS

Le petit déjeuner : au début, il peut être copieux (fruits frais, fruits secs, bouillie de blé). Avec le temps, votre santé sera meilleure, et vous n'aurez plus besoin d'un repas consistant au réveil. Il faut petit à petit réduire le petit déjeuner, jusqu'à le supprimer. Comme ça l'estomac a le temps de se vider complètement et de se reposer entre le dîner et le déjeuner.

Le déjeuner : c'est le repas le plus important. On commence par des fruits frais, ensuite crudités et salades accompagnées de pain complet, pour finir, céréales et légumes cuits à l'étouffée. Exemples de menus végétaliens :

- I. Raisins
- Carottes et navets râpés, laitue, mayonnaise sans œufs
- Tomates poelées avec escalopes de blé
- Pain complet
- II. Poires
- Salades de tomate, chicorée, olives
- Choux-fleurs à l'étouffée avec de la sauce béchamel
- Pain complet

Le dîner : on peut faire un repas équivalent à celui de midi, mais il vaut mieux manger légèrement le soir (pas trop abuser de céréales, de pommes de terre). Comme ça on digère facilement et on dort mieux. Donc, on prendra des fruits frais, des salades, un peu de pain, éventuellement quelques fruits séchés et oléagineux.

La cuisson des légumes : les végétaliens sont fâchés de la cuisson à l'étouffée. C'est tout simple. Il faut une cocotte en fonte (ou une bonne casserole en acier inoxydable avec un couvercle assez lourd), une ou deux cuillères d'huile au fond de cette cocotte, et tous les légumes que vous voulez, coupés en dés ou en rondelles, les plus juteux (oignons, poireaux, tomates, courgettes, etc.) au fond, ceux qui ont peu de jus (pommes de terre, carottes, haricots verts) en dernier. Ajoutez des petites herbes, de l'ail, couvrez, et mettez sur la plus petite flamme. Maintenant, vous pouvez regarder la télé ou prendre un bain, il y en a pour au moins une heure et demi (ça dépend des légumes). Vous n'avez rien à faire, ils cuisent bien gentiment dans leur propre jus. ... Épatant, non ?

LES HYGIÉNISTES.

Et voilà des gens vraiment modernes. L'hygiénisme apparaît vers la fin du XIXe siècle. C'était déjà assez bien, mais ces premiers hygiénistes étaient un peu trop fans des cures d'eau, des traitements électriques, des lavements etc. Ils adoptaient tous les gadgets qui leur tombaient sous la main. Heureusement, voilà **Herbert Shelton** qui arrive pour faire un grand nettoyage, rejeter toutes ces choses inutiles, et l'hygiénisme moderne est né.

L'hygiénisme ne se limite pas à un régime alimentaire bien précis. C'est toute la vie qui est changée. Les deux premiers points très importants qu'il faut voir sont : **combinaisons alimentaires** et le **jeûne**.

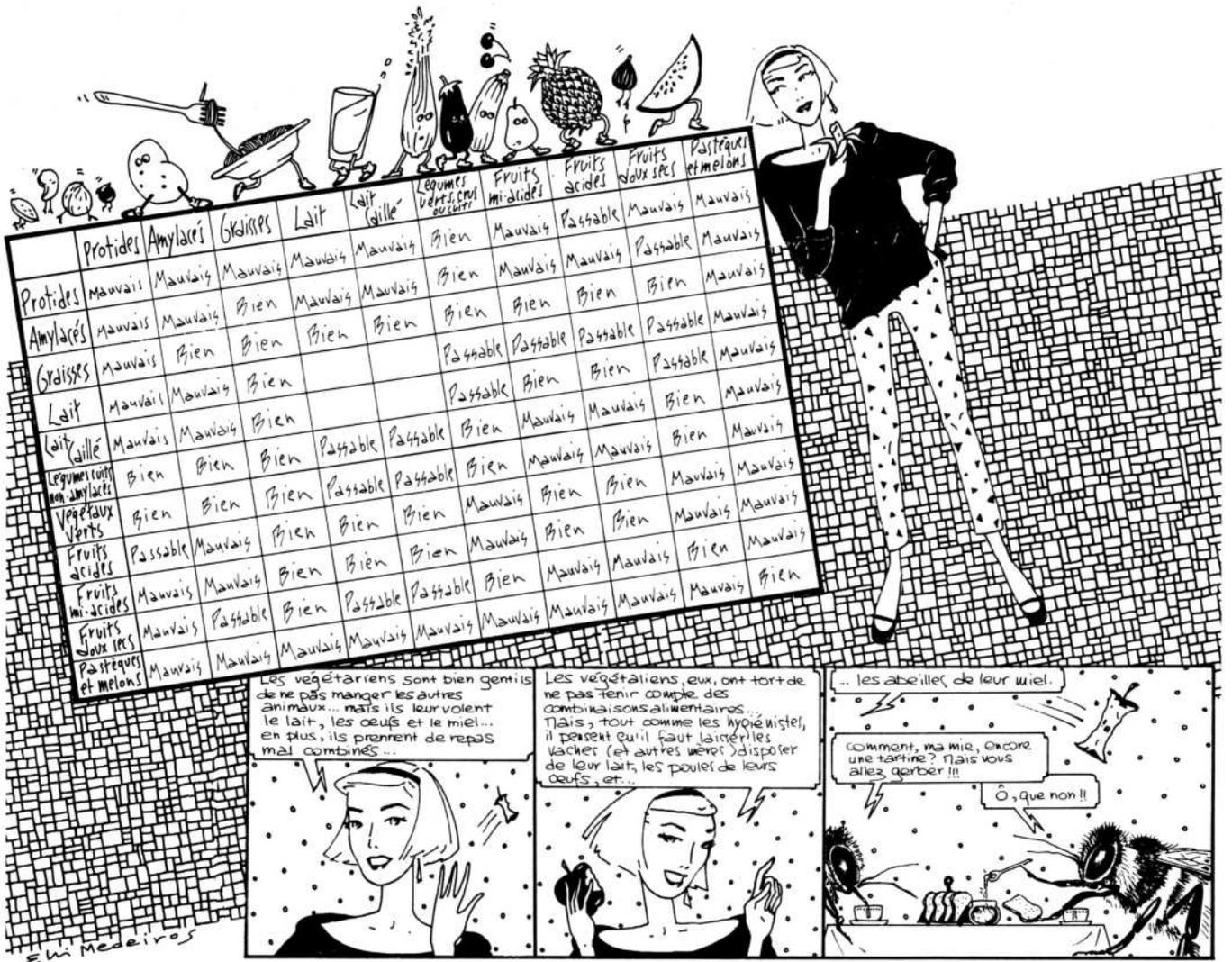
LES COMBINAISONS ALIMENTAIRES. Le principe est simple : l'estomac sécrète des sucres gastriques différents pour chaque aliment. Quand vous mangez du pain, votre salive n'est pas pareille que lorsque vous mangez de la viande ; et quand le pain arrive dans l'estomac, le suc sécrété sur lui est non acide, presque neutre. Alors que si vous aviez avalé de la viande, le suc aurait été très acide. Conclusion évidente : si vous avalez du pain et de la viande en même temps, l'estomac va sécréter un suc acide pendant au moins deux heures pour pouvoir digérer la viande, et du coup la digestion du pain sera arrêtée pendant tout ce temps. Et c'est la galère. Si vous mangez des repas mal combinés, votre digestion est très longue est très compliquée. C'est fatigant, la moitié (au moins) de ce que vous avez mangé pourrit, et les vitamines et toutes les bonnes choses hop ! s'en vont. Je ne vais pas détailler chaque mauvaise combinaison, je vais vous les indiquer et vous pouvez me croire sur parole. Ceux qui ont l'esprit particulièrement scientifique ou méfiant n'auront qu'à consulter les bouquins de **Herbert Shelton**.

Voilà les mauvaises combinaisons, qu'il faut toujours éviter :

- Acide/Amidon
- Protéine/Amidon
- Protéine/Protéine
- Graisse/Protéine
- Sucre/Protéine
- Sucre/Amidon
- Acides/Protéine

Pour cette dernière il y a deux exceptions : les noix et le fromage, qui se combinent passablement avec les fruits acides.

Et voici une liste des aliments classés d'après leur composition. (Vous n'avez plus



qu'à consulter le tableau des combinaisons alimentaires pour établir vos menus.

I. PROTÉINES (Protides):

Avocat - Lait et produits laitiers - Noix (noix, noisettes, noix de cajou et de coco, amandes, pignons, pistaches, graines de sésame, cacahuètes, etc. - Olive - Soja - Viandes (à l'exception des graisses).

II. VÉGÉTAUX NON AMYLACÉS:

Artichaut - Asperge - Aubergine - Betteraves (feuilles) - Blette - Brocoli - Céleri - Chou - Chou-fleur - Chou de Bruxelles - Chicorée - Concombre - Courgette - Epinards - Fenouil - Fèves vertes - Haricots verts - Laitue - Persil - Poireau - Pois - Poivrons - etc., etc.

III. VÉGÉTAUX MI-AMYLACÉS:

Betteraves - Carottes - Navets - etc., etc.

IV. VÉGÉTAUX AMYLACÉS:

Céréales (blé, maïs, sarrasin, seigle, riz, etc.) - Cacahuètes - Châtaignes - Pomme de terre - Topinambour - etc., etc.

V. FRUITS ACIDES:

Ananas - Cerise - Citrons - Fraise - Grenade - Mandarine - Orange - Pamplmeousse - Tomate - etc., etc.

VI. FRUITS MI-ACIDES:

Abricots - Goyaves - Kaki - Mangues - Mûres - Pêches - poire - Pommes - Raisins - Prunes - etc., etc.

VII. FRUITS DOUX:

Banane - Datte - Canne à sucre - Figue - Poire séchée - Pruneau - Raisin très doux - Raisin sec - etc., etc.

VIII. MELONS:

Toutes les espèces de melons et pastèques.

IX. GRAISSES (Lipides):

Avocat - Beurre - Crème - Huiles de coton, de maïs, de sésame, d'olive, de soja, de tournesol, etc. - Lard - etc., etc.

Ce n'est pas bien compliqué. Et maintenant, deux exemples du menu idéal :

TROIS REPAS PAR JOUR

Matin : Fruits frais en mélange (100 g à 500 g)

- ou 1 jus
- ou 1 lait caillé (sans sucre)

Midi : Salade verte (100 g à 500 g)

- Crudités (100 g à 500 g)
- Noix diverses (50 g à 150 g)
- ou fromages cuits (50 g à 250 g)
- ou fromage blanc frais (100 g à 300 g)

Soir : Légumes échaudés 5 mn (200 g à 500 g)

- Pommes de terre bien cuites ou marrons (100 g à 200 g)
- Fruits secs doux (1/2 verre à 1 verre 1/2)

DEUX REPAS PAR JOUR

Matin : Rien ou un jus ou un lait caillé non sucré

Midi : Fruits frais en mélange (500 g à 1500 g)

Soir : Salade verte (100 g à 500 g)

- Crudités (100 g à 500 g)
- Légumes échaudés 5 mn (200 g à 500 g)
- Noix diverses (50 g à 150 g)
- ou fromages cuits (50 g à 250 g)
- ou fromage blanc (100 g à 300 g)

Un soir sur deux, remplacez les protéines (noix, fromage) par des pommes de terre ou des marrons, plus des fruits secs doux (bananes séchées, figues, raisins, dattes).

Les quantités indiquées sont des quantités maximales. Il faut les réduire progressivement. L'idéal serait de ne pas dépasser le kilo de nourriture par jour.

Et il faut toujours attendre d'avoir vraiment faim pour manger, et ne jamais manger au-delà de sa faim. Et si vous êtes fatigué, énervé, en colère, ou si vous avez de la peine ou des ennuis, reposez-vous, attendez que ça aille mieux avant de vous mettre à table.

LE JEÛNE

Pendant le jeûne, les organes se reposent. Quand quelque chose fonctionne mal à l'intérieur, et que vous continuez à manger et manger, votre organisme est tellement occupé à digérer qu'il ne peut pas se reposer pour prendre des forces et entreprendre les réparations. Donc, si ça ne va pas, mettez-vous au lit, bien au chaud, ne mangez pas, et attendez que ça se passe. Et hop ! plus de migraine, plus de maux de ventre, plus de crampes à l'estomac, plus de rhume, plus de grippe, et, le cadeau bonus, plus de graisse et plus de boutons. Et oui, si vous ne donnez plus rien à manger à votre corps, il va user les choses inutiles comme la graisse et les boutons. Mais il ne faut pas se lancer dans des jeûnes trop prolongés si vous n'avez pas d'expérience ou si vous n'y connaissez rien. Il faut savoir arrêter un jeûne : on ne peut pas se remettre à manger n'importe quoi n'importe comment. Il faut commencer par des jus de fruits acides, puis prendre d'autres fruits, puis des salades et des légumes verts, et attendre quelque temps avant de manger des féculents. Il faut être prêt à affronter d'éventuelles « crises de désintoxication ». Ces crises sont très salutaires, mais quelque peu désagréables (nausées, vomissements, éruptions cutanées, diarrhée). Et il ne faut prendre aucun médicament pendant le jeûne.

Et si vous êtes assez tenté par un changement de régime, vous obtiendrez de bien meilleurs résultats si vous jeûnez pendant une courte période (deux ou trois jours) avant de vous lancer dans un régime plus sain.

CE QU'IL FAUT SE DIRE

Il faut se dire que, si on se nourrit correctement, on n'est plus jamais malade, et qu'on est débarrassé des médicaments, de la sécurité sociale, des toubibs. Et que si tout le monde faisait comme ça, il y aurait pleins d'arnaqueurs qui feraient faillite, ce qui est toujours assez plaisant.

MODERNE

Il ne suffit pas de parler de Kraftwerk ou de l'Aile Volante pour être moderne, parce que, si pendant ce temps on a des bouts de cadavres et autres immondices en train de pourrir dans le bide, on est toujours au Moyen Age, on est toujours un barbare.

Eli Medeiros



Bibliographie

- « Alimentation végétarienne » R.J. Dextreit. Aux Editions courrier du livre :
- « La santé par la nourriture » A.I. Mosseri.
- « Le jeûne » H.M. Shelton
- « Les secrets de la santé » H. Ch. Gœffroy. « Les combinaisons alimentaires » H.M. Shelton

CONNAISSEZ-VOUS DRIEU LA ROCHELLE ?



FAIT DIVERS : le 16 mars 1945, cette brave femme popote qui monte en chantonnant les marches d'un ravissant pavillon campagnard va rapidement regretter sa bonne humeur et maudire le mauvais démon qui l'avait poussée à se lever ce matin-là. Quand elle ouvrit la porte de la petite cuisine ou elle devait jeter un sort à la tambouille de la veille, elle découvrit son patron, très calme, trop calme, une sorte de sourire aux lèvres, la tête appuyée sur le lavabo, le tube de gaz arraché et les débris de trois tubes de gardenal. L'homme qui était un dangereux récidiviste du suicide avait cette fois bien réussi son coup. Drieu La Rochelle, c'était son nom, était mort et même bien mort.

DÉBUT DE L'ENQUÊTE : QUI ÉTAIT-IL ? Il fut écrivain et fasciste. Il fit de la politique un peu comme les enfants qui essaient d'imiter les grandes personnes, par l'outrance. Il hésita longuement avant de communisme mais le contexte, les relations et le hasard le firent pencher vers Hitler. Il voulut connaître le grand amour et connut de multiples liaisons qui lui laissèrent un certain sentiment de frustration. Marié deux fois, il divorça deux fois. Il fantasma sur les grands mythes de l'époque et fut avant tout un écrivain du quotidien, passionnant par tous les détails qu'il nous livra sur ses interrogations et son itinéraire personnel.

PRÉSUMPTIONS : Drieu La Rochelle aurait pu vivre en 1978. Cette fois, il n'aurait pas connu le fascisme mais l'époque des grandes déceptions. Il se serait accroché aux grandes modes qui avortent aussi vite qu'elles prennent naissance et il aurait connu les mêmes sensations d'une vie qui se tire petit à petit dans le minable et les combines quotidiennes. Dans une période de crise tout nous ramène à la même mesquinerie. Seules ses histoires d'amour n'auraient pas changé, le pincement au cœur, la jalousie, les aventures existent toujours. Une crise ressemble tellement à une autre. Drieu La Rochelle aurait peut-être eu le prix Goncourt 1978.

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Drieu La Rochelle est né le 3 janvier 1893 à Paris. Il n'y a pas grand chose à raconter sur ses parents sinon qu'ils ne s'aimaient pas et que le personnage de sa famille qu'il préférait était sa mère. Dans un milieu instable, ses parents démenageant très souvent — « à part une comode qui était dans la famille depuis Louis XV et quelques autres objets pillés en Chine par un grand oncle, toutes les choses familiales venaient de magasins sans fond où on les avait prises au hasard entre mille. Ces choses n'avaient pas d'âme » —, il vécut une enfance très dépliée sur lui-même. Fils unique trop délaissé par ses parents, trop choyé par ses grands-parents, tout était fait pour que le petit Drieu vive dans une sorte de cocoon. Il n'avait qu'un seul univers auquel se rattacher : son imagination. Sans camarade, ses compagnons étaient les soldats de plomb et les livres. Son premier grand « flash » fut Napoléon : « Chaque dimanche je me précipitais dans le salon de ma grand-mère sur l'album d'images... En voyant Napoléon au pont d'Arcole, invulnérable, brandissant un drapeau déchiqueté comme la chair des hommes autour de lui, je me précipitais sur mon fauteuil pour revêtir mes armes... ». Mais la première grande bataille de Drieu La Rochelle fut son entrée à l'école : « En entrant à l'école St-Paul, j'avais très peur... Ma mère m'avait acheté un cache-nez rouge. La couleur m'avait ravi et j'en étais fier... J'avais peur des camarades que

j'allais trouver. » Angoisse toute naturelle mais chez lui ne s'estompait vraiment jamais. Il restera très isolé sur les bancs de l'école. Il avait tout pour devenir un infâme blanc-bec, il fut sauvé par la puberté, cette envie de vivre que rien ne peut arrêter, et apprit la révolte. Il commença à écrire son cahier intime — « Saurai-je un jour raconter autre chose que mon histoire ? » — ou il notait toutes ses rancœurs. Participant au chahut des autres potaches, il y avait toujours en lui une réserve qui faisait qu'il restait à part : « Dans un amphithéâtre nu, propre et laid comme une office, je m'essayais parfois en face des professeurs. Ils représentent la vie au moyen de signes. Ils ne risquent pas de se tromper car la vie asservie se continue selon leur notation et ne la trahit que de loin en loin. Je n'attendais rien de ceux qui étaient de mon côté. Une réunion de jeunes gens... Ils sont là, abandonnés aux machinations des vieillards qui exterminent leur enfance. C'est l'époque où une sève de parc urbain monte dans leurs veines, ou ils se gavent de la certitude de leurs aînés. Ils renient d'un air entendu leurs serments de la douzième année. Rien à craindre. Ils s'en tiendront à cette première trahison. D'écoliers ils deviendront commerçants ; socialistes, écrivains. » Il lut Barrès, Nietzsche, Kipling, d'Annunzio ; et puis un jour, n'y tenant plus, il prit son courage à deux mains et alla voir une prostituée. Il entra à Sciences-Po et rata son examen : « Les hommes commençaient à m'avoir à l'œil. » Il tomba amoureux d'une charmante jeune fille, Colette Jeramec, voulut se marier mais ses parents, plus haut placés socialement, refusèrent le contrat. On était en 1913, la guerre allait éclater. Pris entre son enfance très solitaire, angoissé, marqué par un entourage très vieille France, un certain sens de l'injustice, un besoin de vivre bouillonnant, Drieu La Rochelle pouvait tout devenir. Comment allait-il réagir ?

MATURITÉ

Drieu La Rochelle fit la guerre dans le 5^e d'infanterie. Il se bat courageusement. Blessé, il doit aller se faire soigner à Toulon où il flirte avec une jolie infirmière. C'est l'occasion de relire Rimbaud, Verlaine, Claudel. Il doit repartir au combat. Il est blessé de nouveau. La fin de la guerre arrive et il ne s'est toujours pas trouvé : « Quelle ressemblance entre mes rêves d'enfance où j'étais un chef, un homme libre qui commande et qui ne risque que son sang que dans une grande action et cette réalité de mon état civil qui m'appelait, veau marqué entre dix millions de veaux et de bœufs. » Il lui reste donc à se trouver autrement. C'est les années folles et il va chercher la satisfaction dans l'étourdissement. Il règle d'abord une vieille histoire, il se marie avec Colette mais « n'aimant plus sa maîtresse, il l'épousa. Bientôt, il en aima une autre et il divorça. » Il commence à se faire une certaine réputation littéraire et fréquente les surréalistes. Beaucoup d'admiration pour André Breton. Il se lie avec Louis Aragon et Jacques Rigaut est un de ses meilleurs amis. Le soir, il flambe au champagne et sort beaucoup. « Nous allions dîner dans une boîte, danser dans une autre. C'était pas si longtemps après la guerre, le temps des dancings. Nous dansions, et ces rythmes anonymes chaque soir me refondaient avec Rosita. J'oubliais, je ne cherchais plus. Il n'y avait plus que cette suffisance de notre corps double et si familier avec lui-même, absor-

bant à longs traits tout ce qui l'entourait, se nourrissant de toutes ces chaleurs, de toutes ces sueurs. » Il fréquente les salons, il apparaît comme un jeune homme très chic mais il y a ce petit quelque chose qui le fait ressentir comme un peu malsain ; cette façon de se balader une clope aux lèvres, peut-être. Il fascine même et fait des conquêtes : « Le prestige. On dit qu'il est beau, on dit qu'il est riche, on dit qu'il est fort... la fidélité dure aussi longtemps que dure l'étonnement. Mais quand on se retrouve à égalité... » Mais au-delà de l'étourdissement, toujours ce besoin de solitude : « C'est que je ne sais jamais où aller, si ce n'est au bordel ; c'est le seul endroit où l'humanité se taise et offre un commerce gentil. Aussitôt que les humains se taisent, leurs corps deviennent doucement, infiniment causeurs comme ceux des bêtes et des plantes. C'est pourquoi, après le bordel, c'est la rue que je préfère. Il y a eu aussi les heureuses années du cinéma muet. » Et même quand tout ceci ne marche plus, il s'enfuit et voyage : « De 6 heures à 11 heures du soir, je roule d'une ville à l'autre. Puis je me promène dans les rues jusqu'à 4 heures, jusqu'au matin. Je me fous des façades qui sont les décors fugitifs de la rêverie. Et des passants. » Mais on arrive dans les années 29, les années folles se terminent. En 1925, sa mère est morte, il s'est brouillé avec Aragon, il s'est remarié une deuxième fois, son ami Jacques Rigaut est mort lui aussi et c'est la crise qui durcit les choses et oblige chacun à choisir un camp. Or, Drieu La Rochelle n'a toujours pas trouvé son équilibre. Après avoir été soldat, surréaliste, dandy, existentialiste, mari et amant, il est toujours ce même « junkie » de l'existence. Le contexte va l'amener à tâter d'une dernière expérience : la politique.

LE FASCISME

En 1931, il se sépare définitivement de sa deuxième femme, Alexandra Sienkiewicz. Un an plus tard, il part faire une tournée de conférences en Argentine et commence à prendre position : « C'est là-bas que j'ai pris conscience que la vie du monde occidental allait sortir de sa torpeur et qu'elle allait être déchirée par le dilemme fascisme-communisme. A partir de ce moment-là, je marche à pas pressés vers la chute dans un destin politique. » Il n'a pas encore choisi, il va à Berlin : « Ce que je vois dépasse tout ce que j'attendais. C'est merveilleux et terrible... Le défilé des troupes d'élite tout en noir était superbe. Je n'ai rien eu de pareil comme émotion artistique depuis les ballets russes. Tout ce peuple est enivré de musique et de danse. » Mais aussi à Moscou : « Oui, il y a ici, indéniablement, une atmosphère de fraîcheur qui embaume. » Alors, qu'est-ce qui le fait pencher vers le fascisme ? Toujours est-il qu'en 1934, il retourne à Berlin où il veut créer un mouvement révolutionnaire anti-parlementaire, échoue mais collabore néanmoins à la « Lutte des jeunes » de Jouvenel et se déclare nazi. En 1935, il assiste au congrès de Nuremberg, il est dans l'engrenage, mouillé jusqu'au cou. Il continue à écrire comme un fou, la plupart du temps loin de la ville ; ainsi en juin 1937 à Deauville : « J'ai merveilleusement travaillé. Cet hôtel est comme un couvent, aussi calme, rempli d'un silence bienveillant et le golf est mon cloître. » Et puis toujours l'amour. Pourtant, un bruit soud se fait entendre, les Allemands entrent dans Paris.

LA COLLABORATION

Le drame de Drieu La Rochelle fut qu'il était fondamentalement honnête et fourvoyé. Honnête, il avait très vite vu dans quelle impasse il s'était fourvoyé : « Pourquoi ne suis-je pas un pur artiste ? Il y a cette passion politique. Je regrette de ne pas être un plus pur artiste. Ou alors tout à fait politique. Depuis vingt ans, je ne me suis pas habitué à moi-même, à ce double jeu. » Et fourvoyé, dans ce sens où pour écrire, il lui fallait se sentir vivre, s'engager (en ce sens il est un précurseur) et donc se mouiller ; il n'avait pu qu'aller plus avant dans le fascisme qui pourtant dès 1938 le décevait, il avait même démissionné et songé au suicide — et lorsque la collaboration arrivera, notre homme sera déjà sérieusement émoussé mais il fait maintenant partie de la famille, il y reste. Il accepte de prendre la direction de la N.R.F. mais... sous conditions. Il note dans son carnet une liste d'écrivains prisonniers — entre autres Sartre — avec cette mention : demander la libération des auteurs, en contrepartie de mon action journalistique. La collaboration l'endort : « Je n'avais pas été acteur, tout au plus remaillier de scénario. Et maintenant, je n'allais plus être que spectateur. » Il ne retrouve plus aucune des idées qui l'enflammaient dans le national-socialisme : « Des Allemands qui ne croyaient pas assez à Hitler chargés d'endoctriner des Français qui y croyaient trop. » Alors, il écrit, étudie le zen et suit à la trace l'évolution de la guerre : Stalingrad, le débarquement des alliés en Afrique. Très tôt, il sait que cela sera bientôt la fin. En 1943 la démission de MUSSOLINI l'exaspère : « Ainsi donc le fascisme n'était que cela ! Le fascisme n'était pas plus fort que moi, philosophe de la violence en pantoufle. Les marxistes ont eu raison : le fascisme n'a été finalement que défense bourgeoise. Maintenant tous mes vœux vont au communisme. » Mais trop de choses le séparent maintenant d'un tel choix, il est trop tard. « Je n'avais aucune envie de m'humilier devant les communistes, surtout les Français, surtout les littéraires, donc je mourrais. » Deux tentatives de suicide plus tard, le 16 mars 1945, il réussissait son coup avec ce seul message autour de lui : « Naturellement entièrement non religieux, strict minimum, mais des fleurs... pas de tentures, pas de prétextes. Seulement dans la voiture : Mme Sienkiewicz, Mme..., Mme Tezenas, pas d'hommes. Sauf Malraux s'il est là ; Bernier s'il est là. » Son corps repose au cimetière de Neuilly.

MORALE

« Un tricheur ne fait pas ouvertement ses tours, sans quoi les autres tricheurs se mettent à hurler. »

VERDICT

« Jugez-moi et à plein. Je suis venu pour cela. Vous ne m'échapperez pas, je ne vous échapperai pas. Soyez fidèles à l'orgueil de la résistance comme je suis fidèle à celui de la collaboration... Nous avons joué, j'ai perdu, JE RECLAME LA MORT. » Quant aux femmes « je n'ai eu d'elles que ce qu'elles ont eu de moi. La vie est justice. »

BIBLIOGRAPHIE

La comédie de Charleroi, Le feu follet, L'homme à cheval, Plainte contre inconnu, Une femme à sa fenêtre, Révêue bourgeoise, Etat civil, Journal d'un homme trompé...

PLASTIC BERTRAND

Un jour, j'ai tourné mon bouton de télévision et je suis tombé sur un individu qui semblait trancher avec le programme habituel de midi-première — il ressemblait à un punk et chantait une drôle de chanson : « Ça plane pour moi ». Il s'appelait Plastic Bertrand. Depuis dans la rue, j'entends un peu partout ce refrain et le chanteur est en train de devenir star. J'ai voulu avec deux compères voir ce qu'il en était. Voici l'interview. A vous de faire les commentaires.

JOHNNY GUEULE D'AMOUR

Métier

Johnny Gueule d'Amour : Et pour commenter, posons la question qui vient normalement à la fin. Quels sont tes projets ?
Plastic Bertrand : Rien de particulier si ce n'est continuer ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est-à-dire faire de la musique, rencontrer des gens, faire des télévisions un peu partout dans le monde. C'est ma vie et puis c'est tout.

J.G.A. : Tu l'es balladé beaucoup ces temps-ci ?

Plastic Bertrand : Oui, je suis allé deux fois aux États-Unis, je pars au Japon bientôt, en Italie.

J.G.A. : Et Paris ?

Plastic Bertrand : A Paris, j'aurai normalement un spectacle à la fin de l'année prochaine, fin 1979. Pour moi, c'est pas pressé, j'ai tout mon temps. Pour moi, dans ma carrière il n'y a pas de clés — je fais vraiment ce que j'ai envie de faire et quand j'ai envie de le faire. C'est pas une chose très importante pour moi. Tout doit se passer normalement.

J.G.A. : Et aux États-Unis tu as pu voir des choses intéressantes ?

Plastic Bertrand : Disons que j'ai surtout pu rencontrer des gens puisque j'y suis très peu allé en touriste, j'ai surtout travaillé avec les gens et c'est assez marrant de voir comment ils travaillent là-bas — je suis sûr un label qui s'appelle Sire et qui est le label de Talking Heads et aussi de

Bonny M. C'est marrant de voir que là-bas les gens ne font pas de différence entre les marchés, c'est-à-dire qu'il n'y a qu'un marché qui est la musique et puis achète qui veut. C'est très différent. Ici, on a l'impression qu'il y a deux marchés, le marché rock'n'roll et le marché variété — aux U.S.A. ça n'existe pas, c'est pas un marché, c'est la musique et puis c'est tout. Je trouve cela extraordinaire.

J.G.A. : Tu as fait des concerts aux États-Unis ?

Plastic Bertrand : Je n'ai pas fait de concerts, j'ai fait des télévisions et de la radio et je ferai normalement avant la fin de l'année des concerts dans les collèges.

J.G.A. : Et au Japon ?

Plastic Bertrand : Je vais y aller mais ils viennent seulement de sortir l'album. Je dois aller aussi en Australie — ce qui est très rare, il y a très peu de tournées là-bas. De toutes façons pour moi, il n'y a pas de grands projets, c'est une suite logique.

Pause

Plastic Bertrand : Qu'est-ce que vous avez pris ?

J.G.A. : Téquila.

Plastic Bertrand : Téquila comment ?

N. : Margarita — du citron avec du sel autour.

Distractions

J.G.A. : Tu vas souvent au cinéma ?

Plastic Bertrand : Je ne vais pas au cinéma, je ne vais plus aux concerts — dommage, je n'ai plus le temps. C'est mon seul regret, je n'ai plus le temps.

J.G.A. : La télé ?

Plastic Bertrand : Non pas plus que je ne vais au cinéma ou aux concerts — disons que je ne regarde que les films où l'on prend en vidéo parce que j'aime bien me regarder. Sinon, je ne regarde plus rien, c'est un peu dommage, c'est mon métier.

c'est ce que je veux faire mais je n'ai pas l'occasion de regarder ailleurs.

Préhistoire

J.G.A. : Qu'est-ce que tu faisais avant ?

Plastic Bertrand : Avant je sortais comme un fou. J'allais dans toutes les boîtes possibles, j'allais aux concerts, j'avais un groupe, je répétais tous les jours, la même chose que maintenant mais avec une plus grande ouverture d'esprit parce que maintenant, j'ai plus le temps de faire tous ces trucs-là.

J.G.A. : Peux-tu nous parler de ton groupe ?

Plastic Bertrand : Ils ont sorti un album chez Filipachi. Ça a pas mal marché.

J.G.A. : Qu'est-ce que ça donnait musicalement ?

Plastic Bertrand : C'est difficile à définir — disons que c'était plus spécialisé. C'est du rock'n'roll, new wave, punk, appelle-ça comme tu veux — mais très bonne. Disons que c'est un succès pour ce genre de musique quand il y a un album qui sort. C'est très bien. Ils continuent sans moi.

U.R.S.S.

V. : Je vais te poser une question en russe (suit la question que je suis bien incapable de traduire).

Plastic Bertrand : Un petit peu seulement — j'ai été cette année un mois en Ukraine.

V. : J'ai entendu dire quelque part que vous étiez d'origine russe.

Plastic Bertrand : Ma mère est Ukrainienne — pour moi, c'est assez important d'ailleurs.

Mode

V. : La mode et tous ces machins-là, ça vous touche ?

Plastic Bertrand : La mode ou quoi ?

V. : Kraftwerk, tous les machins d'inspiration russe point de vue graphique.

Plastic Bertrand : Kraftwerk, j'adore. Ce qui me touche maintenant comme musique, c'est Kraftwerk. C'est facile, c'est accessible. Je les ai rencontrés à Venise. J'ai travaillé avec eux. Ils sont fantastiques. On a été dans une boîte. On a dansé avec eux. On s'est bien marrés. Ils sont très cools.

Italo-Américains

Plastic Bertrand : Travolta, j'aime pas du tout comme personnage.

V. : C'est une caricature.

Plastic Bertrand : Une mauvaise caricature.

Attachée de presse : Vraiment, la seule chose qu'on peut dire c'est que c'est un bon coup commercial, ça c'est génial.

Plastic Bertrand : J'adore le coup « Travolta » mais lui, il est absurde.

N. : Et Frank Sinatra, Robert De Niro ?

Plastic Bertrand : J'adore Frank Sinatra, c'est une grande star.

Punks

J.G.A. : Quand tu as sorti « Ça plane pour moi », ça a fait pousser des cris de trahison dans le milieu punk.

Plastic Bertrand : Ça m'est tout à fait égal d'abord. Et puis le milieu punk, je trouve cela... ! Être punk, le milieu punk !!! Aux U.S.A., un de mes meilleurs amis, c'est Joe Ramone que je connais très bien, j'ai été deux fois chez lui dans son appartement. Alors quel petit esprit ont les gens en France ! Qui est con ? Les gens qui en France soi-disant créent le milieu punk ou bien les mecs qui jouent vraiment la musique punk, comme les Ramones avec qui je m'entends très bien ? La réponse est claire pour moi ! De toutes façons, je ne me suis jamais annoncé comme punk dans ce que j'ai fait. C'est les gens qui ont dit : Il est punk. Moi, j'ai toujours dit que je faisais une parodie du punk. Vous connaissez le milieu punk à Paris ??? Les gens

sont intéressants ?

J.G.A. : Non, pas du tout. C'est vraiment fermé. De toutes façons, c'est fini maintenant.

V. : Oui, ils sont tous au Palacé — à l'entrée du Palacé en train de distribuer des places.

Plastic Bertrand : Je déteste le Palacé.

Variété

N. : J'ai été dans une fête de village le 14 juillet, il y avait un orchestre qui faisait des tangos et ils ont repris « Ça plane pour moi »...

Plastic Bertrand : C'est fantastique !

N. : En disant v'là le punk ! Vous aimez le punk ?

Plastic Bertrand : Ça m'est égal ! Ce que je veux être avant tout, enfin, ce que je crois être devenu, c'est un artiste populaire. Pour moi, ce n'est pas péjoratif, c'est quelque chose de très valable. Populaire sans être démagogique. Les chansons que je fais, je les aime de toutes façons, je crache pas dessus, je crache pas dans la soupe, j'adore. A chaque nouveau disque, j'essaie d'ajouter une facette à ce que je fais. Le single que je viens de sortir : « Super-cool » et « Affection », il y a une face lente — c'est tout-à-fait différent de ce que j'ai fait jusqu'à présent. J'ai pas envie de me limiter à des trucs. J'ai horreur des gens bornés. J'aime bien les choses populaires. J'ai une admiration folle pour des gens comme Dalida, Sheila...

V. : C'est très restreint ce genre de choses, ça ne se renouvelle pas tellement.

Plastic Bertrand : Pourquoi être original pour être original ?

V. : Les chanteurs français ont l'air d'être satisfaits de leur état.

Plastic Bertrand : Là, je te donne raison. Moi, j'ai une chance en ce moment, c'est que je travaille dans toute l'Europe.

V. : Les chanteurs français en général sont plutôt limités à l'hexagone !

Plastic Bertrand : Je ne crois pas. Je crois qu'ils commencent à se rendre compte de ce que cela veut dire que l'Allemagne, l'Angleterre, le Japon comme potentiel de marché.

Europe

V. : Des gens comme Kraftwerk se disent Européens.

Plastic Bertrand : Moi aussi — je vais travailler partout en Europe. Il faut dire que ma maison de disque est en Belgique. En une heure, je prends l'avion, en une heure je suis à Amsterdam, à Londres. C'est un coin privilégié, la Belgique, c'est fantastique. Alors qu'à Paris, on est à Paris. Pour moi, ça ne veut rien dire. Je suis à Paris comme si la semaine prochaine je tournais Top of the Tops en Hollande. C'est un marché parmi d'autres.

Jacques Brel

Plastic Bertrand : S'il n'était pas mort, vous ne m'auriez pas posé la question. De toutes façons, je signale que Jacques Brel a toujours protégé sa vie privée et que sa mort lui appartient.

V. : Il est belge...

Plastic Bertrand : Alors moi qu'il soit belge ou chinois... ! Je n'ai pas l'impression d'avoir vraiment une identité belge. Je n'ai vraiment pas l'impression de faire une musique belge.

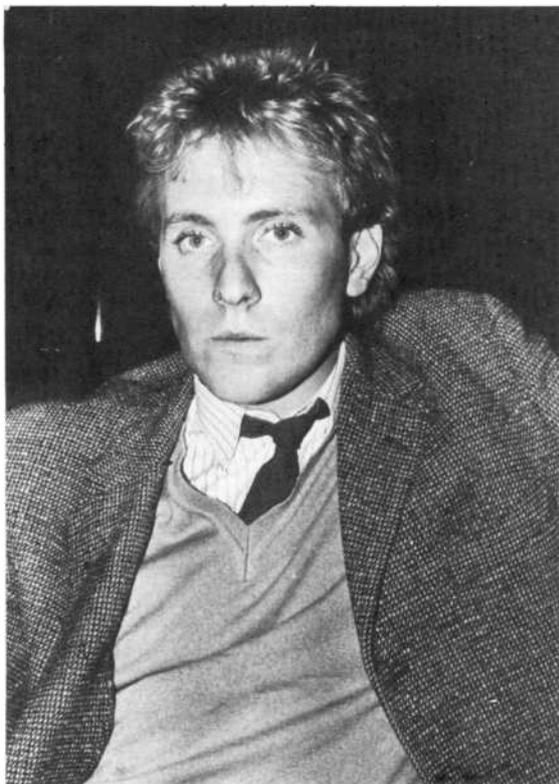
V. : De toutes façons en musique on ne peut pas faire quelque chose de belge.

Plastic Bertrand : Non parce que c'est un carrefour tellement important.

FIN

Attachée de presse : Vous reprenez bien quelque chose ?

PLASTIC BERTRAND EST UNE PRODUCTION VOGUE



EUDELINE

Patrick Eudeline est une figure marquante du rock parisien. Il a tout d'abord fait ses débuts comme journaliste de rock dans Best (il y a d'ailleurs écrit deux excellents articles : un premier sur Kim Fowley, chanteur/producteur/manager/escroc de génie, et le premier article qui soit paru en France sur les Sex Pistols à l'époque où ils s'appelaient les Young Lords). Il décide ensuite de mettre en pratique ce qu'il écrit : il monte son groupe qui se nommera Asphalt Jungle. Un premier concert en juin 1976 au festival de Noisy-le-sec : une canette de bière lui ouvre le cuir chevelu. Parallèlement, il joue avec un groupe légendaire de la scène parisienne : Strike Up ; on y trouve Hervé Zénoua (qui jouera plus tard avec Loose Heart et Stinky Toys), Pierre Goddard (Loose Heart, 1984, Suicide Roméo),

Nancy Luger (Contingent Anonyme, Métal Urbain), Hermann Schwartz (European Sons, Man Ray, Métal Urbain) : ils feront ensemble deux concerts à Genève en hommage à William Burroughs ; Patrick Eudeline chante ensuite le temps d'un concert au Plan K à Bruxelles avec Angel Face, dans lequel Pascal Farrey joue de la basse (il rejoindra ensuite Loose Heart et Dead End). Après un défilé de bassistes et de batteurs, Asphalt Jungle semble avoir acquis une formation stable. Trois 45 tours sont sortis : « Never mind OD », chez Cobra ; « Planté comme un privé » chez Skydog ; « Polly Magoo », chez Emi-Pathé Marconi.

Patrick Eudeline a de plus écrit un des deux seuls bouquins intéressants parus sur le phénomène Punk (L'aventure Punk, éditions Sagittaire). Le second livre

est : « Un jeune homme chic » de Alain Pacadis, même éditeur. Ses projets : bientôt un roman policier, dans la collection Speed 17, un album.

Patrick Eudeline affectionne les romans policiers, les films privés (lisez Mickey Spillane, Dashiell Hammet, Raymond Chandler, etc.). Écoutez « Planté comme un privé », qui est pour moi le plus beau 45 tours sorti en France depuis pas mal d'années. Il dit tout sur Patrick Eudeline. On ne comprend guère qu'un tiers des paroles, mais ce n'est d'aucune importance : il suffit de saisir des bribes : « Planté comme un privé, au fond de la ville... comptoirs anonymes... mon cœur est avare, ma tête est mise à prix... Gare du Luxembourg, mon enfance perdue... etc. ».

Patrick Eudeline lit beaucoup de

romans policiers, écoute beaucoup de rock'n'roll-rockers et privés, même combat, ils attendent sous la pluie et les néons, col relevé, je ne sais quel événement, ce sont là des nécessités urbaines...

Asphalt Jungle a du cœur, Asphalt Jungle est généreux avec son public plus qu'avec son âme. Asphalt Jungle est, pour ces raisons, le seul groupe de rock qui mérite de réussir en France, bien que cela ne soit pas le principal sujet de préoccupation de Patrick Eudeline : « Tout ce que j'ai fait (groupes de rock, livres), je l'ai fait dans l'espoir d'être un martyr ; je veux être un martyr, et je crois que c'est là ce que j'ai le plus raté dans ma vie ».

Patrick Eudeline et Asphalt Jungle passeront au Rose Bonbon (ex-Laser) au mois de novembre

LUCKY STRIKE

DISQUES

BUZZCOCKS — « love bites »

Intimisme — c'est un disque à écouter chez soi l'hiver un verre de whisky à la main, bien confortablement calé dans un fauteuil. Le climat en est chaleureux et une sorte de bien-être s'en dégage. Toutes ses mélodies nous traînent dans la tête, nous rappelant des tas de bons vieux souvenirs. On est entre amis et il fait bon savoir qu'il fait froid dehors et qu'on est ici au chaud. On est bien loin des bougonnements de la vague punk et de leurs cris rageurs. Buzzcocks s'est trouvé une identité et nous le rappelle. Ils n'ont plus honte de nous rappeler d'anciennes références : les Who, Syd Barret... Buzzcocks. Un morceau s'appelle « Nostalgia » mais c'est joué avec une telle aisance qu'on se dit que maintenant, on a suffisamment tué le passé pour ne plus rien avoir à en craindre. Les vieux thèmes sont repris avec un tel son moderne que l'on se trouve dans un climat étrange. Décidément, j'aime ce disque et on est vraiment bien entre nous, entre gens bien.

BEACH BOYS

Tout le monde aime les Beach Boys depuis longtemps. C'est une musique facile, à mi-chemin entre le rock'n'roll et la musique d'ambiance diffusée dans les grandes surfaces. Leurs premiers tubes sont des morceaux simples, souvent des reprises de chansons de Chuck Berry, interprétées de manière plus commerciale. (Ce n'est pas par hasard si les Martin Circus, groupe de variété bien français, a adopté définitivement et avec profit, un style Beach Boys vulgarisé jusqu'à la caricature.)

Régulièrement, depuis cinq-six ans, apparaît une compilation de titres des Beach Boys. Capitol vient de rééditer trois disques des Garçons de la Plage avec les pochettes originales, ce qui est bien plus agréable : « Surfer Girl » (1963) dans lequel « Little Deuce Coupe » et « Surfer Girl » se fredonnent aisément ; « Surfin' Usa » (1963) ou « Farmers' Daughter » et « Surfin' Usa » sont des morceaux qu'on chantonne sans peine. Malheureu-

sement de nombreux instrumentaux sont des remplissages gênants et inutiles. « The Beach Boys in Concert » date de 1964 : c'est une sorte de Best Of... en public (« Fun, fun, fun », « I get around », « Johnny B. Goode »...). L'ambiance créée par les fans enthousiasmés rend l'ensemble du disque très attractif. Leur dernier album, « M.I.U. » (dist. Wia), mise à part toute la sauce mystique de la pochette, est difficile à écouter avec le même abandon serein que les trois précédents. Les Beach Boys ont mal vuilli.

P.E.V.

B 52'S

B 52'S, un groupe qui joue à New York, et dont la presse musicale française commence seulement à parler. Tous les espoirs que j'avais mis en B 52'S se sont confirmés : Kate Pierson, Ricky Wilson,

Cindy, Fred et leur batteur dont le nom reste inconnu viennent de sortir un 45 tours excellent. Les titres : « 52 girls » et « Rock Lobster ».

« Fifty two girls » parle de toutes les filles (chanteuses, danseuses, fans, etc.) qui tournent autour du groupe : « Kate and Cindy love candy and merseybeat... »

Quant à « Rock Lobster », le titre parle tout seul... Les B 52'S produisent une musique qui n'a aucun équivalent dans ce qui a été fait auparavant, qui possède à la fois une grande originalité (ce qui ne veut pas dire absence de références : on peut en trouver beaucoup : Captain Beefheart, les Standells et le Velvet Underground entre autres). Ce disque ne devrait pas tarder à être importé en France ; alors...

L.S.

CONCERTS



ROSE BONBON : 18 h 30 — 23 heures.

STINKY TOYS : 10 novembre.
CALCINATOR — ROCKING REBEL : 11-12 novembre.
METAL URBAIN — ARGUS : 13-14 novembre.
TREFLE-ROCK'N'ROLLER : 15-16 novembre.
VEGETATOR-SCHOLL GIRLS : 17-18 novembre.
GOGO PIGALL-KALFON ROCK CHAUD : 19-20 novembre.
KILLER DRINK-JUG : 21-22 novembre.

PALACE

STEEL PULSE : 8-9 novembre.
DEVO : 19 novembre.
CARS : 26 novembre.

BATACLAN

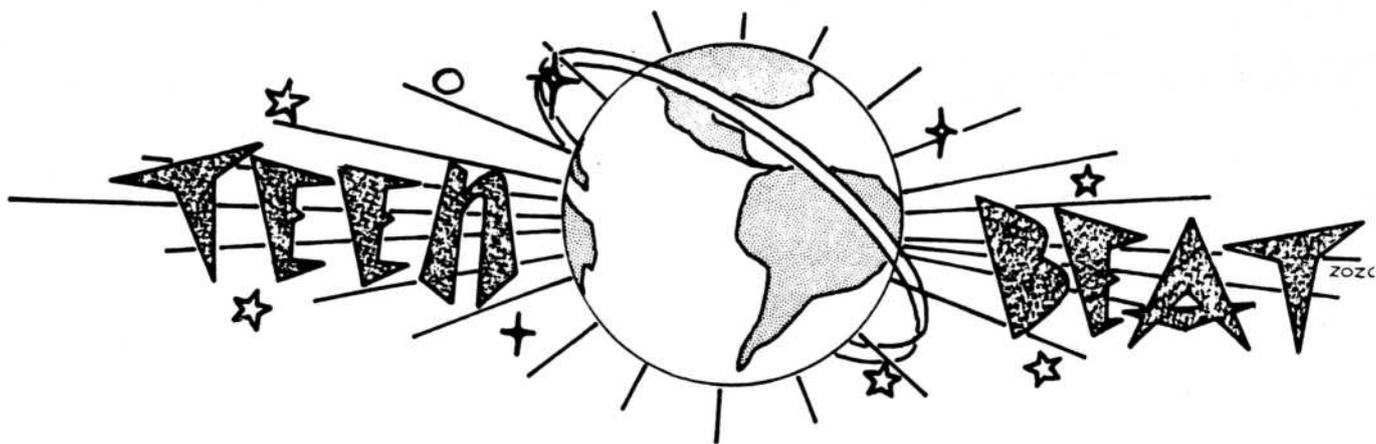
DAMNED (?) : 10 novembre.
WILKO JOHNSON : 13 novembre.
ULTRAVOX : 15 novembre.

STADIUM

MAGAZINE — GENERATION X.
WAYNE COUNTY — WIRE : 17 novembre, 20 heures.

MOGADOR

IAN DURY : 4 décembre, 20 heures.



Parallèlement à certaines modes en vogue cette année, comme celle qui consistait à se délecter de cette musique d'origine noire consacrée par les évolutions sautillantes d'un minet américain d'origine italienne dans un film quelconque, ou bien cette autre d'inspiration anglaise qui voulut faire passer une banale modification de l'esthétique traditionnelle pour une grande nouveauté et à laquelle on a accordé une importance démesurée que

n'explique que le vide créatif de notre époque, on a vu se développer, dans les rangs sans cesse renouvelés des amateurs de Rock'n'roll, une passion croissante pour une branche un peu délaissée (jusqu'à il y a quatre ou cinq ans) : le Rockabilly.

Cette passion s'est traduite par de nombreux disques de compilation. Chaque compagnie ayant enregistré des artistes de Rockabilly dans les années cinquante, a réédité les meilleurs et les plus

rare morceaux de ce style propre au sud des États-Unis. Le panorama des compilations ne sera sans doute pas exhaustif, mais une prochaine fois, le point sera fait sur les omissions et les nouveautés. Il est à souligner que la majeure partie des compilations est d'origine britannique et réalisée par un nommé Bill Millar dont nous ne savons malheureusement rien. Il faut noter l'effort de sobriété dans la présentation des pochettes.



DECCA

Volume I : C'est une véritable mine d'or.

Il est très difficile d'en sélectionner un en particulier. Nous allons néanmoins essayer de signaler les plus intéressants. Tout d'abord quatre titres de Johnny Carroll à la voix suave et incontrôlée : surtout « **Hot Rock** » et « **Wild Wild Women** » (à noter bonne version de « **Rock'n'roll Ruby** » de Johnny Cash). Puis vient le meilleur de tous, j'ai nommé **Don Woody**, véritable génie en matière de Rockabilly. Solos de piano, cris imitant un chien, voix mâle bégayant les mots pour accompagner le rythme, contrebasse qui slappe, rythmique sans une faille : tout y est. Des quatre morceaux (les seuls connus de Don Woody), on retient surtout « **Barking up the Wrong tree** » et « **Bird dog** ». Quatre morceaux agréables et de facture classique de Roy Hall. Une parodie réussie du style Rockabilly par le chanteur country Arlie Duff (« **Alligator come Across** »). Il ne faut pas oublier Gene Maltais dont la manière de chanter sauvage et débridée fait ressembler Johnny Carril à un crooner de Las Vegas (dans « **Crazy Baby** »). A noter les paroles « **I love you like an**

automobile ».

Volume II : Très bon disque également. On retrouve Roy Hall qui est égal à lui-même, c'est-à-dire excellent (« **See yo later Alligator** » de Bill Haley). Un peu plus statique que Roy Hall, Terry Noland et ses « **Ten little Women** » est presque meilleur. Ceux qui ont vu récemment la réédition de « **La blonde et moi** » n'ont certainement pas oublié la prestation de Eddie Fontaine. Est-ce que le fait de bousculer une table lui a fait oublier son solo dans le film ? Mystère... en tout cas son « **Cool it Baby** » est entier sur ce disque, Dieu merci. Comme Roy Hall, Johnny Carroll fait sa prestation habituelle et toujours aussi dévastatrice. Ici c'est « **Corinne Corinna** » qui accroche particulièrement notre oreille. Toujours dans les voix assez « haut perchées ». Johnny Bell et « **Flip, Flop et Fly** » est un des morceaux les plus durs à oublier de cet album. A signaler enfin l'intéressant « **Tennessee Rock'n'roll** » de Bobby Helms.

Volume III : Cette année sort le volume 3 de cette série, tant attendue par les collectionneurs. On remarque le rarissime et

excellents « **Lorraine** » de Buddy Covelle. Une version à plusieurs voix de « **Everybody's trying to be me baby** », des Mork Brothers (avec des cuivres) qu'on connaissait déjà par Carl Perkins. Mais la perle du disque est surtout « **I wanna bop** » de Billy Harlan. Ce morceau très simple et très efficace de ce chanteur peu connu s'adjoint de vocaux et de rythmique dans la lignée d'un Ricky Nelson ou plutôt, on pourrait dire que c'est de cette manière que Ricky Nelson aurait aimé chanter ses « **teenage songs** ». Sur la deuxième face, un titre de l'acteur de westerns de série B, Rex Allen à la voix grave et sonore, qui est complétée par l'humour de la chanson « **Knock, Knock, Rattle** ». Ensuite un morceau de boogie de 1950, « **Pan American Boogie** », par l'harmoniste Lonnie Glosson qui, bien que pas vraiment à sa place dans un disque de Rockabilly, ne laisse pas de glace sauf si vous croyez encore que le Rock débute en 1958. Un morceau dont le début rappelle l'invasion des films de science fiction dans les années cinquante : « **Sputnick-Satellite girl** ». Il est malheureusement mal enregistré, ce qui ne diminue pas ses qualités.

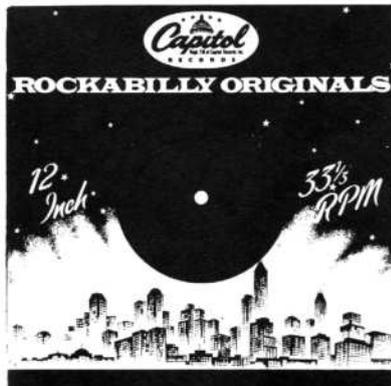


MGM

Disque très inégal dans lequel on trouve cependant des morceaux de choix. Des huit titres de Andy Starr contenus dans ce disque, on retient surtout « **Rockin' rollin' stone** » et le très diffusé « **Round and Round** » montrant une voix poussée à ses limi-

tes qui s'approche plus de ce qu'on nomme « **Wild Rock** », au son plus rubain que le Rockabilly classique. Ensuite Marvin Rainwater : « **Mr Blues** » et « **My Brand of Blues** » où l'utilisation de la guitare et batterie rappelle

beaucoup Johnny Cash. Cecil Campbell, un vieux routier du country and western, produit un Rockabilly tranquille émaillé de beaux solos steel guitar (« **Rock and Roll Fever** » et « **Dixieland Rock** »)

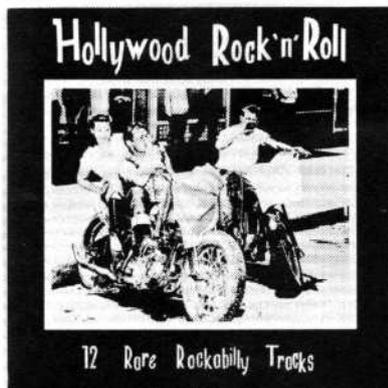


CAPITOL

Voilà un disque dont une face est excellente et la deuxième très moyenne. Ferlin Huskey, « **Slow down brother** », facture classique pour une chanson qui est un appel à la sagesse des automobilistes. « **You're gonna have to ball that's all** » par Ray Parks, intonations très country du chanteur. The farmer Boys, « **My baby Done left me** » et « **Cool down Mame** ». Deux chanteurs de country et une guitare solo qui ressemble à s'y méprendre aux

Blue Caps de Gene Vincent (Cliff Galup ?) Deux morceaux inédits de Merrill Moore, « **Boogie my Blues Away** » et « **Saddle Boogie** » qui sait vraiment faire sonner un piano d'une manière spéciale et en contradiction totale avec toutes les lois de la mélodie classique (attention à sa gauche !) Les vocaux détonnent un peu dans l'ensemble. Rose Maddox, « **My little Baby** » : on sent, à entendre l'accompagnement, que les années soixante sont proches.

Il vaut mieux écouter « **Wild Wild Young Men** » sur la compilation « **CBS Rockabilly classics, volume II** ». Le reste du disque est assez décevant. Des imitations de Gene Vincent (« **I Chickened out** » Kenny Loran, et « **I can't dance** » faron Young) et un plagiat de « **Baby I don't care** » d'Elvis Presley enregistré en 1973 par Bobby Lee Trammell sous le titre « **You Mostest girl** ».



ERA

De bons exemples de Rockabilly avec tout ce qui le caractérise comme la « **Slap bass** » (Contrebasse qui « claque ») et un juste milieu entre le Blues et le Hibilly. Notamment par Glen Glenn avec six morceaux rares

inclus dans ce disque. (Comme « **Blue Jeans** », « **Everybody's Movin** », « **One cup of Coffee** ») et Dick Bush plein d'humour (« **Hollywood Party** ») et n'hésitant pas à utiliser la flûte dans « **Exactly** ». Ben Joë Zeppa un

jeune « teenager » est remarquable pour sa voix puissante et de qualité, malgré sa jeunesse, dans « **Topsy Turvy** ». Très sobre « **He will comme back** » par Allis Lesley, « **Elvis Presley Féminin** ».



IMPERIAL

Probablement une des meilleures compilations du genre. Passons sur le célèbre « **Red Hot** » par Bob Luman, popularisé il y a peu de temps par Robert Gordon. « **Play My Boogie** » de Bill Mack. Encore un de ces morceaux « pré-Rockabilly » qui n'en sont pas si loin. « **Let's go baby** », Billy Eldrige, ou comment on rend un morceau efficace par les répétitions rythmi-

ques et le refrain. Puis Lew Williams qui percute le tympan aussitôt avec sa voix dynamique avec « **Bop, Bop Doo Bop** » et « **Centipede** ». Il est plus typiquement Rockabilly que le précédent. « **If you can't rock me** » par les Strikes, groupe vocal, avec Andy Starr à la guitare. On note le contraste évident entre les chœurs masculins, un peu « rigides », et la musique très rythmée.

« **Please give me something** » de Bill Allen, avec ses vocaux agressifs et décapants est un titre que vous pouvez aisément utiliser pour remplacer un réveil-matin défaillant. Les frères Burnette, après leur période du Rock'n'roll Trio, ne sont plus aussi géniaux mais « **Warm love** » est sans défauts. Laura Lee Perkins a bien écouté Janis Martin, mais on peut dire qu'elle est très bonne élève.

CHESS

Peu de choses à dire sur ce disque assez moyen mis à part qu'un titre dépasse tous les autres de vingt coudées : il s'agit de « **Save it** » par Mel Robbins. Il commence par une sorte de ricane-

ment et se termine par des halètements évocateurs. La voix est guillerette et les paroles pleines de sous-entendus (« **Save it all for me** », « **Garde tout pour moi** »).

Non chroniqués ici : CBS Rockabilly (Vol. I et Vol. II), King, Sun Mercury, Ohio Rockabilly, Hillbilly Rock, ABC Paramount, Marvel, etc. (à suivre).

FRANK SINATRA



P 1958



2S 066 81303

P 1959



2S 066 85292

P 1959



2S 066 80686

DISTRIBUTION SONOPRESSE

Impact